

**Université François-Rabelais Tours**  
**Ecole doctorale Sciences de l'Homme et de la Société**

**D.E.A. Villes et Territoires – Aménagement et Urbanisme**

Mémoire de recherche  
Présenté par Benoît FEILDEL

Le rapport affectif à la ville

*Construction cognitive du rapport affectif entre l'individu et la ville*

*Année 2003-2004*

Sous la direction de Monsieur Denis Martouzet, Professeur en Aménagement Urbanisme  
au Centre d'Etudes Supérieures d'Aménagement de Tours

**Centre de Recherche Ville/Société/Territoire - E.A 2111**

**Maison des Sciences de l'Homme “ Villes et Territoires ”**

**Université François-Rabelais Tours**  
**Ecole doctorale Sciences de l'Homme et de la Société**  
**D.E.A. Villes et Territoires – Aménagement et Urbanisme**

Mémoire de recherche  
Présenté par Benoît FEILDEL

Le rapport affectif à la ville

*Construction cognitive du rapport affectif entre l'individu et la ville*



*Le Vieux Montréal (Photo de Benoît Chalifour in « Montréal, Montréal » Monique Proulx, 2002)*

*Année 2003-2004*

Sous la direction de Monsieur Denis Martouzet, Professeur en Aménagement Urbanisme  
au Centre d'Etudes Supérieures d'Aménagement de Tours

**Centre de Recherche Ville/Société/Territoire - E.A 2111**

**Maison des Sciences de l'Homme “ Villes et Territoires ”**

## REMERCIEMENTS

*Je tiens à remercier très vivement tous ceux qui se sont associés à la réalisation de ce travail de recherche qui s'est avéré particulièrement enrichissant et enthousiasmant.*

*En premier lieu, Monsieur Denis Martouzet, Professeur en Aménagement Urbanisme au Centre d'Etudes Supérieures d'Aménagement à Tours, que je remercie pour son suivi attentif, son aide et ses conseils qui m'ont été très précieux tout au long de ce travail.*

*Je tiens également à adresser tous mes remerciements à Madame Jeanine Marchand-Savarit, Maître de Conférence en Sociologie au Centre d'Etudes Supérieures d'Aménagement à Tours, ainsi qu'à Monsieur René Parenteau, Professeur en Urbanisme à l'Institut d'Urbanisme de Montréal, et Monsieur Daniel Gill, Professeur en Urbanisme à l'Institut d'Urbanisme de Montréal, pour leur grande disponibilité et leurs conseils éclairés.*

*Enfin, je remercie toutes les personnes qui gentiment ont bien voulu me consacrer un peu de leur temps et me confier beaucoup de leurs sentiments, sans lesquels je n'aurais pu réaliser ce travail. Merci, entre autres, à Madame Marie-Odile Trépanier (Professeur en Urbanisme à l'Institut d'Urbanisme de Montréal), Madame Elizabeth Le Pabic, Monsieur Philippe Asselin, Mademoiselle Séverine Feuermann, Monsieur Sylvain Weiss,...*

<b>INTRODUCTION : PRESENTATION DE L'HYPOTHESE DE BASE DE NOTRE TRAVAIL ET PRESENTATION DE LA METHODE DE RECHERCHE .....</b>	<b>4</b>
<b>PREMIERE PARTIE : ANALYSE BIBLIOGRAPHIQUE ET PRESENTATION DE LA RECHERCHE</b>	<b>8</b>
<b>I. LA CONNAISSANCE DES COMPOSANTES DU RAPPORT AFFECTIF A LA VILLE.....</b>	<b>8</b>
<i>A. Exploration du rapport affectif.....</i>	<i>8</i>
1. Retour sur la définition du rapport affectif proposée par Béatrice Bochet.....	8
a. Ambiguïté des termes « affections », « émotions » et « sentiments ».....	9
b. La notion de sentiment dans la philosophie : entre « sentiments » et « raison ».....	12
c. Introduction d'une acception cognitive dans la définition des sentiments.....	14
2. Le rôle de la cognition dans la construction du rapport affectif.....	16
a. Réflexions sur le terme de cognition .....	16
b. Sensation, perception et représentation .....	17
c. Liens entre fonctions cognitives et fonctions affectives.....	18
<i>B. Les processus cognitifs à l'œuvre dans la formation du rapport affectif entre l'individu et la ville ...</i>	<i>23</i>
1. La ville et sa représentation : déterminants du rapport affectif.....	23
a. La notion d'environnement : la ville comme source d'informations et de sentiments.....	23
b. Le décloisonnement entre cognition et affection : la perception et l'affectif .....	28
2. Description des phénomènes cognitifs en jeu dans la formation du rapport affectif .....	29
a. L'apprentissage et la formation du rapport affectif à la ville .....	29
b. Mémoire et apprentissage de la ville.....	30
c. Les exemples de l'imprégnation et de l'habitation : facteurs de l'attachement .....	32
d. Optimisation, congruence et appropriation .....	34
<b>II. VALIDATION DE L'HYPOTHESE DE RECHERCHE : LE ROLE DE LA COGNITION DANS LA CONSTRUCTION, A TRAVERS LE TEMPS, DU RAPPORT AFFECTIF A LA VILLE.....</b>	<b>38</b>
<i>A. L'existence démontrée d'un lien d'ordre affectif entre l'individu et la ville.....</i>	<i>38</i>
1. Phénomènes exacerbés de rapport affectif à la ville .....	38
a. Le rejet de l'agglomération foyalaise : produit de l'histoire.....	38
b. Les phénomènes de rejet et d'attachement aux « cités » .....	39
c. La naissance de la notion de patrimoine : valeur affective des signes du passé.....	41
2. Les déterminants identifiés du rapport affectif entre l'individu et la ville .....	42
a. La sphère des déterminants du rapport affectif à la ville : Aménités, Urbanité et Civilité.....	42
b. La formation des Identités urbaines : dimension temporelle du rapport affectif à la ville .....	43
<b>DEUXIEME PARTIE : VERIFICATION DE L'HYPOTHESE DE RECHERCHE : LE ROLE DE LA COGNITION DANS LA FORMATION DU RAPPORT AFFECTIF A LA VILLE.....</b>	<b>45</b>
<b>III. CONSTRUCTION D'UNE APPROCHE METHODOLOGIQUE BASEE SUR LES ELEMENTS DISCURSIFS, LA PRODUCTION GRAPHIQUE ET LE DISCOURS REACTIVE .....</b>	<b>45</b>
<i>A. Retour sur les objectifs de la recherche .....</i>	<i>45</i>
1. Problématique, objectifs et hypothèses .....	45
2. Variables de construction de la démarche expérimentale .....	47

a. Une démarche expérimentale de terrain : favorisant la familiarité spatiale .....	47
b. Le site : Montréal et ses caractéristiques socio-historiques, socio-culturelles... ..	48
c. Choix et caractéristiques de l'échantillon de référence pour l'étude .....	53
<b>B. Procédures méthodologiques et outils mis en œuvre pour le recueil de la représentation de la ville .</b>	<b>58</b>
1. La technique de l'entretien semi-directif comme principal outil de recueil des éléments subjectifs du rapport affectif à la ville.....	58
a. L'entretien semi-directif pour reconstruire le sens vécu .....	59
b. Délimitation de l'objet d'étude et définition des dimensions de l'entretien.....	60
c. Les écueils de l'entretien semi-directif : démission et confusion, par ignorance et imagerie... l'exemple d'Echirolles .....	62
2. La technique du discours réactivé : se focaliser sur le discours d'existence, l'expérience vécue .....	64
a. Le discours d'existence à travers l'entretien.....	64
b. La technique de la « vision réactivée » pour approfondir le discours d'existence .....	65
3. Essai de recueil de la représentation spatiale et outil d'approfondissement du discours d'existence : les cartes mentales.....	67
4. Construction du guide d'entretien : le rapport affectif à la ville .....	68
a. Questionnaire concernant l'individu .....	70
b. Questionnaire concernant le rapport affectif à la ville.....	71
c. Le discours réactivé : album photographique.....	74
d. Support de la carte mentale : l'île de Montréal .....	80
<b>IV. « DECONSTRUCTION » DES DISCOURS D'EXISTENCE.....</b>	<b>81</b>
A. Méthodologie pour le traitement et l'analyse du corpus praxéo-discursif.....	81
1. Déconstruction et reconstruction des discours d'existence : « le texte pour l'analyse » .....	81
2. L'amorce d'une « typologie figurative » pour l'analyse des discours d'existence .....	82
B. Les traces de l'apprentissage dans la formation du rapport affectif avec la ville .....	83
1. Les discours d'existence sur l'expérience trans-générationnelle de la ville .....	83
a. La valence affective des souvenirs liés à la ville natale .....	83
b. Les liens entre la filiation et la construction du rapport affectif à la ville .....	86
c. La découverte de la ville et la naissance du rapport affectif à la ville .....	87
2. L'expérience quotidienne de la ville : l'évolution des déterminants du rapport affectif à la ville .....	90
a. L'apprentissage affectif des quartiers, de la ville .....	90
b. L'évolution du rapport affectif à la ville à travers l'évolution des pratiques urbaines .....	93
c. Appropriation, ré-appropriation et non-appropriation... déterminants et indicateurs de la nature du rapport affectif à la ville .....	101
3. Les discours d'existence par « anticipation » de la ville .....	103
a. L'influence des aspirations sur la qualité du rapport affectif à la ville.....	103
b. Le rôle de l'imaginaire dans l'apparition du rapport affectif à la ville .....	104
C. Conclusion de l'enquête sociologique : l'« utopie figurative » .....	106
<b>CONCLUSION GENERALE .....</b>	<b>107</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>109</b>

## **INTRODUCTION : Présentation de l'hypothèse de base de notre travail et présentation de la méthode de recherche**

« *La ville nous impose le devoir terrible de l'espoir...un étrange amour, l'amour secret de l'avenir, et de son visage inconnu* », écrivait Jorge Luis Borges, cependant la ville est en général abordée de manière dramatique : pauvreté, embouteillages, insécurité, violence, pollution, gaspillage, spéculation... Aucun système économique, culturel ou politique n'a pourtant pu éviter ce mouvement de population qui mène les hommes à se concentrer dans la ville. Aujourd'hui, plus de la moitié de la population de la planète vit dans des villes et si l'on prend en compte l'ensemble des zones majoritairement urbanisées, ce chiffre peut atteindre les trois quarts... Il doit bien y avoir une raison : *peut-être en partie affective* ?

Au cours de son travail de recherche sur les déterminants du rapport affectif entre les individus et la ville, Béatrice Bochet a démontré l'intelligibilité et la pertinence de la question même de l'existence d'un rapport de type affectif entre l'individu et la ville. S'appuyant sur les différents éléments constitutifs de la dynamique urbaine, sa recherche a consisté à identifier et à catégoriser l'ensemble des déterminants du phénomène urbain qui peuvent avoir un rôle dans la construction du rapport affectif à la ville. En ce qui concerne notre travail de recherche, celui-ci s'attardera à essayer de déchiffrer quels sont les phénomènes psychosociologiques à l'origine de la naissance de ce rapport affectif entre l'individu et la ville. Il s'agira également de comprendre l'articulation de ces différents phénomènes au cours de la vie de l'individu. Celle-ci pouvant être abordée suivant différentes échelles temporelles, nous tenterons de mettre en lumière à quels moments de la vie ces phénomènes se font les plus prégnants.

Pour ce faire, nous reviendrons de manière synthétique sur le travail de définition des termes du champ de recherche effectué par Béatrice Bochet, notamment sur la nature même du rapport affectif. Nous tenterons d'éclaircir davantage des termes ambigus et souvent confondus dans la littérature, que sont les sentiments et les émotions. Nous élargirons également le champ de la réflexion à un thème cher à Jean Piaget, et à l'épistémologie, qui est l'articulation de l'affectif et du cognitif. Ainsi nous essaierons d'approfondir la connaissance des mécanismes de construction du rapport affectif notamment en répondant à la question : *Quel est le rôle ou l'importance de chacun des termes du couple affectif / cognitif dans la construction du rapport entre l'individu et la ville ?* Puisqu'en effet le rapport psychologique qui se crée entre l'individu et la ville dépend largement de ces deux dimensions, ne pouvant être abordées l'une sans l'autre. Notre travail de recherche devra aborder des thèmes tels que l'apprentissage de la ville et donc de manière plus générale la connaissance de

l'environnement, afin de comprendre leur rôle dans la construction du rapport affectif à la ville. Nous verrons que cet apprentissage dépend de divers déterminants, sociaux par exemple, mais également qu'il se déroule pour chaque individu suivant différentes étapes, différentes échelles spatiales et temporelles. Il sera alors indispensable de revenir sur des notions telles que la perception, la représentation, l'adaptation ou l'assimilation, ou en termes sociologiques les phénomènes d'optimisation et d'appropriation de l'espace. Nous serons également amenés à mettre en parallèle le travail d'enquête effectué sur le terrain montréalais pour appuyer nos démonstrations et vérifier nos hypothèses.

Ainsi nous essaierons de comprendre comment les deux termes affectif et cognitif s'agencent pour former le rapport affectif à la ville, en revenant notamment sur des théories telles que celle de Max Scheler qui juge faux de croire que nous connaissons d'abord un être ou un objet, et qu'ensuite nous le recherchons, nous l'aimons ou le repoussons, mais qui croit au contraire, à une attitude immédiate d'attrait ou de refus affectif qui rend possible ou impossible toute connaissance claire. Cette théorie qui pourrait sembler affirmer la primauté de l'affectif sur le cognitif, soutient simplement que la volonté de connaissance dépend avant tout d'un accueil préalable, positif ou négatif, qui semblerait être d'ordre affectif. Mais attention, le sentiment qui est ainsi né va devenir une cause d'orientation et d'action. D'où l'importance de la compréhension de ce phénomène, d'attraction ou de répulsion. Ce phénomène est-il de nature émotionnelle ou dépend-il d'une simple appréciation ? Certains diront qu'aimer ou ne pas aimer ne sont pas des émotions en soi, mais sont davantage des appréciations fondamentales. L'émotion intervenant seulement lorsque l'évènement est perçu comme apportant ou éloignant cette chose qu'on aime ou qu'on aime pas.

Le principal objectif de ce travail de recherche, sera donc *d'approfondir la connaissance des éléments qui font qu'un individu apprécie ou n'apprécie pas la ville, qu'il l'aime ou ne l'aime pas*. Ceci dans le but d'inscrire notre travail de recherche dans la continuité de celui effectué par Béatrice Bochet en 2000, en approfondissant notamment le rôle de la dimension temporelle dans la formation du rapport affectif entre l'individu et la ville. Même si nous ne nous hasarderons pas à donner une définition de la notion de temps, si tant est qu'elle puisse l'être, nous nous appuierons sur cette dimension pour aborder la formation, l'apprentissage, du rapport affectif entre l'individu et la ville.

Voici les trois principales hypothèses, qui ont pu être également mentionnées par Béatrice Bochet, sur lesquelles nous nous appuierons pour réaliser ce travail de recherche.

- *Nous supposons qu'il existe une corrélation entre le temps passé par l'individu dans la ville et le rapport affectif de celui-ci à la ville (que celui-ci construit avec elle). Par là nous supposons qu'il existe donc un temps d'apprentissage et une vitesse d'apprentissage de la ville par l'individu.*

- *Compte tenu de l'hypothèse précédente, nous sommes amenés à supposer l'existence d'une corrélation entre l'âge de l'individu et le rapport affectif de celui-ci à la ville. Nous supposons également qu'il existe un lien entre les trajectoires de vie des individus et le rapport affectif de ceux-ci à la ville.*

- *Enfin nous supposons qu'il existe une corrélation entre les différentes temporalités des ensembles bâtis de la ville et le rapport affectif à celle-ci.*

Faisant nôtres ces hypothèses, nous serons donc amenés à entièrement nous consacrer à la notion d'apprentissage et pour ce faire nous nous attacherons à démontrer que *le rapport affectif qui se forme entre l'individu et la ville est lié à l'apprentissage de celle-ci et qu'ainsi ce rapport affectif est inévitablement lié aux connaissances de l'individu et donc aux processus cognitifs (perception, représentation, mémorisation) en jeu dans la formation, l'apprentissage de ces connaissances. De plus, nous nous intéresserons au résultat de la formation d'un rapport affectif positif à la ville qui consiste dans les faits en l'appropriation de son environnement par l'individu. Ainsi, le champ du rapport affectif à la ville sera-t-il défini de manière plus large en faisant référence à des notions nouvelles que sont celles d'identité et d'appropriation.*

Ainsi, nous posons comme postulat de recherche que : ***La formation d'un rapport affectif entre l'individu et la ville se manifeste par l'existence d'une identité proprement urbaine, résultat d'un processus cognitif : l'apprentissage de la ville.***

Pour pouvoir démontrer cette hypothèse, nous adopterons la méthode de travail suivante :



**Dans un premier temps, nous reviendrons et approfondirons la connaissance des notions sous-jacentes au concept de « rapport affectif à la ville ».**

*A travers l'exploration des composantes du rapport affectif...*

- ...nous serons amenés à constater un élément clef de notre recherche : l'interpénétration des processus cognitifs et des fonctions affectives du rapport affectif à la ville.

*Grâce à l'appréhension des différents processus en jeu dans la cognition, et à la définition de la notion d'environnement dont ils dépendent et dans lequel ils prennent place...*

- ...nous pourrions mettre en exergue les processus cognitifs à l'oeuvre dans la formation du rapport affectif à la ville : apprentissage, mémoire, habitude.

**Dans un second temps, nous nous attacherons à la validation de l'hypothèse de recherche sur le rôle de la cognition dans la construction, à travers le temps, du rapport affectif à la ville.**

*Afin de démontrer l'existence d'un lien d'ordre affectif qui se formerait au cours des différents processus d'apprentissage par l'individu :*

- Nous mettrons d'abord en évidence des phénomènes exacerbés de rapport affectif à la ville, en lien avec les notions d'appropriation et d'identité.

- Puis nous reviendrons sur une dimension essentielle du rapport affectif à la ville, la sphère spatio-temporelle des identités.

**Enfin, nous aurons recours à l'élaboration d'une méthode d'enquête basée sur des éléments discursifs, les « discours d'existence », afin de vérifier et d'affiner notre hypothèse de départ : le rôle de la cognition dans la construction du rapport affectif à la ville.**

*Dans un premier temps nous justifierons, du point de vue de notre objectif de recherche, le choix du terrain d'étude et de l'échantillon de référence. Nous serons donc amenés à présenter succinctement leurs caractéristiques.*

*Ensuite, nous aurons recours à la construction d'une « typologie figurative » dans le but de présenter les « pôles » de significations affectives, de la ville, propres aux individus interrogés.*

## **PREMIERE PARTIE : Analyse bibliographique et présentation de la recherche**

### **I. La connaissance des composantes du rapport affectif à la ville**

L'existence d'un lien d'ordre affectif entre un individu et la ville ne semble pas nécessaire à démontrer. Puisqu'en effet, Béatrice Bochet a su mettre en exergue la pertinence de cette hypothèse. Notamment en soulignant les caractéristiques attribuées par les philosophes au terme « sentiment » : *à l'origine de l'affectivité, il est la fixation d'une tendance sur un objet, qui peut être la ville*. De plus, de nombreuses illustrations littéraires viennent à l'appui de cette affirmation. Ainsi, Julien Gracq<sup>1</sup>, Italo Calvino<sup>2</sup>, ou encore Ricardo Bofill<sup>3</sup>, pour ne citer qu'eux, à travers leurs écrits nous révèlent la dimension affective que peut revêtir la ville, ou une ville, au plus profond de certains individus. Le quotidien « urbain » apporte également son lot d'exemples pouvant servir de témoignages de ce lien affectif, positif ou négatif, d'amour ou de rejet, entre l'homme et la ville.

#### **A. Exploration du rapport affectif**

Ainsi, à ne pas s'y méprendre, notre démarche heuristique ne procèdera pas directement de la démonstration de l'existence de ce rapport affectif entre l'homme et la ville. Mais en faisant nôtre, l'hypothèse d'existence de ce lien, consistera à mettre à jour de manière plus approfondie, les éléments de construction de ce rapport affectif. Cependant, il nous semble impératif d'effectuer un retour sur la définition du rapport affectif, afin de mieux répondre à l'interrogation qui sert de socle à notre travail de recherche : *Comment s'établit ce lien d'ordre affectif entre l'individu et la ville ? Ce lien dépend-t-il d'un processus d'apprentissage ? Et comment, les éléments cognitifs et affectifs interviennent-ils dans ce processus ?*

#### **1. Retour sur la définition du rapport affectif proposée par Béatrice Bochet**

En premier lieu, il convient de revenir sur un certain nombre de concepts, et leur définition, qui nous semblent primordiaux pour la clarification du champ de ce travail de recherche. Ainsi nous exposerons la définition des principaux concepts supposés par Béatrice Bochet comme étant les éléments déterminants du rapport affectif à la ville, mais avant cela l'approfondissement du concept de « rapport affectif », qui va guider l'ensemble de notre démarche, est un passage obligé.

---

<sup>1</sup> GRACQ Julien, *La forme d'une ville*, Paris, J. Corti, 1985, 213 p.

<sup>2</sup> CALVINO Italo, *Les villes invisibles*, Paris, Seuil, 1974, 189 p.

<sup>3</sup> BOFILL Ricardo et VERON Nicolas, *Architectures d'une ville*, Paris, O. Jacob, 1995, 293 p.

### a. Ambiguïté des termes « affections », « émotions » et « sentiments »

Lors de son travail de recherche des déterminants du rapport affectif à la ville, Béatrice Bochet<sup>1</sup> sous entend à travers l'expression « rapport affectif » : « l'idée du sentiment, des sentiments ». Ce parti pris d'étude rejoint en effet la définition de l'affect énoncée en 1962 par Carl Gustav Jung : « Par affect, il faut entendre un état de sentiment caractérisé et par une innervation spécifique du corps et par un trouble spécifique du cours des représentations »<sup>2</sup>. Cependant, cette réduction de la notion de rapport affectif à l'idée du sentiment ne recouvre, selon nous, qu'une partie du « rapport affectif », en effet Jung ajoutera, par ailleurs, que pour lui le terme d'affect est également synonyme d'émotion. Le Larousse, quant à lui, définit l'affectif de manière plus pragmatique comme : « Une impression élémentaire d'attraction ou de répulsion qui est à la base de l'affectivité ».

La définition du cœur de notre sujet, le rapport affectif à la ville, nécessite donc de lever davantage le voile sur l'implication des différentes notions qu'englobe l'expression : « rapport affectif ». C'est pourquoi, nous souhaitons pousser plus avant la réflexion sur des termes ambigus que sont les *affections*, les *émotions* et les *sentiments*.

On retrouve différentes acceptions dans la définition de la notion de sentiment, dérivé du mot sentir (du latin *sentire*, percevoir par le sens ou sentir moralement), énoncée par le Larousse, comme « une connaissance plus ou moins claire donnée d'une manière immédiate ; sensation, impression », « un état affectif complexe et durable lié à certaines émotions ou représentations », « la manifestation d'une tendance, d'un penchant » ou encore « une manière de penser, d'apprécier ou une opinion ». Pour Théodule Ribot<sup>3</sup>, promoteur en France d'une psychologie scientifique qui s'intéressa notamment aux sentiments à travers son étude sur *La psychologie des sentiments*, l'acception courante du terme « sentiment » est extrêmement large et recouvre l'ensemble de la sphère de l'affectivité. Ribot attribue ainsi aux différents phénomènes affectifs qu'il étudie, différents degrés de complexité. Il les classe ainsi par ordre croissant : « plaisirs et douleurs sensibles, puis moraux, émotions, sentiments sociaux, moraux, intellectuels, esthétiques, religieux ».

**Lorsque l'on évoque le « rapport affectif », on parle donc d'une notion plus large que celle du simple sentiment, la « sphère de l'affectivité », recouvrant différents degrés et différentes formes de sentiments ou d'émotions.**

---

<sup>1</sup> BOCHET Béatrice, *Essai de méthodologie en vue de rechercher les déterminants du rapport affectif à la ville*, Mémoire de DEA, Maison des Sciences de la Ville, de l'Urbanisme et des Paysages, Tours, Septembre 2000, p 7.

<sup>2</sup> JUNG C.G, *Types psychologiques*, 1921, cité par Paul Foulquié, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Paris, PUF, 1962, p 19.

<sup>3</sup> RIBOT Théodule, *La psychologie des sentiments*, Paris, F.Alcan, 1896, 443 p.

**Ainsi, lorsque nous parlerons de « rapport affectif » nous sous-entendrons à la fois les sentiments et les émotions comme éléments constitutifs de la sphère affective de ce rapport entre l'individu et la ville.**

En ce qui concerne la notion d' « émotion », d'après Isabelle Mourral et Louis Millet, elle a pour acception première : « un sens fort et étroit ». Ainsi, l'émotion est définie par ces deux auteurs comme étant « un état affectif violent et passager, qui ébranle corporellement son sujet et se manifeste par des troubles organiques et des perturbations psychiques »<sup>1</sup>. Cependant, cette définition ne semble qu'en partie répondre à la question posée en préambule à notre recherche. C'est pourquoi, Mourral et Millet, constatent certaines nuances à cette vision des phénomènes émotionnels. L' « émotion-sentiment », se rapprochant davantage de la notion de « sentiment » se distingue de l' « émotion-choc » par le caractère beaucoup moins important des manifestations psycho-physiologiques. Par ailleurs, il semblerait que ces « émotion-sentiment », contrairement aux « émotion-choc », pourraient jouer le rôle de stimulateur des fonctions psychiques.

On retrouve ici une notion, mise à jour par Pierre Janet et qui renouvela la psychologie affective : « le sentiment comme régulateur de l'action »<sup>2</sup>. Cette conception des sentiments sera d'ailleurs reprise par Michel Pradines : « Dire que l'émotion est un dérèglement, c'est l'opposer à une régulation. Aussi le point de départ de la spéculation nouvelle a-t-il été, chez Janet, cette opposition de l'émotion dérégulante au sentiment régulateur »<sup>3</sup>. Par exemple, le sentiment peut être source d'inspiration et en ce sens, Bergson<sup>4</sup> parle d' « émotion créatrice ». André Verges et Denis Huisman attribuent aux sentiments un rôle encore plus prégnant en affirmant que c'est « grâce à nos sentiments que le monde est tour à tour riche de promesses, inquiétant, hostile, prend pour nous une signification, une valeur. Si nous n'éprouvions aucun sentiment, nous serions absents de l'Univers, tout nous serait indifférent, aucun objet n'aurait d'importance, tant il est vrai que la notion d'existence est liée à la notion de valeur ».

**D'une manière générale, l'émotion, qui peut-être « créatrice », est toujours un état affectif plus intense et plus troublant, mais aussi plus temporaire que le sentiment. On constate tout de même les liens étroits, malgré la frontière floue, entre ces deux phénomènes psychiques, qui sont parfois amenés à se confondre notamment lorsque l'on parle d'« émotion-sentiment ».**

---

<sup>1</sup> MOURRAL Isabelle et MILLET Louis, *Petite encyclopédie philosophique*, 1995, Paris, Editions Universitaires, 395 p.

<sup>2</sup> JANET Pierre, *Les médications psychologiques*, 1919, Tome I, p 203, cité par FOULQUIE Paul, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Paris, PUF, 1962, p 208.

<sup>3</sup> PRADINES Michel, *L'aventure de l'esprit*, p142, cité par FOULQUIE Paul, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Paris, PUF, 1962, p 208.

<sup>4</sup> BERGSON Henri, *Oeuvres : Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, PUF, 1991.

En ce qui concerne les « sentiments », Jean Maisonneuve<sup>1</sup> observe différents sens pouvant être associés aux multiples utilisations du mot. Il met ainsi en évidence une acception courante du terme sentiment, un sens commun qui semble bien établi et dont l'emploi est tout à fait courant, désignant « des états intérieurs, souvent intenses, mais difficiles à exprimer, que chacun est amené à éprouver selon les circonstances de la vie (J'ai le sentiment) ». Maisonneuve souligne également un point qui se révélera important au cours du travail de définition de la recherche. Selon lui, le mot sentiment « peut non seulement désigner des états simples ou complexes (Amour, Haine), mais aussi des opinions personnelles sur différentes questions ». Le terme de sentiment est alors employé comme synonyme d'« impression » et désigne alors, selon Maisonneuve, une « attitude individuelle face à des problèmes qui ne sont pas spécifiquement sentimentaux, mais intellectuels, pratiques, sociaux ou moraux ». Il est notamment aisé d'imaginer le « phénomène urbain » comme pouvant relever de ces problèmes sociaux. Enfin, dans un même registre, Jean-Paul Sartre a notamment pu constater que « tout sentiment est le sentiment de quelque chose, c'est-à-dire qu'il vise son objet d'une certaine manière et projette sur lui une certaine qualité »<sup>2</sup>, et l'entité urbaine peut être le réceptacle de cette projection, en ce sens, on retrouve l'hypothèse, vérifiée par Béatrice Bochet : l'homme peut éprouver des sentiments, émotions, des affects, envers la ville.

Il est également possible de trouver une constante à travers les différentes acceptions du terme sentiment, puisque d'après Maisonneuve, « il s'agit toujours d'états et d'opinions immédiats et personnels : les connaissances, les croyances auxquelles nous étendons le nom de sentiment sont précisément de celles que nous ne justifions pas, pas encore, par des arguments rationnels et objectifs ».

**Ainsi pour conclure ce premier effort de définition, nous pouvons souligner que les émotions et les sentiments, contenus dans la « sphère de l'affectivité », présentent divers degrés et différentes formes de l'état d'affectivité. La différence entre émotion et sentiment étant parfois subtile, nous serons amenés, sans doute par abus de langage, à utiliser le terme de « sentiment » au cours de ce travail, pour signifier indifféremment des émotions, et de manière générale un état affectif.**

Emotions et sentiments, présentent également une tonalité subjective, et spontanée, qui peut sembler, au premier abord, s'opposer à d'autres notions telles que la « raison » ou encore la « volonté ». Nous verrons, en approfondissant les relations entre sentiment et raison, sensible et rationnel, émotionnel et intellectuel, subjectif et objectif, que les processus affectifs et

---

<sup>1</sup> MAISONNEUVE Jean, *Les sentiments*, Paris, PUF, 1948, 121 p.

<sup>2</sup> SARTRE Jean-Paul, *L'imaginaire*, p 44, cité par FOULQUIE Paul, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Paris, PUF, 1962, p 669.

cognitifs, bien qu'ils représentent deux natures de rapport au monde, ne s'opposent pas en tout point et sont même être étroitement liés.

### **b. La notion de sentiment dans la philosophie : entre « sentiments » et « raison »**

Les acceptions de la notion de sentiments n'ont cessé d'évoluer au fil des courants philosophiques français. Dès le XVII<sup>ème</sup> siècle, il est possible d'identifier trois conceptions distinctes du sentiment.

Ainsi, le terme de sentiment apparaît dans la philosophie française, avec les cartésiens. Ce siècle, baptisé siècle de la « raison », aurait aussi bien été siècle des « sentiments », comme le souligne ironiquement Jean Maisonneuve, car l'élaboration des principales conceptions de ce phénomène psychique date de cette époque. Ainsi, Descartes désigne généralement par sentiments, « certains états mentaux liés aux besoins de l'organisme, la faim, la soif, la douleur ». Ces états confus et passifs, rentrent selon lui dans la catégorie des « passions »<sup>1</sup>.

Le terme de sentiment est peu employé par Pascal. Bien qu'il s'agisse de la même notion, il parle plutôt d'« instinct » ou d'« expérience »<sup>2</sup>. Pascal met ainsi en valeur l'importance de la notion de sentiments comme « acte spirituel », qui saisit des valeurs. Enfin, contrairement à l'esprit cartésien, Pascal accorde aux sentiments, la primauté sur la raison. Il relègue ainsi la raison à un ordre de connaissances « secondes et artificielles », « le sentiment, seul, est une vue immédiate et naturelle, une intuition, qui nous met en contact avec la réalité profonde ; il nous fait saisir les principes des choses et certaines valeurs vis-à-vis desquelles la raison est complètement désarmée ».

D'après Maisonneuve, Malebranche reste sans doute celui qui a conféré au terme « sentiment » le sens qu'on lui attribue encore aujourd'hui. En effet, en disciple de Descartes, Malebranche a notamment insisté sur le caractère irrationnel des sentiments et oppose le « sentiment », en tant qu'impression confuse, à l'« idée », « perception distincte purement intellectuelle et douée d'une valeur objective ». Malgré tout, Malebranche mentionne l'utilité des sentiments, qui sont selon lui, le vecteur de l'adaptation de l'homme à son milieu : « nous prenons toujours quelque intérêt, même dans les vérités les plus abstraites, elles sont nôtres, pour ainsi dire par notre connaissance »<sup>3</sup>. Réflexion précieuse, qui justifiera pour la suite de notre recherche, l'approfondissement de la thématique du rôle des connaissances, de la « cognition » dans la formation du rapport affectif.

---

<sup>1</sup> DESCARTES, *Traité des passions*, cité par MAISONNEUVE Jean, *Les sentiments*, Paris, PUF, 1948, p 6.

<sup>2</sup> PASCAL, *Pensées*, cité par MAISONNEUVE Jean, *Les sentiments*, Paris, PUF, 1948, p 7.

<sup>3</sup> MALEBRANCHE, *Recherche de la vérité*, cité par MAISONNEUVE Jean, *Les sentiments*, Paris, PUF, 1948.

Ainsi Malebranche et Pascal, même s'ils sont en désaccord sur la valeur spirituelle des sentiments, leurs reconnaissent tous deux un trait commun, celui de se distinguer singulièrement de la raison. L'opposition du terme « sentiment » avec la notion de « raison » est ainsi, pour ces deux philosophes, une caractéristique invariante des deux acceptions de la notion de sentiment. Pour Leibniz, il en est autrement. Il ne fait pas de différence entre la connaissance par sentiment et la connaissance par idée. Selon lui, tout est affaire de degré « tout sentiment est la perception confuse d'une vérité »<sup>1</sup>. Les valeurs que nous font saisir nos sentiments « instinctivement » ne sont irrationnelles qu'en apparence et le sentiment s'inscrit en continuité avec l'intelligence, avec la raison.

**Ce point de vue mettant en relation intelligence et sentiment, qui a notamment été développé, par la suite, par le psychologue Jean Piaget, lors de ses travaux sur l'intelligence et l'affectivité, nous semble particulièrement intéressant dans le cadre de notre recherche sur le rôle de la cognition dans la formation du rapport affectif à la ville. Nous serons donc amenés à approfondir les relations entre la cognition et l'affection.**

Enfin, pour résumer la prise en compte de la notion de sentiment dans la philosophie, il est possible de dégager trois courants de pensées du concept de sentiment :

- Un courant *métaphysique* se rattachant à Pascal, où le sentiment apparaît comme une intuition capable de saisir les valeurs spirituelles.
- Un courant *physiologique* se rattachant à Malebranche, où le sentiment est conçu comme un phénomène irrationnel traduisant la réaction du sujet à son milieu et toujours accompagné d'une modification corporelle.
- Un courant *intellectualiste* enfin, qui se rattache à Leibniz, qui tend à faire du sentiment une forme confuse d'intelligence.

---

<sup>1</sup> LEIBNIZ, *Œuvres philosophiques*, cité par Maisonneuve Jean, *Les sentiments*, Paris, PUF, 1948.

### c. Introduction d'une acception cognitive dans la définition des sentiments

Aujourd'hui Isabelle Mourral et Louis Millet<sup>1</sup> consentent deux sens dominant à l'usage du mot « sentiment », c'est en premier lieu : « un état affectif complexe, riche en nuances propres, ayant pour origine, non des sensations, mais des pensées, des désirs, des représentations, des souvenirs, nos relations avec les personnes et les choses, d'une façon générale, l'ensemble de l'aspect affectif de notre vie personnelle », mais également : « une connaissance qui n'est pas une idée claire ». Autrefois synonymes, on remarque aujourd'hui une opposition entre « sensation » et « sentiment ». Ainsi, pour Paul Foulquié<sup>2</sup>, le sentiment serait malgré tout « un fait psychique ayant pour antécédent immédiat un autre fait psychique », mais lequel aurait pour antécédent non une sensation, mais davantage une représentation. De plus, en notant que le sentiment est intentionnel, Paul Foulquié expose clairement l'acception mixte et la dualité du terme sentiment, à la fois « état psychique cognitif et affectif » et ajoute également que le sentiment est une « connaissance par expérience vécue ».

**Cette acception cognitive du terme sentiment, qui s'inscrit dans le courant philosophique intellectualiste des sentiments, cher à Théodule Ribot, se révèle être un champ resté relativement peu exploré dans la recherche sur le rapport affectif entre l'homme et la ville.**

Lorsque Jacques Lévy et Michel Lussault<sup>3</sup>, dans leur *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, mettent en avant le couple affectif/cognitif, ils expriment l'interdépendance des deux notions. Selon eux, « ce couple affectif/cognitif permet de distinguer deux types de rapports au monde, d'actions ou de production : passionnel et rationnel. Le premier consiste à suivre des inclinations, c'est-à-dire un système de pentes – valeurs, désirs, sentiments, émotions. Le second organise, horizontalement, un réseau de significations aussi indépendant que possible de la dimension précédente. Dans l'affectif on trouvera, sur le versant subjectif, les relations interpersonnelles et, sur le versant objectif, le droit, la morale, l'éthique. Dans le cognitif objectif, on rencontre la philosophie, la science, la technologie, les techniques, tandis que dans le cognitif-subjectif, ce sont les activités esthétiques qui sont centrales ». Même si de ces deux formes de rapport au monde, naissent des réseaux de significations indépendants, autrement dit, sont d'origine et de nature distinctes, Lévy et Lussault insistent sur le fait que le cognitif ne s'oppose pas à l'affectif et réciproquement, mais bien au contraire qu'ils sont tous deux parfaitement combinables. La

---

<sup>1</sup> MOURRAL Isabelle et MILLET Louis, *Petite encyclopédie philosophique*, 1995, Paris, Editions Universitaires, 395 p.

<sup>2</sup> FOULQUIE Paul, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Paris, PUF, 1962, p 669.

<sup>3</sup> LEVY Jacques et LUSSAULT Michel, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p 169.



classification, que ces deux auteurs font des domaines cognitifs et affectifs, permet ainsi de séparer, des logiques, ou des registres, différents de l'action humaine, sans pour autant les hiérarchiser. Elle offre également la possibilité d'utiliser l'un des deux termes comme ressource pour l'autre. Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'explicitier l'interaction entre ces deux termes afin de pouvoir l'exploiter au cours de notre investigation.

Par ailleurs Jacques Lévy et Michel Lussault, reprochent au géographe (et plus généralement au chercheur en sciences sociales), « longtemps incapable de reconnaître les mobiles en partie affectifs de son action, de s'être du même coup interdit de faire du monde affectif, interpersonnel ou sociétal, un objet d'études alors qu'il y a là un immense domaine de représentations et de pratiques de l'espace ». A cette constatation, on peut ajouter, comme le soulignait Béatrice Bochet, que pendant longtemps de nombreuses disciplines ont refusé de prendre en compte la perception, jugée trop subjective, trop abstraite. Cependant, Prigogine et Stengers pensent qu'aujourd'hui « une nouvelle conception de l'objectivité scientifique est en train de naître qui met en lumière le caractère complémentaire et non contradictoire des sciences expérimentales, qui créent et manipulent des objets, et des sciences narratives, qui ont pour problème les histoires qui se construisent en créant leur propre sens »<sup>1</sup>. Ainsi, on assiste à une progressive prise en compte de la perception et des représentations dans les sciences humaines, qui semble rejoindre le point de vue de Denise Pumain, qui souligne que « nous ne travaillons pas à partir de la ville réelle, mais à partir de nos représentations de la ville [...], et leur variété, leur lien avec l'ensemble de nos cultures et de nos mentalités font la diversité et la relativité de toute pensée sur la ville »<sup>2</sup>.

**Par conséquent, malgré le caractère subjectif de notre recherche, les quelques remarques précédemment énoncées sur la prise en compte grandissante des perceptions, des représentations et de leurs composantes affectives, notamment dans l'étude des pratiques de l'espace (psychologie de l'environnement), justifient pleinement que nous nous intéressions à cette dimension affective du rapport entre l'individu et son environnement, notamment urbain.**

---

<sup>1</sup> PRIGOGINE Ilya et STENGERS Isabelle, *La nouvelle alliance : métamorphose de la science*, 1983, cité par BOCHET Béatrice, *Essai de méthodologie en vue de rechercher les déterminants du rapport affectif à la ville*, Mémoire de DEA, Maison des Sciences de la Ville, de l'Urbanisme et des Paysages, Tours, Septembre 2000, p 6.

<sup>2</sup> PUMAIN Denise et alii, *Penser la ville : théories et modèles*, Paris, Anthropos, 1996, 335 p.

## 2. Le rôle de la cognition dans la construction du rapport affectif

### a. Réflexions sur le terme de cognition

Le mot « cognitif » vient du latin *gnosie*, qui a approximativement la même extension que le mot « connaissance » (en latin : *cognitio*). Le terme de cognition est d'importation (anglophone) relativement récente, aussi bien dans le lexique psychologique français, que dans celui de la philosophie. Ainsi, en 1951, le *Vocabulaire de la psychologie*<sup>1</sup> ne lui consacre qu'une définition laconique : « acte de connaissance », et en 1956, le mentionne comme emprunté à l'anglais pour « désigner un acte particulier de la connaissance, par opposition à la connaissance en général ». Mais aujourd'hui, Roland Doron et Françoise Parot<sup>2</sup>, constatent que son usage tend à supplanter les mots de sens équivalent ou voisins tels que la « connaissance » et l'« intelligence ». Selon les deux auteurs du *Dictionnaire de psychologie*, le terme de cognition désigne d'abord, « l'ensemble des actes et processus de connaissance, l'ensemble des mécanismes par lesquels un organisme acquiert de l'information, la traite, la conserve et l'exploite », mais aussi « le produit mental de ces mécanismes ». Le terme de cognition englobe alors, à la fois le processus qui met le sujet en relation avec le monde et le résultat de sa mise en œuvre. Ainsi, la plupart des systèmes philosophiques décrivent la cognition, en distinguant deux étapes principales : la première consiste dans la réception d'une donnée (sensation ou perception) dont la source est située dans le monde extérieur : c'est la « constatation » et ensuite la seconde se décrit généralement en termes d'intériorisation ou de représentation : c'est la « compréhension ». Lesquelles sont largement dépendantes, ainsi que nous le verrons par la suite, des phénomènes affectifs. Cependant, ce qui est capital dans la compréhension du processus de cognition, c'est qu'il revêt un sens, notamment en psychologie, un sens plus spécifique que le sens qui lui est alloué en philosophie. Cette dernière discipline applique à la cognition, une valeur de connaissance aux savoirs accumulés considérés indépendamment des sujets qui les ont acquis ou qui les utilisent, là où la psychologie envisage la cognition et ses processus en lien direct avec le sujet (épistémologie génétique).

**En effet, le concept psychologique de cognition, selon Doron et Parot, « recouvre les grandes fonctions psychologiques consacrées à assurer à l'individu des gains d'information nécessaires à ses échanges avec le milieu » ; à savoir, la perception, la représentation, l'apprentissage et la mémoire.**

---

<sup>1</sup> PIERON Henri, *Le vocabulaire de la psychologie*, Paris, 1951.

<sup>2</sup> DORON Roland et PAROT Françoise, *Dictionnaire de psychologie*, Paris, PUF, 1991, p 118.

## **b. Sensation, perception et représentation**

En préambule à cet effort de clarification des champs couverts par les différentes notions qui vont être abordées dans cette partie, il convient de souligner la distinction entre sensation et perception, de manière complémentaire à la distinction précédemment mise en évidence entre les termes de sensation et de sentiment. Selon Arlette Streri, la différence entre sensation et perception repose surtout sur des « bases anatomiques et fonctionnelles »<sup>1</sup>. Si la perception s'appuie sur nos sensations, autrement dit si la perception accorde une signification à la source responsable de la sensation, elle ne se réduit pas à elle. En effet, si les sensations sont les informations qui nous parviennent de l'environnement, celles-ci prennent toutes leurs significations lorsqu'elles atteignent le système nerveux central, véritable siège de la perception.

**L'ensemble du processus perceptif englobe les sensations, comme informations du milieu extérieur, lesquelles par le biais des significations et des sentiments forment nos représentations.**

Percevoir est une de nos activités les plus permanentes, notamment lorsque nous parcourons une ville, à tel point que l'on peut se questionner sur l'intérêt d'aborder ici cette notion. Cependant, même si elle paraît inconsciente et triviale, la fonction perceptive est une activité éminemment complexe. En outre, la psychologie cognitive, en introduisant le concept d'information pour remplacer celui de stimulation, a largement contribué à faire évoluer la notion de perception. En effet, nous sommes passés d'un individu qui perçoit de manière passive le monde extérieur qui s'impose à lui, à un individu actif qui sélectionne les informations. La perception est donc la base de la connaissance et ses liens avec l'ensemble des fonctions cognitives et affectives en fait un sujet d'étude pertinent dans le cadre de notre recherche. Ainsi, Doron et Parot définissent dans un premier temps la fonction de perception par « la prise d'information des événements du milieu extérieur ». Si pendant longtemps la question de savoir si la perception nous livre une connaissance du monde tel qu'il est, hanta les philosophes, aujourd'hui la perception n'est définitivement plus conçue comme un simple enregistrement du réel. « La perception est une activité sensorielle, à la fois cognitive et affective, par laquelle l'individu constitue sa représentation intérieure (son image mentale) du monde selon son expérience »<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> STRERI Arlette, in WEIL-BARAIS Annick, *L'homme cognitif*, Paris, PUF, 2001, p 101.

<sup>2</sup> LEVY Jacques et LUSSAULT Michel, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p 701.

Jacques Lévy et Michel Lussault intègrent les sensations et la cognition à l'activité perceptive et lui donnent ainsi pour finalité la construction d'une représentation propre à chaque individu. Par ailleurs, représentation et perception, ainsi que le laissent supposer Lévy et Lussault, se distinguent principalement par leur ordre d'occurrence dans le processus cognitif. La perception est un phénomène physiologique instantané qui se réalise en présence de la chose perçue, tandis que la représentation s'effectue dans un temps différé, de courte ou de longue durée. Nous savons que la manière de percevoir les choses qui nous entourent est largement influencée par des pré-construits culturels, car le laps de temps qui s'écoule entre la perception et la représentation confère à cette dernière une plus grande autonomie culturelle par rapport au réel.

**La représentation, de par le laps de temps qui s'écoule lors de sa formation, dispose d'une grande autonomie affective vis-à-vis du réel. La perception s'en retrouve donc influencée par les phénomènes affectifs.**

Arlette Streri remarque également que « toutes les activités perceptives sont à la base de tous les autres comportements »<sup>1</sup>, en effet il semble tomber sous le sens que sans perception préalable il ne serait pas possible d'apprendre, de mémoriser, d'agir... Ainsi le premier « contact » avec l'environnement est établi par nos systèmes sensoriels. Ce processus, qui nous procure des sensations s'inscrit dans l'instantanéité. Mais elle souligne que si nous voulons avoir un comportement adapté à notre environnement, la perception suppose une mémorisation, une intériorisation des éléments perçus. Sensation, perception et cognition sont donc étroitement imbriquées dans leur fonctionnement. Nous allons voir, que les fonctions affectives et cognitives étant également liées, alors les processus perceptifs, englobant la représentation, dépendent de la dimension affective.

### **c. Liens entre fonctions cognitives et fonctions affectives**

Les cadres théoriques présentés précédemment valorisent chez l'homme ce qui constitue la pensée rationnelle. Ceci est compréhensible dans la mesure où celle-ci est étudiée depuis des siècles par la philosophie. L'esprit humain a en effet toujours recherché à se soustraire des contingences des sentiments, des émotions et des passions. Est-ce à dire qu'ils n'exercent pas une grande influence sur le psychisme de l'homme ? Certes non. Afin de corroborer cette affirmation, on peut noter une réflexion d'Annick Weil-Barais<sup>2</sup>, qui se dit frappée par l'importance qu'ont joué les éléments affectifs chez les grands savants, notamment

---

<sup>1</sup> STRERI Arlette, in WEIL-BARAIS Annick, *L'homme cognitif*, Paris, PUF, 2001, p 100.

<sup>2</sup> WEIL-BARAIS Annick, *L'homme cognitif*, Paris, PUF, 2001, p 58.

l'importance des rencontres qu'ils ont pu faire ou la passion qui les animait. Même ces esprits dont elle suppose « qu'ils maîtrisent au plus haut point les règles de fonctionnement de la pensée rationnelle, sont mus par des ambitions, des sentiments, des désirs, des représentations sociales, etc. ». De même, une constatation toute simple vient s'ajouter à cette réflexion, lorsque l'on écoute la manière dont les individus racontent dans leur vie, les aspects sociaux et affectifs sont souvent prédominants.

Cette interrelation entre cognitif et affectif a notamment été démontrée par Jean Piaget<sup>1</sup> au cours de ses recherches sur les relations entre l'intelligence et l'affectivité. A la question existe-t-il des conduites purement affectives ou purement cognitives ? Comme le souligne Piaget, pour le sens commun, marqué par la pensée cartésienne, la réponse semble être positive. « Intelligence et affectivité, croit-on s'opposent, voire s'excluent ». Mais pour Piaget, comme pour Leibniz quelques temps avant, au contraire, leur relation révèle un paradoxe : intelligence et affectivité sont à la fois différentes par nature et en même temps indissociables dans le comportement de l'individu. Il est impossible, pour Piaget, « de trouver des conduites relevant de l'affectivité seule, sans aucun élément cognitif, de même qu'il est impossible d'identifier une conduite relevant de l'intelligence seule, sans élément affectif ». Piaget illustre alors son propos par l'exemple suivant qui nous semble révélateur des relations entre l'affectif et le cognitif : « Quand un élève résout un problème d'algèbre, quand un mathématicien découvre un théorème, il y a au départ un intérêt, intrinsèque ou extrinsèque, un besoin ; tout au long du travail peuvent intervenir des états de plaisir, de déception, d'ardeur, des sentiments de fatigue, d'effort, d'ennui, etc. ; à la fin du travail, des sentiments de succès ou d'échec ; peuvent s'ajouter enfin des sentiments esthétiques (cohérence de la solution trouvée) ». A noter que cette illustration peut tout à fait supporter d'être transposée au sujet qui nous intéresse : la recherche en sociologie urbaine et plus largement en urbanisme. Dans un second temps, Piaget met également en évidence, que l'affectivité intervient dans les structures de l'intelligence, qu'elle est source de connaissances, d'opérations cognitives particulières et originales.

**Le courant de la psychologie cognitive et de l'épistémologie génétique, initié par Piaget, met donc l'accent sur l'importance de l'affect, et des éléments constitutifs de la sphère de l'affectivité (émotions et sentiments), comme éléments indissociablement imbriqués aux processus cognitifs. Il montre de quelle manière ces derniers déterminent la différenciation des émotions et réciproquement comment les états émotionnels ont un impact déterminant sur l'organisation de l'information, notamment en mémoire.**

---

<sup>1</sup> PIAGET Jean, *Les relations entre l'intelligence et l'affectivité dans le développement mental de l'enfant*, Paris, Centre de Documentation Universitaire, 1958, 195 p.

Ainsi que nous avons pu le laisser entendre auparavant, il faut donc noter l'intervention permanente des fonctions de l'affectivité dans le processus perceptif. En effet, il est bien connu, que face à une figure complexe, des individus différents ne perçoivent pas les mêmes éléments. Piaget souligne alors que la perception est inspirée par divers intérêts (ce que les psychanalystes pourraient identifier comme des tendances), par divers sentiments (esthétiques, agréables ou désagréables par exemple). L'indifférence elle-même ne constitue-t-elle pas une tonalité affective ? Les discriminations affectives de la perception, ou autrement dit, par Jean Piaget, la « nature sélective de la perception »<sup>1</sup>, sont un fait établi.

Par ailleurs, à l'affirmation de Arlette Streri précédemment mentionnée, selon laquelle la perception, dans son acception cognitive, est la base de toute autre conduite, on peut donc ajouter que les fonctions affectives sont également intimement liées lors de la mise en oeuvre de la conduite. Les caractères généraux de la conduite, assimilés à une adaptation de l'individu à son environnement, sont également identifiés sous la forme de deux pôles principaux, « l'assimilation et l'accommodation »<sup>2</sup>, fortement dépendants des deux processus formant le couple affectif / cognitif. Pour Piaget, l'assimilation sous son aspect affectif, « c'est l'intérêt qui prend sa source dans le moi ! », et sous son aspect cognitif « c'est la compréhension » ; quant à l'accommodation sous son aspect affectif, « c'est l'intérêt pour l'objet en tant que tel, en tant qu'il est nouveau ! », et sous son aspect cognitif, c'est l'ajustement des schèmes<sup>3</sup> de pensées aux nouvelles propriétés de l'objet ».

Si l'on ne rencontre jamais d'état affectif sans éléments cognitifs, ni l'inverse, quelles peuvent être les relations entre ce couple intelligence / affectivité ? Afin de répondre à cette interrogation, Piaget compare métaphoriquement le fonctionnement du couple intelligence / affectivité avec le fonctionnement d'un moteur nécessitant d'être alimenté en carburant. Cette distinction entre « structure » (intelligence ou moteur) et « énergétique » (affectivité ou essence), empruntée à la théorie de Kurt Lewin, montre bien qu'intelligence et affectivité sont de nature différente, bien qu'indissociables dans la conduite concrète.

**L'affectivité est sans cesse à l'œuvre dans le fonctionnement de la pensée, mais elle ne crée pas de structures cognitives nouvelles.**

---

<sup>1</sup> XYPAS Constantin, *Les stades du développement affectif selon Piaget*, Paris, l'Harmattan, 2002, 169 p.

<sup>2</sup> L'assimilation est relative à « l'organisme et lui permet de conserver sa forme ». L'accommodation est relative à « la situation extérieure en fonction de laquelle l'organisme se modifie ». Par ailleurs, la théorie piagétienne considère que pour satisfaire un besoin (déséquilibre selon Clarapède) l'équilibre se fait entre ces deux pôles complémentaires, engendrant un sentiment de satisfaction.

<sup>3</sup> Pour Piaget, les schèmes sensori-moteurs sont des organisations qui sous-tendent les actions et permettant à la fois la répétition de ces actions dans des situations analogues, leur généralisation par application à des objets de plus en plus variés et la structuration de connaissances par attribution de significations fonctionnelles aux objets manipulés.

Dans notre effort d'appréhension des relations entre affectif et cognitif, attardons-nous maintenant à examiner plus en détail ce que Piaget entend par structure et énergétique. Pour Piaget, structure s'oppose évidemment à énergétique, dans le sens où, contrairement à l'énergétique, la structure se définit sans faire appel à une échelle d'intensité (plus ou moins). La structure s'oppose également au contenu, Piaget de rappeler que si l'affectivité ne peut modifier les structures, elle intervient constamment dans les contenus : « C'est l'intérêt (affectif) qui fait que l'individu choisit l'objet, c'est encore l'affectivité qui facilitera l'opération de classement, mais la règle de classement reste cependant inchangée ». Piaget souligne également le caractère fermé d'une structure, l'énergétique est au contraire toujours ouverte. Piaget remarque enfin que les systèmes cognitifs sont plus ou moins structurés suivant le niveau de développement de l'individu, donc plus ou moins fermés.

*« Il y a donc pénétration plus ou moins profonde de l'affectivité dans les systèmes cognitifs, selon les niveaux, et donc l'âge, de l'individu ». Ce que Piaget met en évidence avec son tableau parallèle des stades de développement intellectuel affectif et moral.*

**Le rapport affectif de l'individu à la ville conditionne la connaissance que l'individu a de la ville et inversement la connaissance de la ville par l'individu influence son rapport affectif à la ville. Cependant, une bonne connaissance de la ville ne signifie pas, de manière déterministe, que l'individu l'aimera. Malgré tout, on peut dire que l'individu qui aime ou n'aime pas la ville, qui a en tout cas développé un rapport affectif à la ville (positif ou négatif), a, ou a eu, la connaissance directe ou indirecte de la ville, de par les perceptions, les représentations, les significations qu'il s'en fait, « qu'il s'en construit ».**

**Ainsi, le principal vecteur du rapport affectif entre l'individu et la ville semble être la perception et la représentation « affective » que l'homme se fait de l'environnement urbain.**

**Ainsi, pour l'ensemble de ce travail, nous retiendrons que le *rapport affectif* entre l'individu et la ville dépend :**

- En partie des sentiments, mais nous donnerons une acception extrêmement large au terme de rapport affectif, recouvrant l'ensemble de la sphère de l'affectivité composée des différents degrés et des différentes formes de sentiments et d'émotions.
- A la fois d'un état psychique affectif et cognitif. En effet, l'acception large du terme de rapport affectif permet d'envisager les fonctions affectives comme étant intimement liées aux processus cognitifs.

*Ainsi, nous envisagerons la formation du rapport affectif à la ville comme fortement dépendante des processus cognitifs, comme les sensations, les perceptions, les représentations, la mémoire et l'apprentissage.*



## **B. Les processus cognitifs à l'œuvre dans la formation du rapport affectif entre l'individu et la ville**

### **1. La ville et sa représentation : déterminants du rapport affectif**

#### **a. La notion d'environnement : la ville comme source d'informations et de sentiments**

Avant toute investigation psychosociologique de la relation entre l'individu et son environnement, il est important de nous entendre sur la notion d'environnement. Pour définir avec précision la notion d'environnement, on peut procéder en étudiant ce qui distingue cette notion d'autres concepts relativement proches, notamment ceux d'espace ou de milieu.

Jacques Lévy et Michel Lussault proposent une définition large de l'environnement regroupant « l'ensemble des réalités extérieures à un système, notamment un système social, conditionnant son existence et interagissant avec lui »<sup>1</sup>. Ils mettent également en exergue une acception biophysique, qui aujourd'hui marque le sens commun du terme environnement, mais sur laquelle nous ne attarderons pas dans le cadre de notre travail de recherche. Volontairement, nous aborderons la notion d'environnement de manière dynamique, afin de nous inscrire dans le champ de la psychologie qui analyse la relation entre l'homme et ses espaces de vie connue sous l'appellation de « psychologie de l'environnement ». Les prémisses de ce courant disciplinaire ont été posées depuis longtemps par Kurt Lewin, pour qui le comportement est le produit d'une interaction entre la personne et le milieu ( $C = f(P.M)$ ). Ainsi, en insistant sur les liaisons entre la vie quotidienne et les lieux dans lesquelles elle se déroule, les psychologues de l'environnement, tels que Lewin, réaffirment que nous vivons dans un espace qui « loin d'être seulement un cadre purement extérieur, est la matrice qui informe nos relations dans leur complexité, en même temps qu'il est, comme elles, le résultat de facteurs culturels, sociaux, institutionnels »<sup>2</sup>. Nous centrerons donc notre investigation sur la représentation, devenant ainsi la notion privilégiée, la matrice, pour appréhender la transaction qui s'opère entre le milieu socio-physique et l'individu sujet social.

La première difficulté à laquelle nous sommes confrontés est la distinction de termes relativement proches : *environnement*, *milieu* et *espace*.

---

<sup>1</sup> LEVY Jacques et LUSSAULT Michel, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p 317.

<sup>2</sup> LEWIN Kurt, *Field theory in social sciences*, New York, Harper and Row, 1951.

Définit par Lévy et Lussault comme « une des dimensions de la société correspondant à l'ensemble des relations que la distance établit entre différentes réalités »<sup>1</sup>, le concept d'espace, souvent opposé à celui du temps, fut notamment abordé par de nombreux philosophes. En outre, Leibniz, soutient que « l'espace doit être considéré en fonction des changements qui définissent la situation plutôt que de considérer cette réalité comme absolue ». Alain reprendra cette dimension subjective esquissée par Leibniz, en soulignant le fait « qu'une part de l'espace tel qu'il est perçu contribue à une lecture subjective propre à chaque individu ». De plus, dans son travail de recherche sur la construction cognitive des images de la ville, Thierry Ramadier, souligne que « les notions d'espace et d'environnement sont très proches car tous deux sont en étroite relation avec les expériences individuelles ou collectives, c'est-à-dire avec le vécu »<sup>2</sup>. Fort de ces constatations, nous pouvons donc déduire que l'environnement ne peut faire l'économie de la notion d'espace, cependant, il dépasse cette notion en l'englobant au même titre que d'autres informations qui constituent ses diverses dimensions. **Dans le cadre de notre recherche, la ville peut être assimilée à l'espace physique, en tant qu'œuvre de l'homme avec lequel l'espace est en relation permanente. L'espace, en étroite relation avec le vécu de l'individu, constitue donc une partie de l'environnement urbain.**

En ce qui concerne le milieu, celui-ci peut être considéré comme un objet extérieur indépendant de l'individu, contrairement à l'espace et à l'environnement. Cependant, une fois de plus, le milieu est partie intégrante de l'environnement. La ville est un milieu, qui selon Lévy et Lussault<sup>3</sup> « constitue tout à la fois, une série de déterminants, un ensemble de ressources » dans lequel se trouve immergé l'homme, formant ainsi l'environnement urbain, ces deux dimensions homme/ville entretiennent diverses relations interactives. L'environnement, contrairement au milieu, n'est pas un objet extérieur et indépendant de l'individu. D'après Ramadier « l'environnement est en partie constitué de significations (perceptions et représentations) alors que le milieu n'a pas de significations qui lui sont intrinsèques ». Tabouret exprime également clairement cette propriété lorsqu'il affirme : « L'intérêt de la ville provient de ce que le sens n'est pas attaché à telle forme en vertu de la volonté du concepteur, mais qu'il est multiple, né de la confrontation de circonstances différentes, de gens différents de par leur itinéraire personnel, de par leur situation, leur appartenance sociale ou culturelle »<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> LEVY Jacques et LUSSAULT Michel, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p 325.

<sup>2</sup> RAMADIER Thierry, *Construction cognitive des images de Paris : évolution de la représentation cognitive de Paris auprès d'étudiants étrangers*, Volume I et II, Thèse de Doctorat en psychologie sous la direction du Professeur Gabriel Moser, Université René Descartes, Paris V, 1997, 410 p.

<sup>3</sup> LEVY Jacques et LUSSAULT Michel, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p 619.

<sup>4</sup> TABOURET R., *Multiplicité des sens et projet urbain*, 1995, in Ministère de l'Équipement, Plan Urbain, *Ville, espace et valeurs*, Paris, l'Harmattan, 582 p.

*Ces deux dimensions de l'environnement, que sont l'homme et le milieu, pourraient à la lumière de ces quelques réflexions proposées, être ainsi rapprochées des concepts d' « aménité » et d' « urbanité », développés par Béatrice Bochet lors de son travail sur les déterminants du rapport affectif à la ville. Ainsi, pour Bochet, les aménités sont « l'ensemble des facilités offertes par la ville et des aspects concrets et matériels de celle-ci et les conséquences qui en découlent ». On peut alors mettre en parallèle, dans un premier temps, les aspects concrets et matériels de la ville avec le concept de milieu urbain, et les conséquences qui découlent de ces aspects concrets, notamment les facilités offertes par la ville. Enfin, en ce qui concerne la seconde sphère des déterminants du rapport affectif à la ville, l'urbanité « comme l'ensemble des liens sociaux qui existent ou se créent dans la ville ». Pour pouvoir montrer que ce déterminant s'intègre au concept global d'environnement en tant qu'ensemble composé des relations humaines en interaction avec le milieu urbain. Il semble nécessaire de faire jour à l'approche systémique de la notion d'environnement qui est fondamentale dans le domaine de la psychologie environnementale. Cependant nous pourrions voir qu'avant que cette perspective systémique ne prévale, d'autres conceptions de l'environnement ont été explorées.*

Ainsi, au sein du domaine d'étude de la *psychologie environnementale*, différentes conceptions de la notion de l'environnement ont existé. Une première conception « physicaliste » de l'environnement fut mise à jour par Wolhwill<sup>1</sup>, dans les années 1970. Pour ce courant, l'environnement était synonyme de milieu, en ce sens qu'il ne représentait qu'un contexte, un support, pour l'étude du comportement de l'individu. Les premières études de cognition spatiale, de Lynch ou de Lee<sup>2</sup>, se raccrochèrent à ce point de vue focalisé sur les caractéristiques de l'environnement spatial : le milieu. Ainsi, la théorie physicaliste appréhendait, les éléments physiques présents dans l'espace « comme des stimulations propices à l'émergence de réponses affectives, attitudinales ou comportementales ». Il a donc été reproché à cette conception physicaliste d'envisager les relations entre l'homme et la ville selon un modèle déterministe, accordant à l'environnement un statut de stimulus plutôt que d'information. En effet, cette approche consistait à rechercher des relations causales univoques entre les caractéristiques du milieu et le comportement de l'individu, faisant ainsi abstraction du vécu, des intentions ou des projets de ce dernier.

---

<sup>1</sup> WOHLWILL J.F, cité par RAMADIER, *Construction cognitive des images de la ville*, 1997, p13.

<sup>2</sup> LYNCH Kevin, *The image of the City*, 1960, et LEE T.R, *Psychology and the environment*, 1970, cités par RAMADIER, *Construction cognitive des images de la ville*, 1997, p14.

Une seconde approche socio-physique de l'environnement, développée par Barker a ainsi dépassé la notion d'influence du milieu sur l'individu proposée par la pensée physicaliste en envisageant la relation homme/milieu selon une perspective « transactionnelle »<sup>1</sup>. En concevant les deux entités comme appartenant à un même système, cette approche considère l'environnement comme défini en fonction des individus qui y sont présents. Cette approche confère alors à l'environnement, « une spécificité culturelle et sociale, au sein duquel l'individu est considéré en tant qu'acteur pourvu d'un statut social »<sup>2</sup>. Cette notion rend ainsi compte du fait que l'environnement n'est pas seulement physique mais est aussi une production humaine, sociale, dont on ne peut ignorer les valeurs qui lui sont attribuées. Cette approche opère une rupture nette avec le premier modèle physicaliste, d'inspiration behavioriste et essentiellement déterministe. S'inscrivant dans la lignée d'un courant de pensée qui attribue des caractéristiques à la fois sociales et physiques à l'environnement, deux approches, participant au développement de la perspective systémique en psychologie, vont être élaborées, l'une sociologique, l'autre anthropologique.

L'approche sociologique tend, à travers les travaux de Henri Lefebvre<sup>3</sup>, de Henri Laborit<sup>4</sup> ou de Raymond Ledrut<sup>5</sup> pour ne citer qu'eux, à décrire et expliquer l'articulation entre la dimension sociale et la dimension spatiale de l'environnement. Cependant, il a pu être reproché à cette conception sociologique de l'urbain de n'être qu'un « renversement du déterminisme physique (de l'approche physicaliste) sur la relation homme/ville au profit du déterminisme social ». Les recherches anthropologiques, quant à elles, décrivent et expliquent comment les individus appartenant à des sociétés différentes perçoivent et organisent matériellement leur espace. Elles confirment, entre autres, à travers les écrits de Edward T.Hall<sup>6</sup> ou de Thierry Paquot<sup>7</sup>, l'idée selon laquelle l'environnement est effectivement un produit culturel. Ces deux champs de recherche sociologique et anthropologique, en développant une approche systémique de l'environnement, ont évacué l'idée de relation causale univoque du milieu (la ville) sur l'individu ou le groupe social.

L'approche systémique, en introduisant les caractéristiques socio-physiques dans sa composition, définit l'environnement comme source d'informations, alors qu'auparavant la conception physicaliste l'envisageait uniquement comme source de stimulations. La principale conséquence de cette nouvelle option théorique est donc de privilégier l'analyse des représentations pour expliquer le comportement. Les recherches de Gabriel Moser sur les

---

<sup>1</sup> BARKER R.G, cité par RAMADIER, *Construction cognitive des images de la ville*, 1997, p16.

<sup>2</sup> RAMADIER Thierry, *Construction cognitive des images de la ville*, 1997.

<sup>3</sup> LEFEBVRE Henri, *Le droit à la ville*, Paris, Anthropos, 1968, 164 p.

<sup>4</sup> LABORIT Henri, *L'homme et la ville*, Paris, Flammarion, 1971, 215 p.

<sup>5</sup> LEDRUT Raymond, *Les images de la ville*, Paris, Anthropos, 1973, 388 p.

<sup>6</sup> HALL Edward T., *La danse de la vie : temps culturel, temps vécu*, Paris, Seuil, 1984, 283 p.

<sup>7</sup> PAQUOT Thierry, *Homo Urbanus*, Paris, Félin, 1990, 177 p.

stress urbains, s'inspirant des découvertes de Gibson en psychologie cognitive, ont d'ailleurs montré que « la perception d'un stimulus physique est une source d'information venant de et portant sur le milieu, traitée par l'individu en fonction de ses spécificités sociales, culturelles, de ses expériences ou de ses plans d'actions »<sup>1</sup>. Ainsi, comme nous avons pu le laisser entendre précédemment, l'information, contrairement à la stimulation, nécessite un traitement cognitif durant les processus psychologiques tels que la perception et la représentation. Les fonctions cognitives étant étroitement liées aux fonctions affectives, on peut aisément envisager que ces fonctions affectives aient une influence sur le traitement de l'information et donc de manière indirecte sur les représentations, ou les significations.

**Cette perspective systémique, déjà sous-jacente dans le travail de Béatrice Bochet, nous semble intéressante. En effet, si du point de vue de l'individu les activités déployées ont une influence sur la conception, cognitive et affective, de l'environnement, en retour, les changements de la représentation de l'environnement, par ces mêmes processus cognitifs et affectifs, ont un effet sur les pratiques déployées. Cette transaction entre l'individu et l'environnement urbain ne peut cependant pas résumer l'approche systémique du rapport affectif entre l'individu et la ville. Ce point de vue abordant la perspective transactionnelle du rapport affectif sous l'angle unique de l'individu, ne présente, en effet, qu'un seul des deux termes du rapport affectif entre l'individu et la ville. Ainsi, sous vouloir personnifier l'objet ville et ainsi faire de l'« anthropomorphisme urbain », on peut cependant envisager que « la ville (en tant qu'ensemble de groupes sociaux) aime ou n'aime pas certains hommes » comme « certains hommes aiment ou n'aiment pas la ville ».**

Nous adopterons, pour notre travail de recherche, la définition d'environnement proposée par Thierry Ramadier : « Un environnement est un site pour l'action, composé du produit matériel de l'action humaine (milieu) en relation avec le produit symbolique des expériences individuelles et collectives (significations) », ces significations pouvant relever de processus cognitifs et affectifs. Ainsi, outre le vécu de la situation, qui reste associé à une perspective temporelle présente limitée, et l'histoire de l'individu qui étend en partie cette perspective aux expériences passées, nous prendrons également en considération les aspirations futures, les projets de l'individu. Ainsi, nous élargirons encore davantage une perspective temporelle, passé et présente, au futur. Cette approche systémique considérée dans une perspective temporelle dans son acception la plus large possible, incluant aussi bien le passé comme l'histoire, que le présent et l'action, ou le futur et ses intentions, justifiera, pour la suite de notre travail de recherche, l'élaboration d'un échantillon de référence hétérogène au niveau de l'âge, pour notre enquête sociologique de terrain.

---

<sup>1</sup> MOSER Gabriel, *Les stress urbains*, Paris, Armand Colin, 1992, 192 p.

## **b. Le décloisonnement entre cognition et affection : la perception et l'affectif**

Précisons que si la représentation est envisagée comme le niveau privilégié pour l'étude des relations entre l'homme et son environnement, notamment affectives, cette position ne peut être réduite à celle d'Alfred Schopenhauer (1819) : « Le monde est ma représentation ». En effet, même si notre rapport au monde, qui a pour essence nos activités perceptives, passe bien par le biais de la représentation, comme condition de pensée, l'individu reste malgré tout « inséré dans un milieu et engagé dans un contexte physique et social »<sup>1</sup>. Cet engagement en question, qui pourrait se résumer à l'itinéraire personnel de chaque individu, notamment en rapport avec l'environnement urbain, s'inscrit évidemment dans une perspective temporelle par le biais de ses buts et de ses intentions, et dans le fait que l'individu est un sujet social façonné par un système d'expériences et de valeurs urbaines (parfois collectives).

Ainsi, Ittelson a précisé que « le champ de la psychologie environnementale a étendu le concept de perception à la notion plus explicite de perception environnementale qui inclut aussi bien la cognition d'une manière générale (perception, mode de pensée, image) que les aspects affectifs, les significations, et l'évaluation. La perception environnementale, pour résumer, inclut un ensemble d'aspects qui ne sont pas traditionnellement traités comme des processus perceptifs »<sup>2</sup>. Ittelson a donc éprouvé le besoin de dépasser la conception cloisonnée des processus psychiques pour englober les aspects perceptifs, les aspects cognitifs et affectifs, les représentations et les significations dans le concept de perception. Il affirme alors que « le concept de perception environnementale ne dépend pas uniquement des aspects physiques, des relations sociales, et des aspects culturels du milieu », ce que Béatrice Bochet a pu identifier lors de son travail de recherche des déterminants du rapport affectif à la ville comme respectivement : « les aménités et l'urbanité ». Cette perception de l'environnement urbain dépend aussi des besoins de l'individu, de ses pratiques, de ses motivations, des processus cognitifs : apprentissage, mémorisation, intimement liés aux fonctions affectives. Ce que Béatrice Bochet a laissé sous entendre en mentionnant le concept de « civilité ».

**Ainsi, les diverses « situations » qui nous sont proposées ou imposées, autrement dit, le cadre social dans lequel se déroule notre vie est d'une importance capitale dans la formation des sentiments et donc du rapport affectif à la ville. Cette notion, Béatrice Bochet l'a également mentionnée, sous le terme de « civilité » comme troisième déterminant « dynamique » du rapport affectif entre l'individu et la ville.**

---

<sup>1</sup> RAMADIER Thierry, *Construction cognitive des images de la ville*, 1997, p37.

<sup>2</sup> ITTELSON W.H, cité par RAMADIER, *Construction cognitive des images de la ville*, 1997, p36.

## 2. Description des phénomènes cognitifs en jeu dans la formation du rapport affectif

### a. L'apprentissage et la formation du rapport affectif à la ville

Tout d'abord, un préalable s'impose à l'approfondissement du concept d'apprentissage : il n'y a pas de mécanismes spécifiques d'apprentissage. En effet, les formes d'apprentissage sont multiples, (l'empreinte, l'habitation, les apprentissages associatifs et discriminatifs, l'apprentissage par l'action, par l'observation, etc.) et leur nombre, ainsi que leur description n'est pas sans poser de problèmes. Ce point de vue est souvent rencontré dans les différents ouvrages traitant de la question des formes de l'apprentissage. Un tel point de vue a donc conduit à abandonner une théorie générale de l'apprentissage et à centrer les études sur les différentes opérations à l'œuvre dans les domaines de connaissances particuliers tels que : la mémoire, l'habitation, le raisonnement, etc. Malgré tout, un point majeur de recoupement existe entre ces différentes opérations cognitives, il a trait au rôle des représentations mentales et des significations, et leur valence affective, dans les différents processus d'apprentissage.

*Pour point de départ à cette exploration des différents processus d'apprentissage, on suppose que l'homme, assimilé à un système de traitement de l'information est capable de discriminer, d'identifier et de stocker l'information, de la récupérer, de faire des mises en relation et des inférences. Il effectue ces opérations cognitives notamment en fonction de ses intérêts, de manière plus générale au regard de ses prédispositions affectives.*

Historiquement, les recherches sur l'apprentissage ont connu un essor particulier dans le contexte théorique behavioriste. Ainsi, au sein de ce courant, l'apprentissage fut défini comme un « changement dans le comportement d'un organisme résultant d'une interaction avec le milieu ». Le programme behavioriste, envisageant l'étude des modifications de comportement en relation avec les modifications de l'environnement, a ainsi privilégié l'étude des conduites motrices. Hors, comme le souligne Annick Weil-Barais<sup>1</sup>, la plupart des apprentissages humains ne se traduisent pas nécessairement par des conduites motrices. L'ancrage du behaviorisme dans la tradition empiriste a donc conduit à exclure le rôle des représentations symboliques (affectives) dans les apprentissages. L'échec du behaviorisme à rendre compte des conduites humaines complexes a alors favorisé le développement d'une psychologie cognitive étudiant les activités intellectuelles ainsi que les faits de conscience, en jeu dans les conduites humaines. Considérant désormais qu'apprendre revient à stocker des informations, l'enjeu de la psychologie cognitive est notamment de connaître les structures et les formes de stockage.

---

<sup>1</sup> WEIL-BARAIS Annick, *L'homme cognitif*, Paris, PUF, 2001, p 432.

Notre travail de recherche sur : *le rôle des facteurs cognitifs dans la construction du rapport affectif à la ville nous mène ainsi à nous interroger sur l'influence des états affectifs sur les modes de récupération et de traitement de l'information, et en retour comment les structures et les formes de stockage influent sur le rapport affectif de l'individu à la ville.* Pour exprimer cette interaction des phénomènes affectifs et cognitifs en jeu dans les différentes formes d'apprentissage, on peut introduire le concept d'idiosyncrasie, désignant l'aptitude des individus à organiser, par et pour eux-mêmes, des données, des faits, selon leurs dispositions personnelles, affectives et cognitives.

**Au final, dans le cadre de notre recherche, par « formes d'apprentissage » nous retiendrons de manière pragmatique : les conditions environnementales et comportementales dans lesquelles les changements interviennent, notamment par le biais de processus cognitifs (mémoire, habitude, répétition) intimement liés aux fonctions affectives (sentiment, émotion).**

## **b. Mémoire et apprentissage de la ville**

Roland Doron et Françoise Parot affirment que « mémoire et apprentissage se confondent » ou du moins que « tout apprentissage implique évidemment la mémoire »<sup>1</sup>. Cependant, comme nous avons pu le montrer précédemment, l'histoire des recherches dans le domaine de la psychologie a entraîné le développement d'un secteur d'étude spécialisé sur la mémoire « centré sur les acquisitions de données perceptives ». La mémoire est omniprésente dans la vie de tous les jours, elle est d'ailleurs selon Weil-Barais<sup>2</sup> « la clé de voûte de l'édifice intellectuel ». Cependant même si on reconnaît sa prééminence, il est toujours aussi difficile de définir le concept de mémoire. Alain, philosophe du début du XX<sup>ème</sup> siècle, partant de la perception comme opération de l'entendement, écrivait : « Il y a donc dans notre perception si simple qu'elle soit, toujours une mémoire que l'on peut appeler implicite. Toutes nos expériences sont ramassées dans chaque expérience... La mémoire n'est donc pas une fonction séparée ni séparable. Il ne se peut même pas que la notion du passé et de l'avenir ne soit jamais tout à fait absente ».

Marcel Roncayolo, transposant les conclusions d'Alain au phénomène urbain, exprime ainsi que « la ville et notre rapport personnel avec la ville, dépendent d'une initiation. Toute ville est apprentissage, les déplacements comme les visites [...] Le trajet dans l'espace urbain est donc à la fois enregistrement et découverte [...] La ville n'est plus alors un objet : elle est un

---

<sup>1</sup> DORON Roland et PAROT Françoise, *Dictionnaire de psychologie*, Paris, PUF, 1991, p 49.

<sup>2</sup> WEIL-BARAIS Annick, *L'homme cognitif*, Paris, PUF, 2001, p 318.



acte éducatif, éducation sentimentale, éducation de la sensibilité, apprentissage de territoire. Mais, plus encore, apprentissage de la ville égale apprentissage de la vie, à travers les images concrètes, les codes, la circulation permanente des sensations et des dires. Et donc, par retour, apprentissage de soi »<sup>1</sup>. Roncayolo met ainsi en avant le rôle primordial de l'espace urbain dans la formation de l'identité des individus (par mémorisation), dans leur apprentissage – de la ville – de la vie.

Voici ce que Théodule Ribot, quant à lui, écrivait en 1881 sur la mémoire : « Dans l'acception courante du mot, la mémoire, de l'avis de tout le monde, comprend trois choses : la conservation de certains états, leur reproduction, leur localisation dans le passé »<sup>2</sup>. Par la suite, ce même auteur soutient l'existence d'une forme de mémoire dite « affective » qu'il décrit de la manière suivante : « Les impressions du goût et de l'odorat, nos sensations viscérales, nos états agréables ou pénibles, nos émotions et passions laissent, ou peuvent laisser, des souvenirs, comme les perceptions de la vue et de l'ouïe [...] Ces résidus, fixés en nous, peuvent rentrer dans la conscience ». On retrouve une preuve de l'existence de ces « résidus fixés » en Julien Gracq, tels qu'il les exprime lorsqu'il parle de la ville de son enfance, à laquelle il consacra une oeuvre, Nantes : « Ce cœur elle l'a changé à sa manière, rien qu'en la soumettant tout neuf encore à son climat et à son paysage, en imposant à ses perspectives intimes comme à ses songeries le canevas de ses rues, de ses boulevards et de ses parcs »<sup>3</sup>.

De plus, les études de psychologie cognitive sur la mémoire, notamment sur la mémoire à long terme, implicite, permettent également d'approcher les relations entre mémoire, apprentissage et fonctions affectives. Ainsi, les implications affectives en jeu dans le processus d'apprentissage ont notamment été révélées au grand jour grâce aux des études de Jean-François Le Ny<sup>4</sup> sur la mémoire explicite (consciente) et la mémoire implicite (inconsciente).

**En effet, cet auteur considère que les représentations cognitives stockées dans la mémoire à long terme sont pourvues d'une « valence, ou autrement dit, valeur affective », terme qu'il rapproche des notions d'affect. Ainsi, pour lui, l'activation d'une représentation porteuse d'une valeur affective produirait un phénomène mental affectif.**

---

<sup>1</sup> RONCAYOLO Marcel, *La ville est toujours la ville de quelqu'un*, in *De la ville et du citoyen*, Marseille, Parenthèses, 2003, p 62.

<sup>2</sup> RIBOT Théodule, *Les maladies de la mémoire*, Paris, Baillière, 1881,

<sup>3</sup> GRACQ Julien, *La forme d'une ville*, Paris, J. Corti, 1985, 213 p.

<sup>4</sup> LE NY Jean-François, *La théorie cognitive, l'affectivité et les représentations inconscientes*, in *L'évolution psychiatrique*, n°56, 1991, pp 99-120.

Cette mémoire « implicite » impliquée, entre autres, dans des formes de l'apprentissage dites « implicites », telles que le conditionnement ou encore l'habituation, permet de rendre compte d'un mode d'adaptation non imputable à l'exploitation volontaire des connaissances explicites de la situation, mais dépendant fortement des fonctions affectives. Le concept d'« intelligence émotionnelle », emprunt de cette théorie de Le Ny, est d'ailleurs devenue un terme à la mode ayant pour principal promoteur le psychologue Daniel Goleman<sup>1</sup>. Cependant, son utilisation dans le but de soutenir l'existence de formes d'intelligence différentes, reposant sur un dualisme entre esprit rationnel et « esprit émotionnel », est contestée par ceux qui conçoivent plutôt une interaction entre les systèmes assurant la collecte et le traitement de l'information (fonctions cognitives) et les systèmes qui permettent la construction du sens (fonctions affectives). On retrouve ici, un vieux débat de la psychologie, qui n'a plus réellement lieu d'être, entre les approches « physiologistes » et « intellectualistes » de la théorie des sentiments dont Scheler et Ribot furent les protagonistes, puisque les deux sont mêlées, comme le montre Piaget.

### c. Les exemples de l'imprégnation et de l'habituation : facteurs de l'attachement

L'imprégnation est une forme particulière de l'apprentissage qui recourt au concept d'« empreinte » connue depuis l'antiquité, mais dont l'étude n'a réellement commencé qu'avec les travaux de Konrad Lorenz (1935), fondateur de l'*éthologie*<sup>2</sup> moderne. Selon Jean-Claude Ruwet « l'imprégnation est un apprentissage dans lequel, au cours d'une phase sensible de son développement et pendant une période critique, un comportement inné se relie à des objets spécifiques qui, plus tard, le déclencheront. L'empreinte peut intervenir dans la formation d'un lien filial, dans le choix d'un habitat, ou dans toute situation impliquant une forme quelconque de relation entre un objet et une réponse »<sup>3</sup>.

Il est d'ailleurs possible de retrouver la notion d'apprentissage, par imprégnation de la ville, dans ce texte de Maurice Halbwachs : « Quelle que soit la distinction qu'en devenant adulte l'individu est amené à faire entre le passé familial « vécu », dont les récits l'ont imprégné et le passé reconstitué par l'histoire écrite, il est certain que ces deux dimensions ont fait partie de son moi d'enfant, continueront à être liés à lui »<sup>4</sup>. Ce processus d'apprentissage par imprégnation est radical et ne nécessite aucune répétition, pour autant, il s'inscrit dans la durée et la continuité comme a pu le démontrer Maurice Halbwachs.

---

<sup>1</sup> GOLEMAN Daniel, *L'intelligence émotionnelle*, Paris, Robert Laffont, 1997, 418 p.

<sup>2</sup> L'éthologie est définie par J-C Ruwet comme l'étude des mœurs des animaux.

<sup>3</sup> RUWET Jean-Claude, in DORON et PAROT, *Dictionnaire de psychologie*, Paris, PUF, 1991, p 354.

<sup>4</sup> RAPHAËL Freddy et HERBERICH-MARX Geneviève, *Comment les souvenirs rentrent dans le rang*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1995.

Ainsi, dans la construction du rapport affectif entre un individu et la ville, la dimension temporelle et sociale (les groupes sociaux) exercent une médiation, elles permettent de fixer, dans une certaine mesure, et de transmettre, un rapport à la ville. Ce processus de transmission trans-générationnel a d'ailleurs été nommé par Halbwachs : « la mémoire collective ». Marcel Roncayolo s'appuie également sur ce phénomène, lorsqu'il dit : « les générations, d'abord à l'intérieur des familles, passent à leurs successeurs une part de leurs expériences, comportements, récits, façons de voir et de pratiquer la ville »<sup>1</sup>. On peut donc souligner, une fois de plus le rôle capital dans la formation des sentiments et du rapport affectif des diverses situations qui nous sont proposées ou imposées, au cours de notre vie. En outre, Charles Blondel remarque que « les sentiments sont éminemment communicables, et que, pour croître, et même pour être, ils ont besoin de se communiquer... bref, pour s'épanouir, il faut à ces états un milieu social qui leur soit adapté »<sup>2</sup>.

En ce qui concerne, le phénomène d'habituation (ou conditionnement), celui-ci consiste, dans son acception psychologique, en « une diminution relativement permanente d'une réponse à la suite d'une présentation répétée d'une stimulation »<sup>3</sup>. Même si l'habituation est considérée comme une forme d'apprentissage importante, la psychologie cognitive traduit l'habituation par la capacité d'apprendre à ne pas réagir à certains stimuli. Autrement dit, l'habituation vise à écarter les réactions et particulièrement les réactions émotionnelles. Ainsi la notion d'habituation semble au premier abord s'opposer à l'apparition d'états affectifs, comme les émotions, et à leur pérennisation, comme les sentiments. C'est pour cela qu'il nous semble plus approprié, dans le cadre de notre recherche sur la construction du rapport affectif à la ville, d'introduire la notion d'*habitus* afin d'exprimer la stabilisation d'émotions en relation avec l'environnement urbain. En effet, l'habitude nous semble plus approprié pour parler de l'acquisition d'états affectifs, fortement caractéristiques de certains groupes sociaux, et qui paraissent transmissibles au point de sembler inné.

Maurice Halbwachs dans *les pierres de la cité* exprime parfaitement ce phénomène d'habitude et les répercussions qu'il peut avoir sur la pensée, et donc, d'après notre hypothèse de travail, sur les rapports affectifs entre l'individu et la ville. « Si, entre les maisons, et les groupes de leurs habitants, il n'y avait qu'une relation toute accidentelle et de courte durée, les hommes pourraient détruire leurs maisons, leur quartier, leur ville, en reconstruire, sur le même emplacement, une autre, suivant un plan différent ; mais si les pierres se laissent transporter, il n'est pas facile de modifier les rapports qui sont établis entre les pierres et les hommes. Lorsqu'un groupe humain vit longtemps en un emplacement adapté à ses habitudes,

---

<sup>1</sup> RONCAYOLO Marcel, *La ville est toujours la ville de quelqu'un*, in *De la ville et du citoyen*, Marseille, Parenthèses, 2003, p 63.

<sup>2</sup> BLONDEL Charles, *Introduction à la psychologie collective*, Paris, Armand Colin, 1964, 211 p.

<sup>3</sup> RICHELLE Marc, in DORON et PAROT, *Dictionnaire de psychologie*, Paris, PUF, 1991, p 322.

non seulement ses mouvements, mais ses pensées aussi se règlent sur la succession des images matérielles qui lui représentent les objets extérieurs »<sup>1</sup>. En faisant appel à la notion de répétition, sous-jacente au concept d'habitude, nous souhaitons mettre en avant un phénomène d'« attachement » qui s'installe entre l'individu et son lieu de vie, au fur et à mesure que s'écoule le temps. Ce concept d'attachement, qui instinctivement fait appel à la sémantique de l'affectif, est bien connu du courant de psychologie cognitiviste. Étudié dans un premier temps dans le cadre des travaux éthologistes, que nous avons pu aborder précédemment, l'« attachement » fait référence au lien d'affection d'un individu à un autre. Sans prolonger artificiellement cette définition à l'objet « ville », il nous semble cependant important d'envisager cette extension du phénomène d'attachement à la ville, ou du moins à certaines des multiples composantes de l'environnement urbain.

**Suivant la différenciation que nous avons pu évoquer précédemment entre les notions de milieu et d'environnement, ce-dernier intégrant de manière dynamique les relations entre le milieu et l'homme, il nous paraît ainsi possible d'évoquer un phénomène d'attachement à la ville, en tant qu'environnement urbain, constitué, entre autres, des relations entre les groupes sociaux qui le compose. Ainsi, la ville, médiatisée par les groupes sociaux, peut faire l'objet d'une forme d'attachement affectif.**

#### **d. Optimisation, congruence et appropriation**

Enfin, pour décrire la transaction qui s'opère entre l'homme et le milieu tant au niveau cognitif (apprentissage, mémoire), qu'affectif (attachement), nous pouvons emprunter le concept d'« optimisation de l'environnement »<sup>2</sup> développé par Stockols. En effet, pour cet auteur, « les individus tendent vers un environnement qui optimise, maximise, l'accomplissement de leurs besoins, de leurs intentions, rétablissant un niveau acceptable de satisfaction ». On peut notamment mettre en parallèle cet avis à la théorie piagétienne de nécessaire équilibre entre les deux pôles de l'adaptation : « assimilation et accommodation ». Ainsi, les individus à travers une recherche d'optimisation de leur environnement, par une démarche d'appropriation de l'environnement, font preuve d'un certain rapport affectif à l'environnement. Toutefois, les buts poursuivis par les individus évoluent dans le temps et varient selon les divers environnements dans lesquels la personne est impliquée. On peut donc en conclure que les pratiques urbaines, les buts poursuivis modulent le rapport affectif de l'individu au milieu.

---

<sup>1</sup> HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, cité par FIJALKOW Yankel, *Sociologie de la ville*, Paris, La Découverte, 2002, 121 p.

<sup>2</sup> STOCKOLS D., *Environmental psychology*, Annual review of psychology, 1978, cité par RAMADIER, *Construction cognitive des images de la ville*, 1997, p 39.

Fortement lié à ce concept d'optimisation, le concept de congruence entre l'individu et l'environnement, développé par Barker, « correspond à un état du système homme / milieu au sein duquel l'individu attribue à l'environnement un ensemble de significations qui lui procurent une vision cohérente, familière et rassurante du monde, et des compétences nécessaires à la réalisation de ses projets et activités »<sup>1</sup>, un lien affectif positif à l'environnement. Il suppose donc que l'individu soit actif et fortement impliqué dans le milieu pour que s'engage un processus d'optimisation individu / environnement. L'environnement est en quelque sorte personnalisé pour devenir un support affectif et cognitif. Ce point de vue du concept de congruence entre l'homme et le milieu, nous semble également se rapprocher de l'acception psychosociologique du terme d'appropriation.

**Pour résumer, on peut dire que l'appropriation renvoie, en tant que processus, au concept d'optimisation, et en tant qu'état, il renvoie au concept de congruence.**

Malgré la remise en cause de ce concept d'appropriation, du fait de l'absence d'unité dans sa définition, Graumann<sup>2</sup> a pu tout de même recenser, sept modes d'appropriation de l'espace : le mouvement et la locomotion en tant qu'annihilation de l'espace : saisir, se mouvoir, etc. ; l'exploration sensorielle ; produire-détruire des objets ; la maîtrise cognitive : dresser une carte ; communiquer à travers l'usage de l'espace et des objets ; prendre possession de l'espace ou d'un objet ; personnaliser l'espace.

Véronique Naturel<sup>3</sup>, quant à elle, définit l'appropriation « comme un processus cognitif et affectif, individuel, relatif à un espace socio-physique déterminé et qui viserait à donner puis à maintenir à cet espace des qualités de lieu personnel ». De plus, d'après ce même auteur on peut distinguer deux fonctions psychologiques de l'appropriation. La première est celle d'« identification » dans le sens d'une identité personnelle en relation avec le vécu et l'investissement affectif de l'individu. Ainsi, on en conclut que le processus d'appropriation s'appuie sur la dimension affective et transforme, en retour, l'individu sur ce même plan. La seconde est la fonction de « signification ». Envisagée en tant que processus cognitif, dont nous avons fait mention précédemment, cette fonction qui intervient au niveau de la formation de la représentation que se fait l'individu de l'environnement. Ainsi, à la lumière du processus d'appropriation, les significations de l'espace apparaissent à la suite d'expériences passées et du contact avec le milieu. Claude Levy-Leboyer, définit alors l'appropriation comme « un

---

<sup>1</sup> BARKER R.G, *Ecological psychology*, 1968, cité par RAMADIER, *Construction cognitive des images de la ville*, 1997, p 40.

<sup>2</sup> GRAUMANN C.F, *Le concept d'appropriation de l'espace*, Actes de la 3<sup>e</sup> conférence internationale de l'espace construit, 1976, 650 p.

<sup>3</sup> NATUREL Véronique, *L'appropriation de l'espace du quartier : étude sur les classes moyennes et supérieures de l'agglomération parisienne*, Doctorat en psychologie, Université René Descartes, Paris V, 1995.

ensemble de pratiques qui permettent à un sujet ou à un groupe de structurer ou de maîtriser l'espace en lui donnant un sens personnel »<sup>1</sup>.

Dès lors, tout en admettant que l'appropriation suppose une maîtrise cognitive de l'environnement, les significations auxquelles renvoie ce processus cognitif dépendent de l'expérience sociale de l'individu. Celle-ci pouvant revêtir une dimension affective, le processus cognitif d'appropriation, dont certains espaces de la ville peuvent être l'objet, peut donc être envisagé comme le symptôme, voir le déterminant du rapport affectif à la ville.

**Au final, on retiendra que le phénomène d'appropriation, engendre, et par-là même est un symptôme et un déterminant du rapport affectif entre l'individu et son environnement. L'appropriation, qui évolue à travers le temps et les circonvolutions de la vie de l'individu, est donc une porte d'entrée essentielle pour l'appréhension du rapport affectif entre l'individu et la ville. Porte d'entrée qui fut en partie dévoilée par Béatrice Bochet lorsqu'elle met en évidence le concept de « civilité » comme déterminant du rapport affectif entre l'individu et la ville.**

Enfin, pour conclure cette première partie, de présentation de l'arrière plan théorique à notre travail de recherche sur le rapport affectif entre l'individu et la ville, et introduire la seconde, de validation de notre hypothèse de départ, nous souhaitons simplement revenir sur un élément commun à toutes ces réflexions que Marcel Roncayolo a su mettre en évidence : le Temps – ou plutôt les Temps – comme il le souligne. Ainsi, le temps, notion que nous ne nous hasarderons pas à essayer de définir, si tant est qu'elle puisse l'être comme le souligne le philosophe Saint Augustin<sup>2</sup>, est selon Roncayolo « une dimension essentielle de ces expériences cumulées qui font nos rapports avec la ville et même, avec les villes, selon les circonvolutions de notre biographie personnelle ».

---

<sup>1</sup> LEVY-LEBOYER Claude, *Psychologie et environnement*, Paris, PUF, 1980, 211 p.

<sup>2</sup> SAINT AUGUSTIN, *Confessions*, Paris, Gallimard, 1993, 599 p.

**Notre recherche sur le rôle des processus cognitifs dans la formation du rapport affectif à la ville nous mène à envisager le rôle de la ville comme support des processus cognitifs :**

- Nous adopterons, dans le cadre de notre de travail, la définition de l'environnement suivante : « un environnement est un site pour l'action, composé du produit matériel de l'action humaine en relation avec le produit symbolique des expériences individuelles ».
- Nous retiendrons également que la perception de cet environnement, dépassant la conception cloisonnée des processus psychiques, inclut aussi bien la cognition d'une manière générale que les aspects affectifs.

*Ainsi, la perception de cet environnement dépend à la fois des aspects physiques (Aménités), des relations sociales (Urbanité), mais également des besoins de l'individu, de ses pratiques, de ses motivations, des processus cognitifs comme la mémorisation, et de son apprentissage...la « civilité »...*

- Par apprentissage de la ville, nous entendons : « les conditions environnementales et comportementales dans lesquelles des changements interviennent, notamment par le biais de processus cognitifs intimement liés aux fonctions affectives ».
- De plus, nous conserverons en mémoire de notre exploration des différentes formes d'apprentissage, l'imprégnation, l'habitude, que celles-ci sont directement liées à la mémoire, aux souvenirs.
- Enfin, nous retiendrons surtout les implications affectives permanentes en jeu dans les processus d'apprentissage, notamment dans la mémoire implicite ou dans la création d'un lien d'attachement.

*Ainsi, mémoire, apprentissage, habitude et imprégnation sont autant de phénomènes cognitifs qui nous permettent de nous approprier tout ou partie de la ville et donc participent à la formation de notre identité urbaine. Ces processus cognitifs sont largement dépendants des évolutions au fil du temps de nos états affectifs, notamment ceux que nous partageons avec la ville.*

## II. Validation de l'hypothèse de recherche : le rôle de la cognition dans la construction, à travers le temps, du rapport affectif à la ville

L'objectif de cette seconde partie de notre travail de recherche est de montrer l'intérêt de la question de départ : *Quel est le rôle des processus cognitifs d'apprentissage dans la construction du rapport affectif entre l'individu et la ville, et donc des différentes temporalités ?*

Ayant fait nôtre le postulat, validé par Béatrice Bochet, d'existence de liens d'ordre affectif qui unissent les individus à leurs villes, il s'agit désormais de vérifier une nouvelle hypothèse : « Il existe des éléments qui font penser que le comportement de l'homme face à la ville est en partie, du domaine de l'affectif, que ces comportements évoluent à travers le temps, grâce à des processus d'apprentissage, c'est donc qu'il doit exister un lien d'ordre affectif entre l'individu et que ce lien évolue à travers le temps suivant différents processus cognitifs ».

### A. L'existence démontrée d'un lien d'ordre affectif entre l'individu et la ville

#### 1. Phénomènes exacerbés de rapport affectif à la ville

##### a. Le rejet de l'agglomération foyalaïse : produit de l'histoire

« Fort-de-France n'est pas une ville appréciée au sens affectif du terme par la population ». Ce rejet se traduit par une relative dépopulation en dehors des heures de travail et par un transfert vers les communes plus rurales. Les facteurs de rejet de la ville par la population martiniquaise sont une illustration intéressante dans le cadre de notre recherche sur le rôle de la cognition, à travers le temps, dans la construction du rapport affectif à la ville. Ainsi que le démontre Denis Martouzet, dans son article : *Le rapport affectif à la ville, conséquences urbaines et spatiales, le cas de Fort-de-France*<sup>1</sup>, distingue « trois séries de facteurs qui déterminent la population martiniquaise et l'amène à nier à la ville un intérêt autre qu'économique, et par extension, nier la ville elle-même : les facteurs qui touchent à la ville elle-même en tant qu'objet, ceux qui concernent les classes sociales et ceux qui touchent la population sur les plans sociaux et psychologiques ».

---

<sup>1</sup> MARTOUZET Denis, *Le rapport affectif à la ville, conséquences urbaines et spatiales : le cas de Fort-de-France*, Annales de Géographie, Janvier-Février 2002, n°623, pp. 73-85



Denis Martouzet met notamment en évidence des aspects socio-historiques en jeu dans la relative dépréciation affective de l'agglomération fayolaise. Historiquement, certaines classes sociales et catégories socio-professionnelles se sont appropriées la ville de Fort-de-France, mais ceci sur des durées relativement courtes. Ainsi, selon Denis Martouzet, elles n'ont pas réussi à léguer une véritable « culture urbaine » aux classes moyennes majoritaires dans la population martiniquaise.

Ces caractéristiques spécifiques de l'histoire martiniquaise ont pour conséquences sociopsychologiques, sur le plan de l'affectivité, de « ne pas permettre à une majorité ou même seulement à un groupe spécifique d'être avant tout urbain. Ainsi, la plupart des composantes de la société martiniquaise montrent un attachement vif au passé et par conséquence, étant donné l'urbanisation rapide de l'île, à un monde rural idéalisé »<sup>1</sup>.

**Il apparaît donc de manière claire que le durée et la continuité – le Temps – sont des facteurs premiers pour que l'individu ait un rapport affectif positif avec la ville (Bochet, 2000 ; Martouzet, 2002). Le temps de connaissance par apprentissage de la ville habitée actuellement et donc son utilisation maximale (son appropriation), la durée de vie en ville (éventuellement dans plusieurs villes consécutives), la localisation urbaine de la famille sur plusieurs générations qui accélère le processus d'apprentissage, l'appartenance à l'une des « classes sociales urbaines » (bourgeois, ouvriers), celles-ci étant constituées depuis plus ou moins longtemps.**

#### **b. Les phénomènes de rejet et d'attachement aux « cités »**

D'après Béatrice Bochet, « les comportements de rejet face à la ville sont des exemples montrant l'attitude subjective, affective de l'homme face à la ville ». Ces comportements de rejet de la ville, toujours selon ce même auteur, peuvent s'exprimer de différentes manières. Ils peuvent, entre autres, se traduire par le développement de violences urbaines, mais aussi à travers la fuite du milieu urbain, comme nous avons pu le constater précédemment au travers de l'exemple martiniquais, et ainsi engendrer, concrètement, la multiplication de résidences secondaires ou de lotissements privés à proximité ou hors de la ville.

La violence de manière générale est une notion difficile à cerner, du point de vue de Jacques Lévy et Michel Lussault<sup>2</sup>, faisant appel à une série de phénomènes sociaux disparates

---

<sup>1</sup> MARTOUZET Denis, *Le rapport affectif à la ville, conséquences urbaines et spatiale : le cas de Fort-de-France*, Annales de Géographie, Janvier-Février 2002, n°623, p 78.

<sup>2</sup> LEVY Jacques et LUSSAULT Michel, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p 994.

(agressivité, déviance sociale, criminalité, etc.). Ainsi, les violences urbaines, peuvent avoir pour source, entre autres, l'ennui, le désespoir, la révolte contre le pouvoir. Mais ces phénomènes de violence sont, avant tout, des manifestations concrètes de l'exclusion d'une certaine population démunie. Sensible à l'actuelle résurgence du thème dans le monde médiatique, et aux enjeux politiques du discours sécuritaire dominant, la sociologie urbaine s'intéresse désormais, à la compréhension des problèmes de distance perçue qui peuvent exister entre différents quartiers urbains et suburbains. Cette distance donne lieu à des logiques de territoire, à des processus d'appartenance, d'appropriation et de rejet. S'agissant ainsi pour les uns de marquer leur territoire, comme une forme d'appropriation, à travers les tags, d'actes de vandalisme comme la dégradation d'espaces communs, de violences physiques et verbales envers les représentants de l'ordre, du pouvoir. Ces violences quotidiennes sont interprétées, ainsi que le souligne Béatrice Bochet, comme la contrepartie d'un malaise socio-économique, d'un désespoir des jeunes générations qui refusent les conditions dans lesquelles ils vivent et rejettent une partie de la ville. Contrairement à ce que remarque Bochet, ces violences qui revêtent une forme particulière, s'exerçant contre des objets, des bâtiments, ne sont peut être pas l'expression d'un rejet du milieu où vivent ces individus et ces groupes sociaux, mais davantage un mode d'appropriation de l'espace, par le biais d'un acte de destruction, ainsi qu'à pu l'identifier Graumann.

Aujourd'hui, les pouvoirs publics<sup>1</sup>, face à ces phénomènes de violences urbaines qui stigmatisent le parc de logement dévalorisé des années 1960 : les « grands ensembles » ou, plus couramment nommées « cités », sont entrés dans un processus de démolition massive de ces barres et tours. Ce processus a notamment permis de constater un certain paradoxe, constitué par un violent rejet de ces espaces comme nous avons pu le montrer précédemment, mais également par un attachement affectif marqué, médiatiquement amplifié, de la part d'une population plus âgée qui a vécu dans ce parc de logement. Et Jean-Louis Borloo<sup>2</sup> de souligner : « je ne nie pas que ces lieux ont une histoire, que les gens y ont des souvenirs. Détruire des barres n'est jamais une action anodine, c'est pour cela qu'il faut beaucoup de soutien social. Les habitants sont toujours partagés entre nostalgie et espoir ». Ainsi, un véritable débat est né sur le bien fondé de la destruction massive de ces barres. Même s'il n'est pas le lieu dans ce travail pour débattre du bien fondé de ces actes : « Casser les ghettos par un acte architectural nouveau »<sup>3</sup>, nous pouvons cependant relever quelques voies qui prônent une approche différente, moins radicale. L'architecte Roland Castro s'oppose à ce

---

<sup>1</sup> La Loi d'Orientation et de Programmation pour la Ville prévoit la démolition de 200 000 immeubles d'ici à 2008.

<sup>2</sup> BORLOO Jean-Louis, Ministre de l'Emploi, du Travail et de la Cohésion Sociale, propos recueillis par RENOUVEL Gaëlle, in *L'Express*, *Faut-il détruire les barres ?*, le 6 septembre 2004.

<sup>3</sup> BORLOO Jean-Louis, Ministre de l'Emploi, du Travail et de la Cohésion Sociale.

discours qui consiste à dire : « on s'est trompé, on efface tout et on recommence »<sup>1</sup>. « Ce n'est pas aussi simple que cela. Ces lieux ont une mémoire, les habitants se les sont appropriés. Chaque démolition constitue pour eux une douleur épouvantable ». Et Roland Castro propose une méthode, plus fine, de « remodelage » (réinsertion dans le tissu urbain, mise en valeur des singularités du lieu, etc.) des cités qui doivent être démembrées, dont le principal avantage, selon lui, est de ménager les habitants : « Dans certaines situations extrêmes, comme à Vénissieux en 1994, on a procédé à des démolitions sans aucun projet derrière. C'est extrêmement fragilisant pour les habitants : le logement auquel ils sont malgré tout attachés est détruit et ils ne savent pas ce qui les attend. Un déménagement, c'est presque aussi marquant, psychologiquement, qu'un divorce ».

**La notion d'habitude est ici prépondérante dans le phénomène d'attachement affectif, car de l'avis de beaucoup d'habitants, l'enrayement de la concentration de populations démunies dans ce parc de logement obsolète est largement bénéfique. Cependant, même si la rationalité économique et sociale veut que l'on défasse ces lieux connotés négativement, la raison des sentiments, manifeste un attachement à ces lieux, que les individus ou groupes sociaux se sont appropriés et qui ont été, par là même au fil du temps, le support de leur « expérience vécue ».**

### **c. La naissance de la notion de patrimoine : valeur affective des signes du passé**

Durant le XIX<sup>ème</sup> siècle, l'avènement de la révolution industrielle menace de plus en plus l'environnement urbain et les monuments. Ce constat, qui touche tous les pays d'Europe, va entraîner un développement des techniques de préservation, des outils juridiques de protection mais aussi de la connaissance. A cette époque, la rationalisation des interventions sur le patrimoine fait craindre à certains auteurs une disparition des valeurs artistiques et esthétiques, qui s'inscrivent dans le domaine du sentiment. Des auteurs comme Hegel prévoient la mort de l'art au profit d'un culte exclusif de la raison. Ainsi, ce duel Art/Raison sera-t-il repris par les auteurs qui traitent des valeurs du patrimoine.

Le mouvement romantique du XIX<sup>ème</sup> siècle va inspirer une partie des réflexions sur les valeurs sentimentales du patrimoine. Les romantiques vont commencer à défendre l'aspect sentimental du rapport au monument historique, en glorifiant par exemple le pittoresque et l'ambiance urbaine spécifique aux centres anciens.

---

<sup>1</sup> CASTRO Roland, Architecte, propos recueillis par RENOUVEL Gaëlle, in L'Express, *Faut-il détruire les barres ?*, le 6 septembre 2004.

Selon Françoise Choay, les « défenseurs anglais des monuments historiques ne se résignent pas à la disparition des édifices anciens au profit de la nouvelle civilisation, incarnée par l'Amérique : un monde sans souvenir ni ruine »<sup>1</sup>. Pour eux, « les monuments du passé sont nécessaires à la vie du présent, ni ornement aléatoire, ni archaïsme, ni seulement porteurs de savoir et de plaisir, mais partie de la quotidienneté ». Ruskin affirme donc dans son livre intitulé *Pierres de Venise*, que « le patrimoine et notamment l'architecture est le seul moyen dont nous disposons pour conserver un lien vivant avec un passé auquel nous sommes redevables de notre identité, et qui est constitutif de notre être »<sup>2</sup>. Ruskin défend une approche du patrimoine par sa valeur affective.

**C'est Ruskin le premier qui parlera de conservation d'ensembles urbains défendant l'architecture domestique et la valeur affective du patrimoine, reliée à la quotidienneté, à la notion de lieu de vie et donc d'ensembles urbains.**

## **2. Les déterminants identifiés du rapport affectif entre l'individu et la ville**

### **a. La sphère des déterminants du rapport affectif à la ville : Aménités, Urbanité et Civilité**

L'objectif général de la recherche de Béatrice Bochet était de « déterminer les éléments qui font qu'un individu apprécie la ville ou ne l'apprécie pas ». Pour pouvoir atteindre cet objectif, Bochet a donc démontré la véracité de deux hypothèses. D'un côté, elle a prouvé l'intelligibilité de l'hypothèse d'existence d'un lien d'ordre affectif entre la ville et les êtres humains ou au moins pour au minimum l'un d'entre eux. Et d'un autre côté, elle a mis en exergue la dépendance de ce rapport, soit aux aménités, soit à l'urbanité, soit aux deux déterminants. Ces deux déterminants, formant selon elle : « une base au sens mathématique du terme », par laquelle « tout élément de la ville est entièrement définissable ». Elle a donc ensuite été amenée à définir ces deux déterminants, aménité et urbanité, du rapport affectif entre l'individu et la ville.

De manière générale, Béatrice Bochet a sens entendu à travers le terme d'« aménités », « l'ensemble des facilités offertes par la ville et des aspects concrets et matériels de celle-ci et les conséquences qui en découlent ». Puis, dans un second temps, Béatrice Bochet s'est attachée à définir le second déterminant, l'urbanité « comme l'ensemble des liens sociaux qui existent ou se créent dans la ville ».

---

<sup>1</sup> CHOAY Françoise, *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 1999, 271 p.

<sup>2</sup> RUSKIN J., 1897, *The Stones of Venice*, Londres, Allen, in CHOAY F., *L'allégorie du patrimoine*, p 104.

Bochet a également été amenée, par la suite, à introduire une troisième et nouvelle dimension des déterminants du rapport affectif à la ville. Cette troisième dimension, nommée « civilité », malgré le fait que sa définition reste aujourd'hui encore floue, nous semble particulièrement importante dans le cadre de notre travail de recherche. Puisqu'il semblerait que ce concept de « civilité », dans le cadre de la recherche des déterminants du rapport affectif entre l'individu et la ville, fasse appel, dans sa définition, aux processus dynamiques en jeu dans la formation du rapport affectif entre l'individu et la ville. Ainsi, il semble relativement clair que l'objet de notre recherche : l'apprentissage affectif de la ville est en étroite relation avec ce concept de « civilité ».

**Sans pour autant vouloir revenir de manière exhaustive sur les éléments constitutifs de ce concept abordé par Béatrice Bochet, nous tenons à souligner que la partie suivante, traitant de la formation de l'identité urbaine en tant que processus d'apprentissage cognitif et affectif de la ville pourrait en quelque sorte s'intégrer au concept de civilité développé par Béatrice Bochet.**

## **b. La formation des Identités urbaines : dimension temporelle du rapport affectif à la ville**

L'identité est une réalité spécifiquement sociale, « un processus actif, affectif et cognitif, de sa représentation de soi dans son environnement, associé à un sentiment subjectif de sa permanence »<sup>1</sup>. Autrement dit, selon Lévy et Lussault<sup>2</sup>, il ne peut y avoir d'identité sans rapport à soi, sans identification (rappel du processus d'appropriation). Cette notion implique donc nécessairement les représentations et la réflexivité. Les individus sont les cas les plus évidents de porteurs d'identité. On peut néanmoins considérer que la ville ou du moins certaines de ses parties, les quartiers – en s'inscrivant dans une perspective transactionnelle des relations entre l'homme et la ville, chère à la psychologie environnementale – deviennent actants, c'est-à-dire des opérateurs dans le monde social, contiennent une ou plusieurs identités, même si elles sont le résultat d'« injections » de ses concepteurs ou de ses utilisateurs. Ainsi, un lieu peut avoir une identité très présente, résultante complexe des apports de ses divers habitants, introduisant, par là même, la notion d'identité collective. « L'identité permet de percevoir sa vie comme une expérience, qui a une continuité et une unité, et d'agir en conséquence ». C'est ce que Lucie K. Morisset et Luc Noppen<sup>3</sup> ont désigné sous le concept d'« identités urbaines », le processus de codification (formation des

---

<sup>1</sup> SELOSSE Jacques, in DORON et PAROT, *Dictionnaire de psychologie*, Paris, PUF, 1991, p 345.

<sup>2</sup> LEVY Jacques et LUSSAULT Michel, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p 479.

<sup>3</sup> MORISSET K. Lucie et NOPPEN Luc, *Identités urbaines : échos de Montréal*, Québec, Nota Bene, 2003.

significations), la constitution et la transmission des identités collectives dans les villes. Les identités urbaines auxquelles ils se réfèrent nécessitent donc que la ville soit signifiante : « une source d'informations », c'est-à-dire qu'elle soit l'objet d'une représentation. C'est cette représentation, dans sa genèse, qui est l'identité. La notion de représentation étant étroitement liée aux processus cognitifs et affectifs, l'identité, en tant que phénomène d'intériorisation de sa propre expérience, est donc en prise constante avec ces deux dynamiques : cognitives et affectives.

L'exemple des quartiers (notamment montréalais), de leurs populations et de leurs identités est une marque probante de l'attachement affectif à un objet : « la ville ». Ainsi que le souligne Richard Morin<sup>1</sup>, les divers écrits sur la notion de quartier oscillent entre deux pôles : d'un côté, les caractéristiques physiques et socio-économiques ; de l'autre, le vécu et la représentation des populations qui y résident. Le premier renvoie au quartier comme un territoire qui s'individualise dans la ville, par un nom, une histoire, des limites physiques, une population aux traits spécifiques et des fonctions urbaines particulières. Le second pôle renvoie à l'expérience des individus, à leur trajectoire résidentielle, à leurs pratiques spatiales, à leurs perceptions, à leurs représentations de l'espace.

Ces logiques de territoires et de populations sont notamment prises en compte par Annick Germain et Johanne Charbonneau qui traitent du quartier comme territoire de l'enracinement et l'attachement des populations. Selon elles, l'ancrage des populations, entre autres, dans leur lieu de résidence est favorisé par la durée d'occupation des lieux, cette dernière contribuant au marquage physique des espaces et à l'engagement dans la vie sociale du quartier (Différents modes d'appropriation de l'environnement). Par ailleurs, le quartier s'avère aussi le produit des forces du marché et de politiques urbaines qui vont influencer sur la distribution des activités économiques et des types d'habitat.

**De telles forces économiques et politiques, de même que l'enracinement des populations et la formation des identités, font de la ville un construit socio-historique qui influe largement dans la construction par l'individu d'un rapport affectif à la ville.**

---

<sup>1</sup> MORIN Richard in MORISSET K. Lucie et NOPPEN Luc, *Identités urbaines : échos de Montréal*, Québec, Nota Bene, 2003, 318 p.

## **DEUXIEME PARTIE : Vérification de l'hypothèse de recherche : le rôle de la cognition dans la formation du rapport affectif à la ville**

Le choix ou le non-choix du quartier de résidence reposent sur divers facteurs parmi lesquels il y a le coût d'accès au logement et l'image que l'on se fait du quartier. L'image du quartier, son « identité », est un construit dans le temps et l'espace qui combine des aspects physiques, sociaux, fonctionnels et affectifs. L'image projetée à l'extérieur et à l'intérieur du quartier vient nourrir l'imaginaire collectif et renvoie à l'identité territoriale qui est associée aux liens forts de parenté, au sentiment d'attachement et d'appartenance. Afin de mettre plus en évidence ces phénomènes sur lesquels repose notre démarche de recherche, et d'étayer notre propos par la parole des individus, en essayant d'approcher leurs représentations, leurs sentiments, vis-à-vis de la ville, nous avons eu recours à la construction d'une enquête sociologique de terrain.

### **III. Construction d'une approche méthodologique basée sur les éléments discursifs, la production graphique et le discours réactivé**

La question des méthodes est centrale dans la recherche, non seulement parce que les choix doivent être cohérents avec la visée de la recherche, l'objectif, la perspective, et les hypothèses de recherche, mais aussi parce que l'utilisation d'outils nouveaux ou de nouvelles méthodes engage des découpages originaux de l'objet d'étude et permet l'élaboration de catégories d'analyse inédites. De ce point de vue, le rapport affectif entre l'individu et la ville n'est pas un objet de recherche préconstitué et allant de soi, en atteste le relatif manque de connaissance dans ce domaine mis en exergue par Béatrice Bochet au cours de son travail sur ce même thème. Ainsi, la recherche dans le domaine du rapport affectif à la ville donne prise à une grande diversité d'approches qui le définissent en retour.

#### **A. Retour sur les objectifs de la recherche**

##### **1. Problématique, objectifs et hypothèses**

*Constat de départ* : Il existe un lien d'ordre affectif entre l'individu et la ville, on sait que ce rapport dépend en partie des aménités, de l'urbanité et de la civilité, qui caractérisent la ville.

**Définition de la problématique de recherche :** Certes nous connaissons trois des déterminants du rapport affectif entre l'individu et la ville. Partant de la connaissance de ces éléments qui provoquent le rapport affectif à la ville, on ne sait pas, malgré tout, comment ces modalités s'agencent et interviennent, au fil du temps, dans la formation, la construction, de ce rapport affectif.

**Question générale de recherche :** Quelles sont les modalités de la formation, la construction, de ce rapport affectif entre l'individu et la ville ?

**Question spécifique de recherche :** Le rapport affectif à la ville dépend-t-il de l'apprentissage que l'homme fait de la ville ?

L'objectif de ce travail de recherche est donc de comprendre comment se forme le rapport affectif entre l'individu et la ville : *Ce rapport affectif dépend des aménités, des urbanités et des civilités, de la ville, mais dépend-t-il d'un apprentissage que l'homme fait de la ville ? Si oui, ce que nous avons supposé lors de l'exposé de notre postulat de recherche, quelles sont les modalités de cet apprentissage ? Quelles en sont les étapes déterminantes ?*

Sur le plan théorique, cette recherche sur l'importance des représentations et de leur évolution, dans la formation du rapport affectif à la ville s'efforce de déchiffrer la formation et la structure des représentations, interroge également les deux processus, cognitifs et affectifs, en interaction dans la construction de ces représentations, tente de percevoir en quoi les affects et les cognitions peuvent s'éclairer mutuellement et ainsi, aider à mieux comprendre le rapport entre l'individu et la ville, ce que « nous sommes dans les villes ». Ces aspects théoriques nourrissent de nombreuses implications méthodologiques, d'une part le recours à une phase d'étude de terrain faisant appel à différentes techniques d'enquête sociologique telles que, les *entretiens semi-directif*<sup>1</sup>, les *cartes mentales*<sup>2</sup> pour déchiffrer les représentations spatiales, la *vision réactivée*<sup>3</sup> pour approfondir les discours d'existence, par exemple.

Par là même, ces divers aspects méthodologiques impliquent directement que nous menions une réflexion d'ordre méthodologique pour l'élaboration d'un outil d'investigation, tant en ce qui concerne la technique d'enquête employée, que le choix du terrain, ou encore la population ciblée, mais également le mode de passation des entretiens, leur conduite, ainsi que le dispositif d'analyse et son résultat. Pour reprendre une expression chère à Gaston Bachelard et à Edgar Morin, « c'est en marchant que l'on fait son chemin »<sup>4</sup>, c'est donc dans

---

<sup>1</sup> BLANCHET Alain et GOTMAN Anne, *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*, Paris, Nathan, 1997, 125 p.

<sup>2</sup> BAILLY Antoine, *Représenter la ville*, Paris, Economica, 1995, 112 p.

<sup>3</sup> CHALAS Yves, *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, 2000, 199 p.

<sup>4</sup> BACHELARD Gaston, MORIN Edgar, cités par CHALAS, *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, 2000, p 5.



le but de servir au plus près l'objet de notre recherche : le rapport affectif à la ville, dont les multiples facettes se sont révélées au cours de la recherche, que nous avons volontairement laissé ouvertes, les hypothèses de départ, les techniques d'investigation.

Même si, nous avons pu établir les bases de notre méthode d'investigation, sous certaines conditions, dès le début de la recherche, ou du moins après une première étape de formulation de l'avant-projet de recherche, cette méthode n'était pas figée et a fait l'objet de nombreuses évolutions au contact de la réalité empirique. Ainsi, nous ne manquerons de souligner la remarque d'Yves Chalas<sup>1</sup>, que nous faisons nôtre au cours de ce travail de recherche : « **la rigueur scientifique ne se confond pas avec la rigidité méthodologique** ».

## **2. Variables de construction de la démarche expérimentale**

### **a. Une démarche expérimentale de terrain : favorisant la familiarité spatiale**

Lors de la présentation de la recherche, nous avons insisté sur la nécessité de mener une étude de terrain. Nous avons opté pour Montréal comme terrain d'étude. Cette option méthodologique, qui découle directement de notre objet d'étude et de notre perspective théorique, nous oblige également à privilégier la constitution d'un échantillon de référence, favorisant l'implication des sujets dans leur environnement spatial, c'est-à-dire des populations familiarisées avec la ville de Montréal. En effet, le choix de vouloir décrire les relations affectives entre l'homme et son environnement implique que les individus qui seront interrogés aient une certaine « familiarité spatiale »<sup>2</sup> ou « expérience environnementale »<sup>3</sup>, à la fois sociale (socio-spatiale) et temporelle (temporo-spatiale) avec l'environnement en question. Ainsi, nous appuyant sur ces deux dimensions de la familiarité spatiale pour la réalisation de l'enquête, nous chercherons à mettre en évidence, de manière plus approfondie, les processus cognitifs, mémoire, apprentissage, etc., intimement liés aux fonctions affectives, sentiments et émotions, qui sont à l'œuvre dans la formation, à travers leur évolution dans le temps, des liens affectifs entre l'individu et la ville.

---

<sup>1</sup> CHALAS Yves, *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, 2000, 199 p.

<sup>2</sup> RAMADIER Thierry, *Construction cognitive des images de Paris : évolution de la représentation cognitive de Paris auprès d'étudiants étrangers*, Volume I et II, Thèse de Doctorat en psychologie sous la direction du Professeur Gabriel Moser, Université René Descartes, Paris V, 1997, 410 p.

<sup>3</sup> FELONNEAU Marie-Line, *L'étudiant dans la ville : temporalités étudiantes et symbolique urbaine*, Paris, L'Harmattan, 1997, 309 p.

Malgré le fait que ce choix méthodologique (individus familiers du terrain d'étude : Montréal) implique une multitude de problèmes de validité des résultats, notamment dû à la difficulté de contrôle des individus interrogés dans une ville que nous connaissons peu à priori, nous avons cependant, afin de réduire ces problèmes, définis au préalable un plan expérimental basé sur des groupes sociaux définis à priori, que nous serons amenés à vous présenter par la suite.

A noter également, que malgré le caractère monographique de cette étude, ce travail de recherche sur le rapport affectif entre l'individu et la ville de Montréal, pourra être enrichi grâce à sa mise en parallèle, au cours d'un travail ultérieur, avec une recherche traitant du même sujet, mais cette fois-ci appliquée à l'agglomération bruxelloise<sup>1</sup>.

#### **b. Le site : Montréal et ses caractéristiques socio-historiques, socio-culturelles...**

Comme nous l'avons énoncé précédemment, la ville de Montréal constituera notre terrain d'étude. Cette option méthodologique, est à mettre en relation avec les visées de notre recherche. En effet les particularités de Montréal en font un cadre privilégié pour l'étude des processus cognitifs et affectifs à l'œuvre dans la constitution du rapport affectif à la ville. Même si nous n'avons pas la prétention de présenter de manière exhaustive et approfondie les nombreuses particularités de cette ville, il nous semble cependant primordial de revenir de manière succincte, sur les principales caractéristiques, qui ont pu nous pousser à la choisir comme terrain d'étude, notamment à travers une brève présentation historique du peuplement de la ville de Montréal.

**Nous tenons également à préciser que ces quelques données sur Montréal servent essentiellement de « repères » pour la compréhension des discours recueillis auprès des sujets interrogés. Ainsi, bien que nous envisagions la relation affective entre l'individu et la ville dans une perspective transactionnelle, c'est-à-dire de manière réciproque : « certains hommes aiment ou n'aiment pas la ville et, en retour, la ville aime ou n'aime pas certains hommes », en aucun cas nous n'aurions la prétention, au cours de ce travail d'aborder de manière exhaustive les deux termes de cette relation. Ainsi, grâce à la présentation du terrain d'étude et au traitement des entretiens, nous souhaitons seulement nous en tenir à la mise en évidence des processus cognitifs et affectifs qui, chez un individu, en relation avec un environnement urbain particulier, participent à la constitution d'un rapport affectif envers la ville.**

---

<sup>1</sup> GUYOMARD Fanny, *Le rapport affectif à la ville : application au cas bruxellois*, Mémoire de DEA, CESA, 2004.

Deuxième agglomération au monde de langue francophone après Paris, Montréal est la principale métropole de la province du Québec avec 3 426 000 habitants<sup>1</sup>. Elle regroupe 47 % de la population du Québec et 10 % du Canada. La métropole québécoise, outre son climat continental rigoureux, affiche de multiples particularités socio-historiques, socio-culturelles, qui lui confèrent aujourd'hui de nombreuses originalités dans la Fédération Canadienne et sur le continent Nord-Américain de manière générale. En effet, cette ville est notamment connue pour associer le cosmopolitisme de ses habitants à l'ambiance nord-américaine et mêler dans son paysage un ensemble de gratte-ciel en verre : le Quartier central, avec le Vieux Montréal : berceau du développement de la ville grâce aux activités portuaires, ainsi qu'avec une petite colline boisée (230 mètres de haut), le Mont-Royal.

En 1992, Montréal fêtait ses 350 ans de sa fondation (par les « européens »). Comme la majorité des villes nord américaines, Montréal est donc une ville relativement « jeune ». Elle fut fondée en 1642, sous le nom de Ville-Marie, par Paul de Chomedey de Maisonneuve (Administrateur français) au pied sud du « Mons Realis » (Bon site défensif), sur une île du fleuve Saint Laurent (découverte en 1535 par le malouin Jaques Cartier)<sup>2</sup>. Peuplée à l'époque par les Hurons, c'est pour convertir les tribus indiennes de la région que les missionnaires s'installèrent sur l'île, où existait déjà un village indien connu sous le nom d'Hochelaga. Autant missionnaires que pionniers, les fondateurs européens de Montréal déclenchèrent en ces lieux, favorisés par la nature du site, un processus de colonisation rapide, en prouvent les chiffres d'évolution de sa population qui mentionnent dès 1831, 27 997 habitants, puis 45 000 à peine dix ans après. Le million de montréalais sera atteint en 1940.

Déjà à la veille de la crise économique de 1929, Montréal est la métropole incontestée du Canada, devant Toronto (elle le restera jusqu'en 1970). Montréal était prédisposée à devenir ce lieu fondamental de la vie et des échanges au sein de tout l'espace canadien, un point clé du transbordement. À 1 500 kilomètres de l'océan Atlantique, l'archipel de Montréal occupe le centre d'un carrefour de trois voies naturelles, convergence de cours d'eau à l'origine d'une fonction portuaire considérable.

Forte de son développement industrialo-portuaire, Montréal affiche dans les années 1930 un paysage urbain marqué par les valeurs de la bourgeoisie industrielle<sup>3</sup>. Un tissu hétérogène mais continu s'étire d'Est en Ouest sur l'île de Montréal, coïncé entre le fleuve Saint Laurent et les terrasses du Mont Royal, qui constitue toujours aujourd'hui le « centre » de

---

<sup>1</sup> Toutes les données statistiques présentées dans cette partie ont pour source : Statistique Canada sur la Région Métropolitaine de Recensement de Montréal (RMR) en 2001. La RMR représente un espace urbanisé caractérisé par des liens économiques étroits. Ainsi, la RMR de Montréal comprend un noyau central, entouré de municipalités qui, sur le plan économique, dépendent étroitement de ce noyau.

<sup>2</sup> Source Encyclopédie Universalis 2004.

<sup>3</sup> BEAUDET Gérard, *Le pays réel sacrifié*, Montréal, Nota Bene, 2000, 362 p.

l'agglomération. A cette époque l'aire métropolitaine atteint presque déjà les limites actuelles de l'agglomération (Grand Montréal). En effet, les villégiatures autour de l'île préfigurent les fronts d'urbanisation qui se développeront après la seconde guerre mondiale grâce à l'arrivée du chemin de fer.

Après 1945, l'extension de la ville s'effectue donc au-delà des limites de l'île et donne naissance à une nouvelle forme d'établissement assimilée à une « ville-région » aux frontières floues : le « grand Montréal ». Désormais, la morphologie de la ville-région ne se plie plus à la configuration géographique de la confluence montréalaise. Le développement spatial de l'agglomération se déploie de manière relativement radioconcentrique à partir du point central formé par le vieux port et le centre-ville, avec cependant la marque d'un développement sous une forme oblongue diamétrale s'organisant autour de deux gradients est/ouest et sud-ouest/nord-est et présentant des qualités d'occupations opposées. Plus l'on s'éloigne du centre, plus l'expansion urbaine est importante. D'est en ouest, on trouve, les principaux domaines résidentiels et institutionnels, les anciens fronts de villégiature et d'urbanisme cossus, les banlieues victoriennes, celles du boom du chemin de fer, celles haut de gamme d'après guerre, les grands parcs et les campagnes patrimonialisées. Tandis que du sud-ouest au nord-ouest on retrouve la plupart des faubourgs anciens, des petites villes industrielles, dont plusieurs sont devenus quartiers ouvriers, lieux de villégiatures bas de gamme.

Entre les années 50 et 60, à la faveur du « baby-boom » et d'un exode rural massif, l'accroissement démographique a joué un rôle important dans l'évolution et étalement de la métropole<sup>1</sup>. Car cette croissance de l'agglomération agit essentiellement au profit de la proche banlieue et de la couronne suburbaine qui se situent sur le continent, autour de l'île de Montréal. En parallèle, on assiste à un départ massif, un rejet du centre-ville et de ses quartiers adjacents. Ces populations qui fuient le centre-ville sur l'île vont aller encore gonfler le phénomène de périurbanisation. Montréal montre ainsi autour de son centre un desserrement caractéristique des cités du Nouveau Monde. La grande agglomération montréalaise s'étale sur plus de 4 000 km<sup>2</sup>, s'approchant de la surface de l'agglomération parisienne, elle reste cependant trois fois moins peuplée. Cet aspect aéré – qui ne contredit en rien la forte densité humaine – est également rendu plus sensible par les dégagements qu'occasionne le site. Multipliant les plans d'eau, l'insularité favorise paradoxalement l'étalement des espaces urbanisés. À cet égard, Montréal est très grosse consommatrice de terrain. Toutefois, deux phénomènes de densification sont perceptibles : les quartiers ouvriers francophones et le « monumental » Quartier central des affaires, fierté de la décennie 1960-1970 au même titre que la Ville-Marie, première ville souterraine au monde par son ampleur.

---

<sup>1</sup> DANSEREAU Francine, *Montréal, une métropole au devenir incertain*, In *Métropoles en mouvement : les interactions entre forme de mobilité et recompositions territoriales à l'épreuve de la comparaison*, Paris, IRD, 1998.

Coincé entre le mont Royal et le Saint-Laurent, le centre de l'agglomération présente un double visage, dont les aspects peuvent paraître diamétralement opposés. Autour de la rue Notre-Dame, de la place d'Armes et de la place Jacques Cartier s'aggrave le Vieux Montréal, haut lieu touristique, dont la restauration est pratiquement achevée. Dominé par plusieurs gratte-ciel, le Quartier central des affaires s'étage sur trois niveaux : celui des édifices toujours plus hauts, celui de la rue et celui de la ville souterraine. Parmi les ensembles immobiliers, on doit faire mention de la place Ville-Marie et du complexe Desjardins. Là bat le coeur de l'agglomération et s'impose l'image de la cité nord-américaine. Autour de ce centre dense, organisé selon un plan orthogonal, se dispose une demi-couronne d'anciens quartiers (le péricentre), qui précède les auréoles des banlieues s'égrainant le long des axes de communication, notamment au débouché des cinq grands ponts reliant l'île au continent.

La morphologie urbaine et les paysages de Montréal sont tels qu'il est difficile de définir cette métropole trimillionnaire. S'il reste cependant incontestable que Montréal est typiquement nord-américaine, il est tout aussi évident que son passé, autant que sa palette ethno-culturelle actuelle, en font un cas à part, à l'échelle de la province du Québec, ou encore de la Fédération Canadienne, mais aussi à l'échelle du continent. Si l'on se plaît à souligner le bilinguisme français-anglais, on ne doit cependant pas oublier la mosaïque des autres groupes linguistiques présents à Montréal. 18,4 % de la population montréalaise est d'origine étrangère, principalement d'origine africaine, asiatique, pour les vagues récentes d'immigration, et juive, grecque et italienne pour les vagues plus anciennes. Ainsi, les diasporas ethniques à Montréal se sont formées à des époques différentes et à partir de sociétés diverses, le tout faisant suite à des conjonctures internationales ou à des événements sociopolitiques particuliers. La survivance si manifeste de ces diasporas montréalaises prouve qu'elles n'ont en rien perdu leur identité<sup>1</sup>. En témoigne certaines diasporas qui conservent leur langue maternelle comme langue usuelle. Malgré tout, Montréal bénéficie de l'immense qualité de n'avoir jamais engendré de ghettos ethniques, comme on peut l'observer aux Etats-Unis.

Autre fait marquant à Montréal, la dualité linguistique français-anglais : 68% de la population est francophone contre 13% anglophone. Gabrielle Roy<sup>2</sup> écrit d'ailleurs à ce propos : « Montréal pense et souffre en deux langues ». Même si l'on peut parler d'une zone « mixte », le boulevard Saint-Laurent ayant fonction d'espace tampon entre les deux communautés.

---

<sup>1</sup> ROUGIER Henri, *La mosaïque canadienne*, Paris, Ambassade du Canada, 2003, 7 p.

<sup>2</sup> ROY Gabrielle, *Rue Deschambault*, Montréal, Beauchemin, 1955, 293 p.

Le zonage ethno-culturel entre les deux Montréal demeure très net. D'un côté, à l'est, c'est Outremont avec sa population francophone issue en majeure partie du milieu rural québécois ; il s'agit globalement de familles nombreuses dont les revenus sont souvent moyens. À Outremont, ancienne seigneurie française, fait opposition, de l'autre côté, comme son nom l'indique : Westmount, cité anglophone, des grands parcs et des demeures somptueuses.

Cette dualité linguistique est à mettre en parallèle avec l'histoire de la colonisation du Québec qui a été marquée par deux vagues de colonisation successives, l'une française, l'autre anglaise. La période française (1608-1760) débuta avec la fondation de la ville de Québec par Samuel de Champlain. Le développement de la Nouvelle-France s'étendit autour de trois villages : Québec, Trois-Rivières et Ville-Marie, le futur Montréal. La période anglaise (1761-1900) voit arriver des colons d'Amérique, d'Écosse et d'Irlande. Alors que continueront d'affluer par la suite les populations francophones. Cependant, malgré l'affluence de ces nouvelles populations québécoises, une place à part entière doit être réservée aux autochtones, descendants des indiens qui habitaient le pays avant l'irruption des découvreurs européens.

**Les multiples particularités de l'agglomération montréalaise, sa morphologie nord-américaine, et malgré tout l'impression d'une ville humaine, appréciée pour sa connotation européenne et connue pour son cosmopolitisme, nous ont donc conduit à porter notre choix de terrain d'étude sur cette ville. « À Montréal, les relents d'exotisme se marient bien avec un côté bon enfant et un peu bohème. Le mont Royal semble synthétiser les mille et une facettes de la cité : premier lieu de pèlerinage de toute l'Amérique du Nord, l'oratoire Saint-Joseph rappelle l'appartenance du Québec à la vieille souche chrétienne issue de France. Sur la colline, à la fois poumon vert et grand parc d'attractions, cohabitent le cimetière et le jardin d'enfants, le stade et l'université. Dans les multiples allées couvertes de grands arbres, l'été on chemine ou on court, l'hiver on pratique le ski de fond. Une évocation parmi d'autres de la mosaïque de visages qu'a su acquérir Montréal où parfois le Saint-Laurent fait penser à la Seine et le mont Royal à Montmartre... toutes proportions gardées »<sup>1</sup>.**

---

<sup>1</sup> ROUGIER Henri, *Espaces et régions du Canada*, Paris, Marketing, 1994, 222 p.

### c. Choix et caractéristiques de l'échantillon de référence pour l'étude

Avant toute chose, nous tenons à rappeler que la visée de cette étude empirique n'est pas de produire des données objectives, et encore moins exhaustives, mais seulement de mieux appréhender notre sujet de recherche : *la question du rôle des processus cognitifs et affectifs – et donc du temps – dans l'apprentissage et la construction du rapport affectif à la ville*, notamment en permettant l'élaboration de nouvelles hypothèses de travail, plus fines, mises en lumière par l'analyse d'un corpus praxéo-discursif. Pour construire ce corpus empirique, il nous a donc fallu définir au préalable un échantillon de personnes à interroger.

En choisissant Montréal comme terrain d'étude et en affirmant l'importance de l'expérience environnementale, comme facteur permettant l'étude de l'évolution de la représentation, nous pouvons envisager la constitution d'un mode d'échantillonnage pour cette étude. Afin d'opérationnaliser le facteur de familiarité spatiale et les différentes hypothèses de notre recherche, la population observée sera constituée de montréalais d'âges, de parcours sociaux, et de temps de résidence en ville, différents. Un échantillon « diversifié », en fonction des variables temporelles et sociales liées à l'apprentissage.

Comme le soulignait déjà en 2000 Béatrice Bochet, les modèles d'appropriation de la ville, fortement dépendantes de la constitution d'un rapport affectif à la ville, mettent en jeu des systèmes d'attitudes et de pratiques qui se rapportent à la fois au logement, au voisinage, au quartier, à la ville. Ces modèles d'appropriation, qui s'expriment notamment au travers des stratégies résidentielles, varient selon les catégories socio-professionnelles, mais aussi dans une à priori selon les âges, les sexes, les trajectoires de vie.

A l'échelle de l'agglomération montréalaise, on constate ces disparités sociales dans les modèles d'appropriation, notamment au travers des choix résidentiels. Ainsi, le choix des ménages reflète des préférences liées à leur profil démographique, à leurs valeurs, à leurs préférences affectives. Ils mettent en jeu des modèles d'habiter préférés ou recherchés, lourds de conséquences sur le fonctionnement social de la ville, en témoigne les formes de peuplement dans les métropoles nord-américaines où le centre-ville est déserté, par les habitants, au profit des banlieues qui s'étendent à perte de vue. Ces choix résidentiels tiennent également compte des capacités financières du ménage et des contraintes de l'offre de logement.

Interrogés, dans les années 1980 sur leurs choix entre dix types de logement<sup>1</sup>, incorporant, le type d'habitat, mais aussi sa localisation, les ménages montréalais de toutes catégories expriment une nette préférence pour la maison individuelle et rejettent catégoriquement l'habitat collectif de grande hauteur (tour résidentielle) situé au centre ou en banlieue. Quant à l'habitat typique des quartiers montréalais anciens péricentraux, *duplex* ou *triplex*, il est fortement rejeté par les cadres moyens, par contre les artisans et les ouvriers le situent au premier ou second rang de leurs choix résidentiels. Il est ici intéressant de noter l'attrait exceptionnel exercé par la maison individuelle ancienne située en lointaine périphérie et la maison individuelle neuve en proche banlieue. Ces constats peuvent expliquer, qu'en dépit d'une forte volonté des autorités pour limiter l'étalement « contre ou anti-urbain », l'exode de certaines catégories de citoyens montréalais vers les zones éloignées de l'agglomération continue de marquer un rejet de la ville centre de Montréal. De façon plus générale, c'est l'image de la vie en ville qui est en cause ici, la ville est associée à la pollution, au bruit, au stress, au manque d'espace, à la congestion, alors que la banlieue est réputée calme, familiale, sûre et facilitant l'accès à une nature largement présente dans les grands espaces québécois. Cette image de la ville est négative sauf chez les habitants de tours résidentielles du centre-ville et chez les propriétaires de *plex*, qui sont des « urbains convaincus »<sup>2</sup>.

Ce bref exposé des différentes stratégies résidentielles au sein de l'espace montréalais, nous permet de constater des phénomènes de rejet du centre-ville par certaines classes sociales (cadres moyens), mais également de rejet de certaines populations, par le centre-ville, comme dans un grand nombre de métropoles nord-américaines. A ces phénomènes de rejets avérés, on peut cependant opposer divers exemples qui démontrent, en contrepartie, l'attachement d'autres catégories de la population au patrimoine culturel et historique qui fait la richesse et la particularité de l'agglomération montréalaise au sein des métropoles nord-américaines. Ainsi, au printemps 2004, face à la volonté de certains promoteurs de réaliser des complexes de *condominium* (logements de haut standing) dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve sur l'île de Montréal, des violences urbaines ont manifesté l'attachement « violent » des habitants d'Hochelaga, à l'image « populaire » (habitants et logements) qu'ils ont de leur quartier. En effet, les habitants de ce quartier ouvrier, investi historiquement en grande partie par des populations d'immigrants (d'origine étrangère), se sont opposées avec force à une intervention privée, dans le but d'éviter les conséquences présentes d'un tel projet immobilier, sur la composition sociale (phénomène d'embourgeoisement ou de gentrification), ainsi que

---

<sup>1</sup> Recherche réalisée par l'INRS-Urbanisation dirigée par Gérard Divay. Le document sur lequel nous nous appuyons a été préparé par Beaudry Michel, Divay Gérard et Turcotte Geneviève, *L'expérience résidentielle : le tamisage des conditions d'habitat*, Montréal, INRS-Urbanisation, 1983.

<sup>2</sup> DANSEREAU Francine, *Montréal, une métropole au devenir incertain*, In *Métropoles en mouvement : les interactions entre forme de mobilité et recompositions territoriales à l'épreuve de la comparaison*, Paris, IRD, 1998.



sur l'image architecturale du quartier (disparition d'un patrimoine multiculturel ouvrier typique de Montréal : les *plex*).

A travers cette présentation de quelques dynamiques résidentielles montréalaises, fortement connotées affectivement (rejet/attachement), et largement corrélées à des catégories socio-professionnelles, des âges, des trajectoires de vie, nous avons souhaité montrer l'intérêt d'avoir recouru aux « populations montréalaises » pour la collecte des données empiriques. Ainsi, nous entendons par « populations montréalaises », des individus qui habitent à Montréal, ou qui ont habité à Montréal, avec des durées de séjour dans la ville de Montréal variables, mais significatives du point de vue de l'expérience et de l'engagement environnemental. Notre population de référence, pour cette étude, sera constituée de deux groupes sociaux d'âges différents, d'une part les moins de trente ans et d'autre part les plus de trente ans. Afin de réduire certains risques de confusion (sur lesquels nous reviendrons au cours de la présentation de nos outils d'investigation), nous avons souhaité effectuer cette enquête en partie auprès d'un public plus ou moins « spécialisé », ou du moins, au fait des problématiques urbaines (Etudiants ou professeurs en Aménagement et Urbanisme). Cependant, face au risque de biais méthodologique introduit par l'étude de personnes engagées tant sur le plan professionnel, que sur le plan personnel, dans les problématiques urbaines, nous avons souhaité élargir notre échantillon de référence à des personnes « extérieures » à ces problématiques (Ouvriers qualifiés, Professions libérales, Enseignants). Ce choix méthodologique s'inscrit dans une volonté d'ouvrir l'échantillon de référence, sans pour autant vouloir atteindre la représentativité au sens statistique du terme.

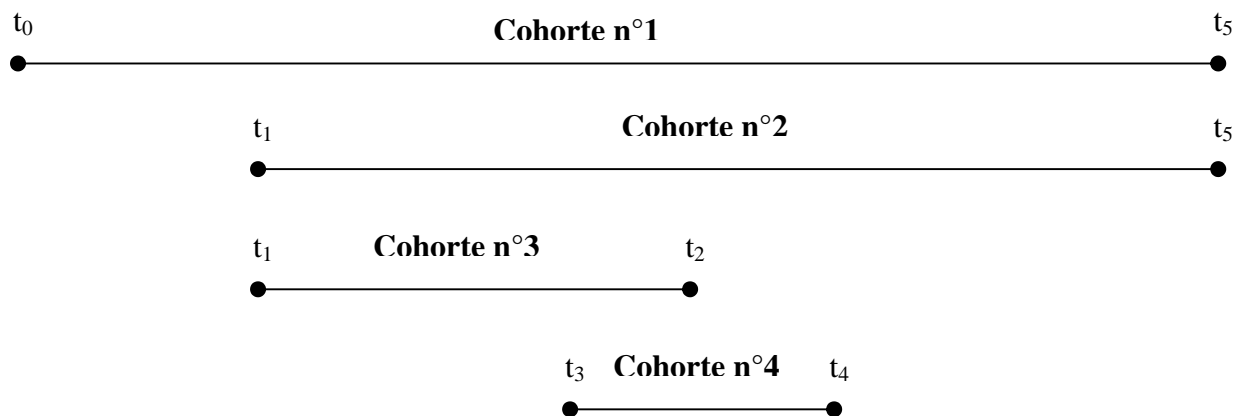
Au final, la nécessité d'opérationnalisation du concept de familiarité spatiale, aussi bien sociale, que temporelle, nous a conduit à réaliser notre échantillon de référence suivant une variable principale. La familiarité spatiale a pu être opérationnalisée grâce à la mise en œuvre de la variable : *temps de résidence dans la ville*. Ainsi, le contraste entre les modalités de cette variable est suffisamment important pour pouvoir rendre compte d'évolutions significatives des représentations, à travers l'apprentissage affectif de la ville. Les catégories adoptées concernant le temps de résidence à Montréal sont au nombre de quatre. Allant de toujours (personnes dont Montréal est la ville natale et qui y ont toujours habité), à quelques mois (des étudiants étrangers de passage à Montréal dans le cadre de leurs études, au cours d'un programme d'échange universitaire), en passant par la majorité de leur vie (personnes qui ne sont pas originaires de Montréal, mais qui se disent montréalais) et quelques années (personnes qui ont habité à Montréal pendant un certain nombre d'années et qui n'y habitent plus aujourd'hui, Montréal étant ou non leur ville natale).

**Cohorte n°1** : Personnes qui sont nées à Montréal et qui se définissent comme Montréalais, ayant toujours habité à Montréal (ne tenant compte de séjours plus ou moins longs dans d'autres villes).

**Cohorte n°2** : Personnes qui ne sont pas nées à Montréal, mais qui habitent actuellement Montréal et se disent montréalais.

**Cohorte n°3** : Personnes qui ont habité pendant un certain nombre d'années (significatives) à Montréal et qui n'y habitent plus aujourd'hui.

**Cohorte n°4** : Personnes qui ont habité ou qui habitent à Montréal seulement quelques mois (Avec un temps de séjour pré-défini ou non).



$t_0$  : Naissance à Montréal

$t_1$  : Arrivée à Montréal après quelques années

$t_2$  : Départ de Montréal après quelques années

$t_3$  : Arrivée à Montréal (avec un temps de séjour pré-défini ou non)

$t_4$  : Départ de Montréal (avec un temps de séjour relativement court pré-défini ou non)

$t_5$  : Fin de vie à Montréal

Concrètement, nous avons interrogé 12 personnes. Sur ces 12 entretiens, 6 ont pu être retranscrits (en jaune dans le tableau). Voici un tableau exhaustif de la composition de cet échantillon de référence :

Nom de la personne interrogée (initiales)	Age	Sexe	Lieu de naissance	Lieu de résidence actuel	Temps de résidence au lieu actuel	Nombre d'années d'études	Occupation actuelle	Cohorte
René Parenteau (RP)	57	M	Wickham (Canada)	Lachine (île de Montréal)	18 ans	22 ans	Professeur Aménagement / Urbanisme	2
Daniel Gill (DG)	47	M	Village Québécois	Laval (Banlieue de Montréal)	12 ans	21 ans	Professeur Aménagement / Urbanisme	2
Philippe Asselin (PA)	23	M	Montréal	Quartier Anseek (île de Montréal)	21 ans	18 ans	Etudiant Urbanisme	1
Séverine Feuermann (SF)	24	F	Clamart (Haut-de-Seine)	Montréal-Nord (île de Montréal)	3 mois	21 ans	Etudiante Urbanisme	4
Emmanuelle Champigny (EC)	25	F	Brest (Bretagne)	Outremont (île de Montréal)	7 mois	22 ans	Etudiante polytechnique	4
David Mapp (DM)	27	M	Santiago du Chili	Montréal (Ouest)	21 ans	19 ans	Etudiant Urbanisme	2
Elisabeth Le Pabie (EL)	53	F	Carhaix (Bretagne)	Chertsey (entre Québec et Montréal)	4 ans	19 ans	Enseignante aux adultes	3
Michel Lachance (ML)	51	M	Québec	Chertsey (entre Québec et Montréal)	4 ans	13 ans	Timonier dans la Marine marchande	3
Marie-odile Trépanier (MOT)	57	F	Lachine (Montréal)	Mile End (île de Montréal)	17 ans	20 ans	Professeur Aménagement / Urbanisme	1
Sylvain Weiss (SW)	24	M	Bourg sur Charnerennes (France)	St Denis (île de Montréal)	4 mois	20 ans	Etudiant Urbanisme	4
Hélène Bailleul (HB)	23	F	Tours (France)	Masson (île de Montréal)	4 mois	20 ans	Etudiante Urbanisme	4
Alexis Lachance (AL)	21	M	Montréal	Hochelaga - Maisonneuve (île de Montréal)	2 ans	17 ans	Etudiant Histoire	1

## **B. Procédures méthodologiques et outils mis en œuvre pour le recueil de la représentation de la ville**

Pour tenter de donner quelques éléments de réponse aux nombreux questionnements qui encadrent notre démarche heuristique, et après avoir fixé le terrain et la population qui seront observées, il nous a semblé utile de recourir à l'utilisation d'une enquête sociologique afin de constituer, dans un premier temps, un matériel empirique pouvant nous apporter les éléments de vérification et d'argumentation de notre hypothèse de départ : le rôle de la cognition dans la formation du rapport affectif à la ville. Mais également, dans un second temps, pour découvrir et formuler de nouvelles pistes de réflexion, futures hypothèses de recherches à venir. Ainsi pour réaliser cette investigation sociologique nous avons dû élaborer une méthodologie d'enquête qui pourrait nous permettre d'approcher les hypothèses émises au cours de notre démonstration théorique.

Grâce à l'utilisation conjointe de différents outils d'enquête, entretien semi-directif, carte mentale et discours réactivé, nous proposons d'approfondir concrètement la connaissance du rapport affectif entre l'individu et la ville. Ainsi, nous supposons que le corpus praxéo-discursif que nous pourrions récolter, à travers l'appréhension des perceptions de la ville par l'individu, de ses représentations, ainsi que de leur évolution, nous aidera à vérifier que l'apprentissage que l'homme fait de la ville, durant les circonvolutions, les itinéraires et les trajectoires de sa vie, est un élément clef de l'agencement des principaux déterminants du rapport affectif à la ville au cours de la construction de ce lien.

### **1. La technique de l'entretien semi-directif comme principal outil de recueil des éléments subjectifs du rapport affectif à la ville**

Avant toute chose, il faut noter que l'enquête sociologique recèle d'inévitables biais dont nous devons être conscients, afin de les minimiser, avant de procéder à la mise en œuvre, la conception et la réalisation, d'un entretien dans le but de recueillir le matériel sociologique nécessaire à la vérification de notre hypothèse travail. En effet, il faut être conscient que toute enquête n'est jamais un travail strictement empirique et objectif, « comme toute réalité est inépuisable, étant donné sa richesse et sa complexité »<sup>1</sup>, il faut choisir entre, ce qui est pertinent, et ce qui ne l'est pas pour la recherche. Et ni dans le réel, ni dans les manuels de sociologie ne figurent les principes de hiérarchisation des informations dignes d'être conservées.

---

<sup>1</sup> DE SINGLY François, *L'enquête et ses méthodes : le questionnaire*, Paris, Nathan, 1992, 126 p.

### a. L'entretien semi-directif pour reconstruire le sens vécu

L'entretien, même semi-directif, est un procédé d'enquête sociologique dans lequel la parole de l'interrogé prime, du moins pour la plupart des multiples courants de la sociologie. Il consiste à provoquer un discours chez l'enquêté, c'est donc, avant tout, la personne interrogée qui est la maîtresse du choix des éléments qui sont pertinents pour elle. Ainsi la principale caractéristique de l'entretien c'est qu'il constitue un fait de parole, retraçant les « histoires de vie » des sujets, leur biographie... Ces biographies soulignent alors le sens vécu de l'information recueillie, par opposition à une information recueillie en direct, par observation, par exemple.

Contrairement à la technique du questionnaire à choix multiple, qui fut utilisée par Béatrice Bochet lors de son précédent travail de recherche sur les déterminants du rapport affectif à la ville, l'entretien « ouvert » ou semi-directif, est un cadre défini par le chercheur qui reste relativement souple et susceptible d'être adapté selon les différentes voies qui se font jour au cours de l'entretien avec l'interrogé. La principale différence entre le questionnaire et l'entretien semi-directif, qui fut notamment remarquée par François De Singly, réside dans le double mouvement de « conservation / élimination »<sup>1</sup> devant être effectué afin de rendre pertinent le travail d'investigation. En effet, l'avantage de l'entretien repose sur le fait que c'est la personne interrogée qui effectue les choix de conservation/élimination des données, tandis que le questionnaire, imposant à la personne de s'adapter à un cadre fixé – figé – au préalable, nécessite que le chercheur réalise un lourd travail de sélection des éléments pertinents, travail qui de plus est éminemment soumis à un critère de subjectivité propre au chercheur puisque effectué par celui-ci au regard de son hypothèse de recherche, en fonction de ses critères d'appréciation théorique.

L'entretien semi-directif, dans la mesure où il est un instrument qui privilégie la compréhension des comportements, et donc l'aspect qualitatif des données récoltées, a d'abord pour fonction de reconstruire le sens « subjectif » – de l'individu et non celui du chercheur – le sens vécu des comportements des acteurs sociaux. L'objectivité étant certes « idéal à atteindre », mais que nous n'aurons pas la prétention d'atteindre dans le cadre de ce travail, il apparaît donc que l'entretien semi-directif est un outil d'enquête sociologique adapté à la visée de notre recherche : *approfondir la connaissance sur la formation du rapport affectif à la ville*. Faisant par là même, de la technique du questionnaire, outil d'enquête sociologique à visée explicative et statisticienne, une technique davantage quantitative que nous ne retiendrons pas dans le cadre de notre recherche, mais qui pourrait cependant s'avérer complémentaire, lors d'une recherche ultérieure.

---

<sup>1</sup> DE SINGLY François, *L'enquête et ses méthodes : le questionnaire*, Paris, Nathan, 1992, 126 p.

## **b. Délimitation de l'objet d'étude et définition des dimensions de l'entretien**

Le premier travail, préalable à la réalisation de l'enquête de terrain, est d'énoncer des principes selon lesquels nous retenons tel trait plutôt que tel autre dans notre approche des comportements des individus. Car dans la vie quotidienne, les acteurs sociaux peuvent engager différentes conduites suivant une vision du monde qu'ils se sont construite, leurs représentations, sans savoir le plus souvent à quels critères ils ont eu recours pour éliminer ou conserver certaines informations dans la construction de ces représentations. Ainsi, le chercheur doit définir à l'avance, au moins provisoirement, les notions sur lesquelles vont reposer l'enquête.

En émettant les hypothèses de recherche suivantes lors de la définition de l'objet de notre travail :

- *Nous supposons qu'il existe une corrélation entre le temps passé par l'individu dans la ville et le rapport affectif de celui-ci à la ville (que celui-ci construit avec elle). Par là nous supposons qu'il existe donc un temps d'apprentissage et une vitesse d'apprentissage de la ville par l'individu.*
- *Compte tenu de l'hypothèse précédente, nous sommes amenés à supposer l'existence d'une corrélation entre l'âge de l'individu et le rapport affectif de celui-ci à la ville. Nous supposons également qu'il existe un lien entre les trajectoires de vie des individus et le rapport affectif de ceux-ci à la ville.*
- *Enfin nous supposons qu'il existe une corrélation entre les différentes temporalités des ensembles bâtis de la ville et le rapport affectif à celle-ci.*

Nous avons été amenés à interroger les individus sur la nature et les manifestations de leur rapport affectif à la ville, ainsi que sur les processus à l'œuvre dans la construction de ce rapport affectif. Ces postulats nous ont conduit, entre autres, à envisager la construction de l'enquête sociologique dans une perspective temporelle du rapport affectif à la ville, notamment en essayant d'approcher l'origine de ce rapport, son rythme de constitution, son évolution, ce que nous avons pu nommer plus haut sous les formes d'apprentissage de la ville (habitude, imprégnation, mémorisation). Sans omettre une mise en perspective de ces éléments avec les facteurs identifiés comme étant à la base de la construction du rapport affectif à la ville. *Quels en étaient les éléments déterminants, aménités, urbanités et civilités ?*

Partant de ces postulats, afin d'amener l'interrogé à nous délivrer par lui-même son expérience, son discours d'existence, pour approcher, appréhender, ou mesurer les objets de notre recherche, nous avons adopté et décliné, provisoirement, un certain nombre d'indicateurs empiriques qui nous semblaient pertinents.

Relevant des pratiques quotidiennes, les modes d'appropriation de l'environnement urbain, présentes et passées en milieu urbain, ces indicateurs sont les suivant :

- Le lieu de vie
- Le lieu de travail
- Les déplacements
- Les parcours résidentiels
- Les parcours urbains (différentes villes connues)

De manière concrète, ces indicateurs non figés, nous permettent d'aborder les multiples dimensions sous-jacentes à notre recherche (Affective, cognitive, temporelle, et géographique) et ainsi d'aiguiller l'interrogé sur ces thèmes, afin notamment de recueillir le matériel empirique nécessaire à l'approfondissement des conditions de constitution du rapport affectif à la ville. La conception de notre guide d'entretien repose donc sur un aller retour entre le niveau théorique et la réalité des réponses (*Schéma inspiré de François de Singly*).

- **Niveau théorique :** Construction du rapport affectif entre l'individu et la ville  
**Notions :** Appropriation, Apprentissage, Mémoire... (Voir première partie)
- **Niveau intermédiaire :**  
**Variables :**
  - Variables personnelles
  - Variables liées au système d'appartenance
  - Variables liées à l'expérience environnementale
  - Indicateurs de l'appropriation, de son évolution...**Dimensions :**
  - Affective
  - Cognitive
  - Temporelle (ou historique)
  - Géographique (Aménités, Urbanité)**Questions ouvertes**
- **Niveau de la réalité :** Réponses, discours d'existence, production graphique...

### **c. Les écueils de l'entretien semi-directif : démission et confusion, par ignorance et imagerie... l'exemple d'Echirolles**

Il faut cependant noter que notre volonté affirmée, par l'exploitation de la technique de l'entretien semi-directif, de laisser l'interrogé libre de définir lui-même le sens des notions incluses dans les différentes dimensions qui lui étaient présentées à travers les indicateurs, présente du point de vue de la démarche sociologique de nombreux risques et écueils. Le premier risque dû à ce type d'approche est double. Selon François De Singly, cette technique semi-directive, bien qu'elle tente d'orienter l'interrogé vers le discours d'existence en lien avec l'objet de la recherche, ouvre la voix à deux phénomènes pouvant entacher la qualité du matériel recueilli : la *démission* et la *confusion*.

Si l'on part de la définition de l'objectivation par Emile Durkheim : « approcher les comportements par l'extérieur en évitant les jugements introspectifs », le risque de confusion de l'interrogé inhérent à la méthode d'enquête choisie, apparaît en effet comme un obstacle à l'objectivation des informations recueillies. Cependant, notre but principal à travers ce travail de recherche, étant ici de reconstruire avant tout le sens subjectif de la ville, en essayant de déchiffrer les représentations et les significations propres à chaque individu interrogé. « Les représentations subjectives de la situation deviennent un élément d'étude aussi réel que les faits objectifs eux-mêmes »<sup>1</sup>. Le risque de confusion, nous semble donc ne pas être un réel désavantage à l'objectivation du rapport affectif entre l'individu et la ville. Il reste malgré tout évident que pour être systématisée et théorisée, notre recherche empirique devra faire l'objet d'une objectivation, notamment grâce à la réalisation, éventuellement par la suite, d'un questionnaire, qui a déjà été mis au point par Béatrice Bochet lors de son travail de recherche. Cependant pour ce qui est de notre recherche qui consiste à mieux cerner le rôle des facteurs cognitifs, à travers le temps, dans la formation du rapport affectif à la ville, il s'agit encore de défricher les mécanismes sous-jacents au rapport affectif entre l'individu et la ville, que nous avons pu, notamment, mettre en avant lors de la première partie théorique de ce travail.

**Ainsi, pour reprendre les mots de Bourdieu et de Passeron, notre recherche n'a pas pour objectif de discerner avant tout « ce que les acteurs font par ce qu'ils sont », mais plutôt dans un premier temps d'acquérir la connaissance de « ce qu'ils disent de ce qu'ils font ou de ce qu'ils sont ». Cette première phase de la recherche nous conduira donc, à la fin de notre travail, à émettre des hypothèses plus fines, quant aux processus en jeu dans la formation du rapport affectif entre l'individu et la ville.**

---

<sup>1</sup> THOMAS, cité par BLANCHET Alain et GOTMAN Anne, *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*, Paris, Nathan, 1992, 125 p.



Par la suite, il s'agira, entre autres, d'objectiver ces premiers résultats, par la mise en œuvre d'un outillage méthodologique mieux adapté à cette tâche : un questionnaire statistique effectué sur une population représentative, et par la comparaison des travaux effectués à Montréal et à Bruxelles<sup>1</sup>.

Après avoir passé en revue ce risque de confusion, qui n'en est plus réellement un puisqu'il sera abordé comme partie prenante de la représentation que l'individu se fait de la ville, revenons au risque de démission de la part de la personne interrogée. Ce phénomène nous semble se rapprocher en beaucoup de points de ce dont Chalas a fait l'expérience au cours de ses travaux sociologiques sur la ville d'Echirolles<sup>2</sup>, le phénomène d'ignorance de la population sondée. Nous verrons en effet que la « démission » et la « confusion » constatées par De Singly peuvent être identifiées, entre autres, comme des conséquences de ce que Chalas nomme l' « ignorance » et l' « imagerie ». Mais alors que faut-il entendre lorsque l'on parle de démission et/ou de confusion par ignorance et/ou par imagerie ?

Yves Chalas a pu constater ces obstacles au cours de ses entretiens avec les habitants d'Echirolles, notamment lorsqu'il fut chargé de réaliser une enquête sociologique pour savoir de quelles manières, avec quels regards, quelles satisfactions ou insatisfactions, les habitants d'Echirolles accueillaient-ils les aménagements, les réalisations architecturales et urbanistiques, qui leur étaient proposés par le service urbanisme de la ville. Et pour cause, la recherche de Chalas a mis en évidence un décalage entre la conception ou la production de l'espace urbain, dont les politiques et les hommes de l'art (Architectes et Urbanistes) se disaient les auteurs, et l'usage, l'appropriation, de ce même espace par les habitants au jour le jour, qui selon notre hypothèse de recherche dépend en partie du rapport affectif qu'entretiennent les individus avec la ville.

« Démission par ignorance », Chalas fut confronté, dès le début de son investigation, à cet obstacle. Ainsi, lorsqu'il demandait aux habitants d'Echirolles de parler de leur ville, de leur logement, de leurs déplacements, de leur appropriation des différents équipements : « Ignorants, les habitants l'étaient, en ce sens que nous ne retrouvions pas dans leurs récits les thèmes, les objectifs ou les problèmes qui animaient le débat urbanistique, et que nous ne parvenions pas non plus au cours d'entretiens que nous répétions avec certains d'entre-eux à les amener sur ce terrain là avec succès, puisque nous débouchions assez vite à la déconvenue d'un silence gênant qui succédait à l'énoncé hésitant de quelques connaissances très sommaires, quand ce n'était pas l'énoncé de contre-vérités flagrantes ». Les habitants, dans

---

<sup>1</sup> GUYOMARD Fanny, *Le rapport affectif à la ville : application au cas bruxellois*, Mémoire de DEA, CESA, 2004.

<sup>2</sup> CHALAS Yves, *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, 2000, 199 p.

leur très large majorité, faisaient ainsi preuve d'une méconnaissance de l'architecture ou des questions relatives à l'aménagement, même dans l'histoire de leur propre ville.

La deuxième composante essentielle après l'ignorance, des problèmes de démission ou de confusion, est selon Chalas l'imagerie. Que faut-il entendre par imagerie : « l'ensemble des préjugés, des idées toutes faites, des lieux communs et des clichés qui sont dans l'air du temps » et qui ne manquent pas de surgir au cours d'une conversation, a fortiori, dans un entretien, où la personne se trouve en situation délicate d'être interrogée, sondée, testée pour raison de recherche par quelqu'un d'inconnu. Ainsi, comme un mécanisme de défense, la personne interrogée produit ou reproduit, quasi inmanquablement des propos relevant de l'imagerie collective ou de l'influence de l'enquêteur (ce que l'enquêteur veut l'entendre dire), soit par facilité, ou soit par crainte de trop dévoiler ce qu'elle pense.

## **2. La technique du discours réactivé : se focaliser sur le discours d'existence, l'expérience vécue**

### **a. Le discours d'existence à travers l'entretien**

Malgré les obstacles de l'ignorance et de l'imagerie, le recours au discours d'existence des individus interrogés nous semble toujours être un impératif méthodologique, tel que nous avons pu l'énoncer au cours de la justification de notre choix du type d'enquête. S'agissant, en accord avec la visée de notre travail de recherche, de reconstruire le sens subjectif, le sens vécu, des comportements des acteurs sociaux, le discours d'existence s'avère être, d'après Chalas, le meilleur moyen de connaître les pratiques et les usages, « la voie la plus commode pour arriver jusqu'aux significations primordiales » de la ville.

En effet, ce que nous cherchons ici, c'est la compréhension des mécanismes, cognitifs et/ou affectifs, en jeu dans la formation du rapport affectif à la ville. Ces mécanismes, comme nous avons pu le montrer, sont impliqués de manière interactive dans la construction des représentations, des significations que les habitants ou les usagers attribuent à leur espace, aux objets de leur environnement et à leurs relations interpersonnelles. Chercher à recueillir le discours d'existence des personnes interrogées semble donc être le moyen adapté pour comprendre la formation de ces représentations et de ces significations, et par là même, le moyen d'appréhender la nature et processus à l'œuvre dans la formation de la relation affective que les personnes entretiennent avec la ville.

L'entretien dit « sans questionnaire », doit se donner pour règle de ne pas diriger la prise de parole de l'enquêté par des questions préalables, qu'elles qu'en soient leurs formes. Cependant, nous avons tout de même fait le choix d'avoir recours à un entretien de type semi-directif, posant les dimensions, les thèmes majeurs, sur lesquels nous voulions que l'individu interrogé réagisse. Cette forme d'« entretien exploratoire » a donc pour fonction de mettre en lumière les aspects du phénomène auxquels le chercheur ne peut penser spontanément, et de compléter les pistes de travail suggérées par notre analyse bibliographique. Cependant, avec ce type de technique nous nous exposons à de nombreux obstacles que nous venons de recenser, malgré tout nous avons tenu à conserver cette approche pour appréhender les discours d'existence, même si nous pouvions supposer que ceux-ci étaient fortement parasités. Et afin d'approfondir ces discours d'existence et de dé-parasiter ceux-la, nous avons souhaité joindre, ou plutôt intégrer, au cours de l'entretien, ce que Chalas a nommé : la technique du « discours réactivé ».

En effet, selon Chalas, « l'enquêteur se doit de fuir toute technique d'investigation qui vise à approcher les personnes inscrites dans son échantillon par des questions », car les personnes se détournent pour entrer dans le jeu des questions réponses imposé par l'enquêteur. « Quand on pose une question, on n'obtient qu'une réponse »<sup>1</sup>, cette affirmation sous entend que, pour un public « ignorant » la réponse peut être en partie pré-déterminée par la question qui est posée, ce phénomène nous semble vrai, mais en partie seulement, il est à considérer, notamment, en fonction de l'échantillon retenu pour l'enquête : les « ignorants ». Ainsi, dans le cadre d'une enquête sociologique sur le rapport entre l'individu et la ville, le fait d'interroger des professionnels, des chercheurs, des étudiants, bref des publics directement concernés par les problématiques urbanistiques : un public de « spécialistes », nous permet d'éviter certaines ignorances et confusions, mais apporte également de nombreux biais. Comme nous avons pu l'exposer plus tôt dans notre méthodologie de recherche, les publics auxquels nous avons fait appel pour mener ce travail d'enquête sociologique sont, en partie, constitués de gens de l'urbanisme, mais pas seulement, et c'est en partie pour cette raison que nous avons conservé un entretien de type semi-directif, que nous avons couplé à un entretien sans questionnaire, basé sur la technique du discours réactivé.

## **b. La technique de la « vision réactivée » pour approfondir le discours d'existence**

Afin de favoriser chez les personnes interrogées leur propension à se lancer dans le discours d'existence, sans « tabous » ni craintes, sous tous ses aspects, notamment ceux pertinents au regard de notre hypothèse de recherche, commentaires, réminiscences, souvenirs, sentiments,

---

<sup>1</sup> GOTMAN Anne et BLANCHET Alain, cité par CHALAS Yves, *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, 2000, p16.

etc., et ainsi de dépasser les écueils de l'entretien « simple », nous avons donc été amenés à exploiter la technique d'investigation mise au point par Chalas et Torgue<sup>1</sup>, appelée « la vision réactivée ».

Cette méthode d'enquête est définie selon ses créateurs comme « l'observation à rebours par les personnes interrogées elles-mêmes de leur propres pratiques et de ce qui motive ces pratiques. La vision réactivée est un moyen d'amener les personnes interrogées à adopter une attitude contemplative devant l'objet pour lequel elles sont interrogées, c'est-à-dire une attitude qui les rende non pas penseurs de l'objet, ce qui pour les non spécialistes conduit inmanquablement aux impasses de l'ignorance et de l'imagerie, mais pensives par rapport à l'objet, ce qui leur permet de produire un discours dans lequel s'expriment les pratiques ou usages authentiques de cet objet ».

Nous le voyons bien, cette technique d'investigation, basée sur la présentation d'éléments photographiques présentant la ville, les quartiers, les lieux familiers ou inconnus a pour but de susciter chez la personne interrogée la production d'un discours d'existence, le « discours réactivé » évitant ou dépassant les problèmes d'ignorances et d'imageries relatives à l'interrogation de publics non spécialistes. Cependant, la « vision réactivée » ne se limite pas, comme le souligne Chalas, à un album photographique, car « il n'est pas possible de se contenter de ce seul artefact pour déclencher le processus de vision réactivée », le discours réactivé est davantage un objectif à atteindre, qu'une recette applicable et généralisable à toute recherche. L'exploitation de cette méthode d'enquête nécessite donc de la part du chercheur l'élaboration de trouvailles méthodologiques, sollicitant son imagination, mais dont la mise en oeuvre doit accorder entière priorité à l'objet de la recherche.

Ainsi, dans notre recherche sur la construction, au fil du temps et des apprentissages, du rapport affectif entre l'individu et la ville, nous avons fait le choix non seulement d'avoir recours à un album photographique, mais également à la réalisation par l'individu interrogé de son emploi du temps quotidien à l'échelle d'une semaine, ou également la production graphique d'une carte mentale.

**Ces diverses méthodes, outre leurs caractéristiques intrinsèques, par exemple la représentation que l'individu se fait de l'espace pour les cartes mentales, mais également de par les commentaires, les souvenirs, les sentiments qu'elles ressuscitent chez l'interrogé, doivent avant tout contribuer à percer à jour les discours d'existence des individus.**

---

<sup>1</sup> CHALAS Yves et TORGUE Henry, *La ville latente : espaces et pratiques imaginaires d'Echirolles*, Grenoble, Université de Grenoble, 1981, 183 p.

### **3. Essai de recueil de la représentation spatiale et outil d'approfondissement du discours d'existence : les cartes mentales...**

Afin de disposer d'un corpus praxéo-discursif relatif à l'environnement spatial des individus interrogés, il nous apparaissait utile de recourir à l'exploitation de deux types de données : discursives, mais également graphiques. D'une part la production discursive, grâce à l'entretien semi-directif intégrant une partie s'appuyant sur la technique de la vision réactivée, nous permet d'approcher les discours d'existence, souvenirs, sentiments, etc., et d'autre part la production graphique, nous fournit les bases d'une analyse des mécanismes psychologiques à l'œuvre dans l'appropriation spatiale.

D'après Antoine Bailly, la carte mentale est « la représentation qu'une personne donne de son environnement spatial, elle permet de fixer les images d'une aire donnée et de comprendre les éléments de la connaissance spatiale ». Il existe donc des représentations variées de l'espace. Celui-ci n'apparaît plus que comme une donnée objective, mais aussi comme un espace vécu par des personnes et des groupes sociaux, espace de leur vie, de leurs représentations, de leur affectivité. La carte mentale, en ouvrant à l'appréhension la sphère cognitive – et affective – et dans une moindre mesure la sphère de l'action, est un dispositif qui nous permettra de mettre au jour non pas le « réel spatial » mais la réalité spatiale telle que l'individu se la représente, les éléments urbains auxquels il accorde de la valeur, un sens, des sentiments.

Un des pionniers de l'utilisation de cette technique fut Kevin Lynch avec son étude *L'image de la cité* parue en 1960. Pour Lynch, la ville n'est pas une chose en soi mais en tant qu'elle est perçue par ses habitants. Précisons que l'image mentale construite et intériorisée par un individu face à un ensemble bâti dépend en grande partie des images collectives que produit la ville, les représentations mentales communes, faisant rappel du concept de mémoire collective développé par Maurice Halbwachs<sup>1</sup>. L'image mentale de Lynch est ainsi produite par les sensations immédiates, les sentiments, et par le souvenir de l'expérience passée, individuelle et collective. Même si nous n'adhérons pas à la conception behavioriste de Lynch qui veut que le citoyen a tout intérêt à concevoir et à mémoriser une image mentale de la ville pour optimiser l'utilisation de la ville, il n'en reste pas moins que cette technique des cartes mentales est un outil pour appréhender la connaissance que l'individu se fait de la ville, sans pour autant relier cette représentation, de manière trop déterministe, à une utilisation de celle-ci.

---

<sup>1</sup> HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, cité par FIJALKOW Yankel, *Sociologie de la ville*, Paris, La Découverte, 2002, 121 p.

En ce sens certains auteurs, comme Marie-Line Félonneau<sup>1</sup>, choisissent plutôt de parler de « cartes cognitives », car c'est bien un processus cognitif que l'on appréhende : « un environnement donné génère, chez l'observateur, des distinctions et des relations grâce auxquelles il sélectionne, organise et charge de sens ce qu'il perçoit ». L'utilisation de cette technique psychosociologique, pour notre recherche sur le rôle des processus cognitifs à l'œuvre dans la formation du rapport affectif à la ville, nous pousse à envisager la carte mentale, ou cognitive, non seulement comme outil d'appréhension des processus cognitifs, mais partant du principe d'interaction entre perception et représentation, montré précédemment, et en rappelant que la perception s'appuie sur deux modalités, l'une cognitive et l'autre affective, nous envisagerons la carte mentale, dans le cadre de notre démarche méthodologique, également comme une carte « affective » de la ville par l'individu interrogé. Ceci essentiellement grâce à l'analyse des éléments discursifs qui accompagneront la réalisation de cette production graphique.

#### **4. Construction du guide d'entretien : le rapport affectif à la ville**

Cette approche méthodologique basée sur des éléments discursifs et une production graphique, nous a mené à la construction d'un guide d'entretien : « Le rapport affectif à la ville ». Ce guide d'entretien est bâti suivant quatre grandes parties :

- Le questionnaire concernant l'individu
- Le questionnaire concernant le rapport affectif à la ville
- Le discours réactivé, son album photographique
- Les supports de l'emploi du temps et de la carte mentale

Rappelons que si nous parlons de questionnaire, c'est par commodité de langage, car nous entendons, en accord avec la démarche méthodologique présentée plus haut, par questionnaire : un guide d'entretien semi-directif présentant un certain nombre de questions ouvertes sensées aiguiller l'individu et lui permettre d'approfondir son sens vécu, principalement affectif, de la ville.

---

<sup>1</sup> FELONNEAU Marie-Line, *L'étudiant dans la ville : temporalités étudiantes et symbolique urbaine*, Paris, L'Harmattan, 1997, 309 p.

L'ensemble des variables retenues pour l'élaboration de cette enquête sociologique découlent des niveaux d'analyse généralement distingués en psychologie environnementale : le niveau de l'individu, celui de ses systèmes d'appartenance, celui qui renvoie à son expérience, sa familiarité environnementale, et enfin celui qui permet d'appréhender sa pratique de l'espace, son appropriation spatiale.

Quant aux différentes dimensions qui ont été retenues, elles procèdent directement de notre hypothèse de recherche : *le rapport affectif à la ville dépend de l'apprentissage que l'homme fait de la ville et donc des processus cognitifs qui sont en jeu dans cet apprentissage*. Ainsi, grâce à la déclinaison de ces quatre dimensions, affective, cognitive, temporelle et géographique, à travers les questions de l'entretien, les thèmes des photos présentées, nous amènerons l'interrogé sur notre terrain de recherche.

A noter, que le choix des photos, pour la réalisation de l'album photographique nécessaire à la mise en œuvre de la technique du « discours réactivé », s'est fait, notamment au regard de la composition hétérogène, du point de vue de la familiarité spatiale, de notre échantillon de référence. Ainsi, nous avons eu recours à des cartes postales, des images connues et reconnues<sup>1</sup>, comme emblématiques de la métropole montréalaise. Ceci dans le but de favoriser la plus grande propension au discours d'existence chez des personnes, qui pour certaines ne connaissaient que relativement peu Montréal. On peut néanmoins supposer, que le caractère esthétique « agréable à regarder » de certaines photos introduise un biais dans notre méthodologie de recherche, notamment en favorisant des discours d'existence essentiellement positifs par rapport à la ville. En effet c'est un risque, que nous avons essayé de minimiser cependant, en introduisant, dans cet album photographique de Montréal, des réalisations personnelles, d'une qualité esthétique largement moindre.

Malgré tout, nous pourrions constater au fil du traitement des entretiens, des discours d'existence, que l'esthétique de certaines photos influence peut-être dans un premier temps le discours de la personne interrogée, mais que l'approfondissement de ce discours d'existence amène le sujet à évoquer d'autres « images mentales », appel d'autres « photos mentales », propres à son vécu, son expérience du lieu, certes liées à la photo présentée au cours de l'entretien, mais ne comportant que les connotations intériorisées, représentées, signifiantes pour l'individu : celles qui finalement nous intéressent pour la compréhension des processus cognitifs et affectifs en jeu dans la formation du rapport affectif positif ou négatif à la ville, indépendamment de la « qualité » des photos « introductives ».

---

<sup>1</sup> PROULX Monique, *Montréal, Montréal*, Montréal, Art global, 2002, 114 p.

## **GUIDE D'ENTRETIEN : LE RAPPORT AFFECTIF A LA VILLE**

### **A – Questionnaire concernant l'individu**

- 1) Age :
- 2) Lieu de naissance :
- 3) Sexe :
  
- 4) Années d'Etudes :
  
- 5) Où avez-vous effectué vos études ?
  
- 6) Occupation actuelle ? Dans quelle organisme ? Depuis combien de temps ?
  
- 7) Où habitent (habitaient) vos parents (grands-parents) ?
  
- 8) Catégorie Socio-Professionnelle des parents (grands-parents) ? Quels diplômes possèdent vos parents ?
  
- 9) Où habitez-vous ? Depuis combien de temps ? Pour quelles raisons y habitez-vous ? (Choix ?)
  
- 10) Où avez-vous habité avant ? Pour quelles raisons y habitiez-vous ?
  
- Pouvez-vous retracer votre parcours résidentiel depuis l'enfance, en spécifiant à chaque fois la localisation et la durée du séjour.
  
- 11) Vivez-vous seul(e) ? Depuis combien de temps ?
  
- 12) Avez-vous des enfants ? Vivent-ils au domicile familial ? Si « non », où vivent-ils ?



**B – Questionnaire concernant le rapport affectif à la ville**

- 1) Aimez-vous la Ville ? Montréal ? Et la « Ville de Montréal » ?
- 2) Que vous évoquent le mot Ville ? Montréal ? Et la « Ville de Montréal » ?
- 3) Selon vous, comment est « né » ce rapport affectif (positif ou négatif) à la Ville ? Montréal ? Et à la « Ville de Montréal » ?
- 4) Pensez-vous connaître Montréal ? Et la « Ville de Montréal » ?
- 5) Qu'est-ce que vous aimez (détestez) dans la Ville ? Montréal ? Et la « Ville de Montréal » ? Pourquoi ?
- 6) A quel(s) moment(s) aimez-vous (détestez-vous) la Ville ? Montréal ? la « Ville de Montréal » ?
- 7) Que ressentez-vous durant ces instants ? Et pourquoi ?
- 8) Avez-vous aimé les villes où vous avez habitées avant ? Pour quelles raisons ? Quels souvenirs en gardez-vous ?
- 9) Aviez-vous le sentiment de connaître les villes où vous avez habité ?
- 10) Qu'est-ce que vous aimiez (détestiez) dans les villes que vous avez habitez avant ? Pourquoi ?
- 11) A quels moments aimiez-vous (détestiez-vous) les villes que vous avez habitez avant ?
- 12) Quand avez-vous « découvert » la ville pour la première fois ? Quelle ville était-ce ? Quel a été votre sentiment ?
- 13) Quand avez-vous « découvert » Montréal pour la première fois ? Quel a été votre sentiment ?
- 14) Ce sentiment envers la Ville a-t-il toujours été le même ? Envers Montréal ? Et envers la « Ville de Montréal » ?
  - a) Comment a-t-il évolué ?
  - b) Selon vous, pourquoi a-t-il évolué ?
- 15) Aimez-vous le quartier où vous habitez actuellement ? Pourquoi ?
- 16) Cela a-t-il toujours été le cas ? Si « non », quelle est la raison de votre changement de sentiment ?

17) Pensez-vous connaître le quartier où vous habitez ?

18) Dans les différentes villes où vous avez vécu, aimiez-vous le quartier où vous habitez ?  
Pourquoi ?

19) À l'époque, pensiez-vous connaître le quartier où vous habitez ?

20) Quelles sont vos activités quotidiennes dans la ville de Montréal ? (Travail, Loisirs, sorties, ...)

Retracez, à l'aide de l'emploi du temps fourni, vos activités quotidiennes dans la ville.

21) Parmi les activités que vous déployez à Montréal, quelles sont celles que vous appréciez, celles que vous détestez ? Et pourquoi ?

22) Quels sont les lieux que vous aimez à Montréal ? Pour quelles raisons ? Avec quelle fréquence y allez vous ?

Dessinez « votre ville » sur la carte fournit ci-après.

23) Quelles émotions particulières ressentez-vous dans les lieux que vous fréquentez à Montréal ?  
Pour quelles raisons ?

24) Suivant les moments de l'année, allez-vous toujours dans les mêmes endroits de Montréal ?  
Pourquoi ?

25) Durant votre vie en ville, avez-vous toujours aimé (détesté) les mêmes lieux dans la ville ?  
Pourquoi ?

26) Quels sont vos modes de déplacement dans la ville ? (A pied, Transports collectifs, Voiture, ...)  
Pour quelles raisons ? Avec quelle fréquence les utilisez-vous ?

27) Quels sont les modes de déplacement que vous aimez ou détestez utiliser ? Pourquoi ?

28) Pouvez-vous décrire les trajets que vous effectuez dans la ville ?  
Représentez-les vous...

a) Que voyez-vous ?                      b) Qu'entendez-vous ?                      c) Que ressentez-vous ?

29) Avez-vous l'habitude de sortir de la ville ? Pour aller où ?

a) Pour quelles raisons ?                      b) Et avec quelle fréquence ?

30) Aimez-vous sortir de la ville ? Pourquoi ? Que ressentez-vous quand vous sortez de la ville ?

31) Ressentez-vous la ville de Montréal, et la Ville en général, comme une liberté ou une contrainte ?

a) Cela a-t-il été toujours le cas ?

b) Selon vous, à quoi ce sentiment est-il dû ?

32) Pour vous la Ville de Montréal ou Montréal, et la Ville en général, est-elle un lieu d'ennui ou d'excitation ? Pourquoi ?

a) Cela a-t-il été toujours le cas ?

b) Selon vous, à quoi ce sentiment est-il dû ?

33) Selon vous, existe-t-il une « manière de vivre » spécifique en Ville ? à Montréal ? dans la « Ville de Montréal » ?

a) Pourquoi ?

b) Comment la ressentez-vous ?

34) Avez-vous le sentiment de maîtriser le temps en Ville ? A Montréal ? Dans la « Ville de Montréal » ?

a) À quels moments ?

b) Pourquoi ?

35) Vous sentez vous en « harmonie, en osmose » avec la Ville ? Montréal ? la « Ville de Montréal » ? Pourquoi ?

36) Vous sentez vous parfois déstabilisé par la Ville ? Pour quelles raisons ?

37) Comment ressentez-vous le temps de la Ville, de Montréal ou de la Ville de Montréal ? (Stress, moteur, ...)

a) À quels moments ?

b) Pourquoi ?

38) Avez-vous le temps d'aimer la Ville ? Montréal ? la « Ville de Montréal » ?

39) Pensez-vous que le rythme urbain influe sur votre rapport affectif positif (ou négatif) à la Ville de Montréal et à la Ville en général ?

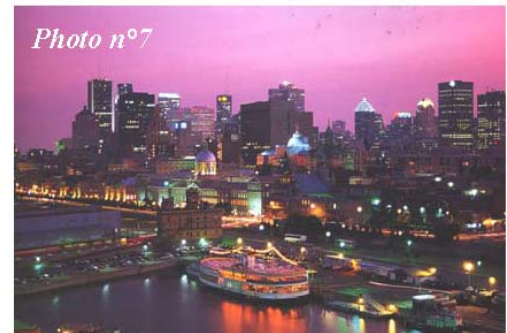
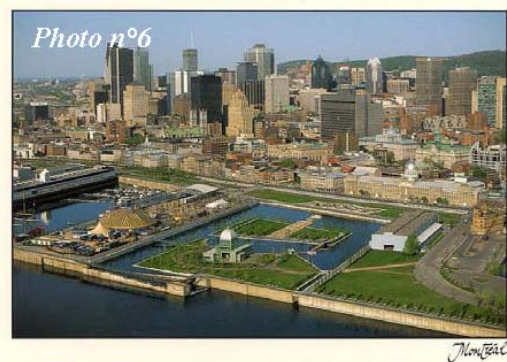
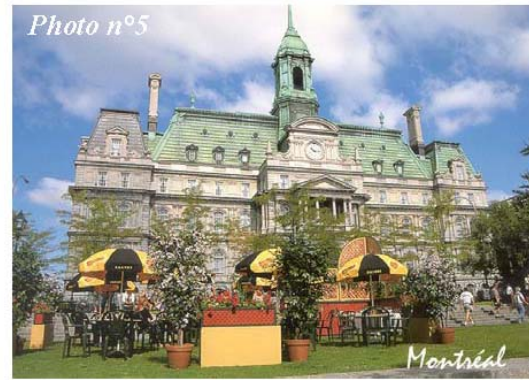
a) Comment ?

b) Pourquoi ?

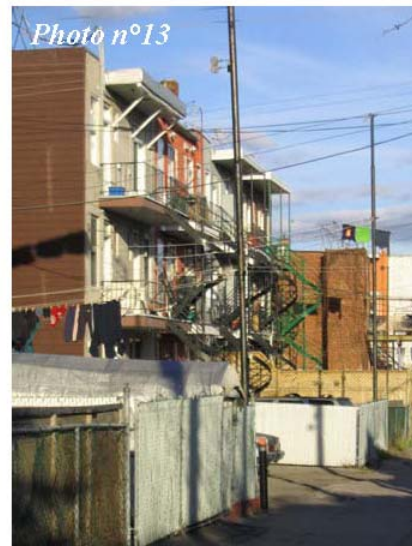
**C – Discours réactif**

***Regardez ces quelques photos...***

A quoi pensez-vous ? Quel est votre sentiment ? Que faites-vous ? Aimez-vous ? Détestez-vous ?









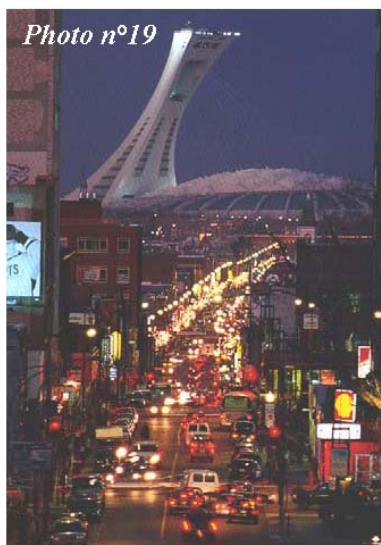




Photo n°124



Photo n°28



Photo n°25



Photo n°29

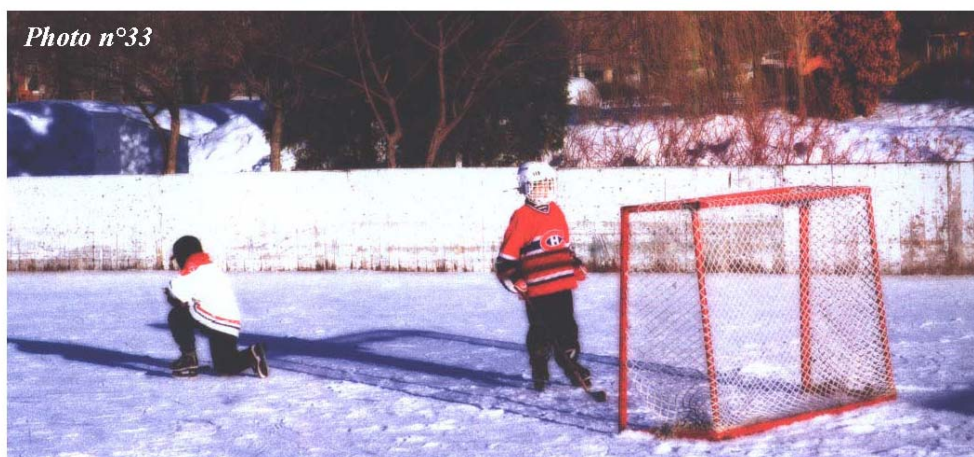
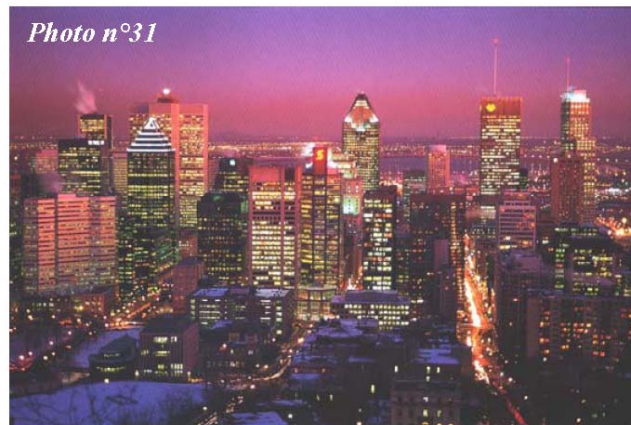


Photo n°26



Photo n°27



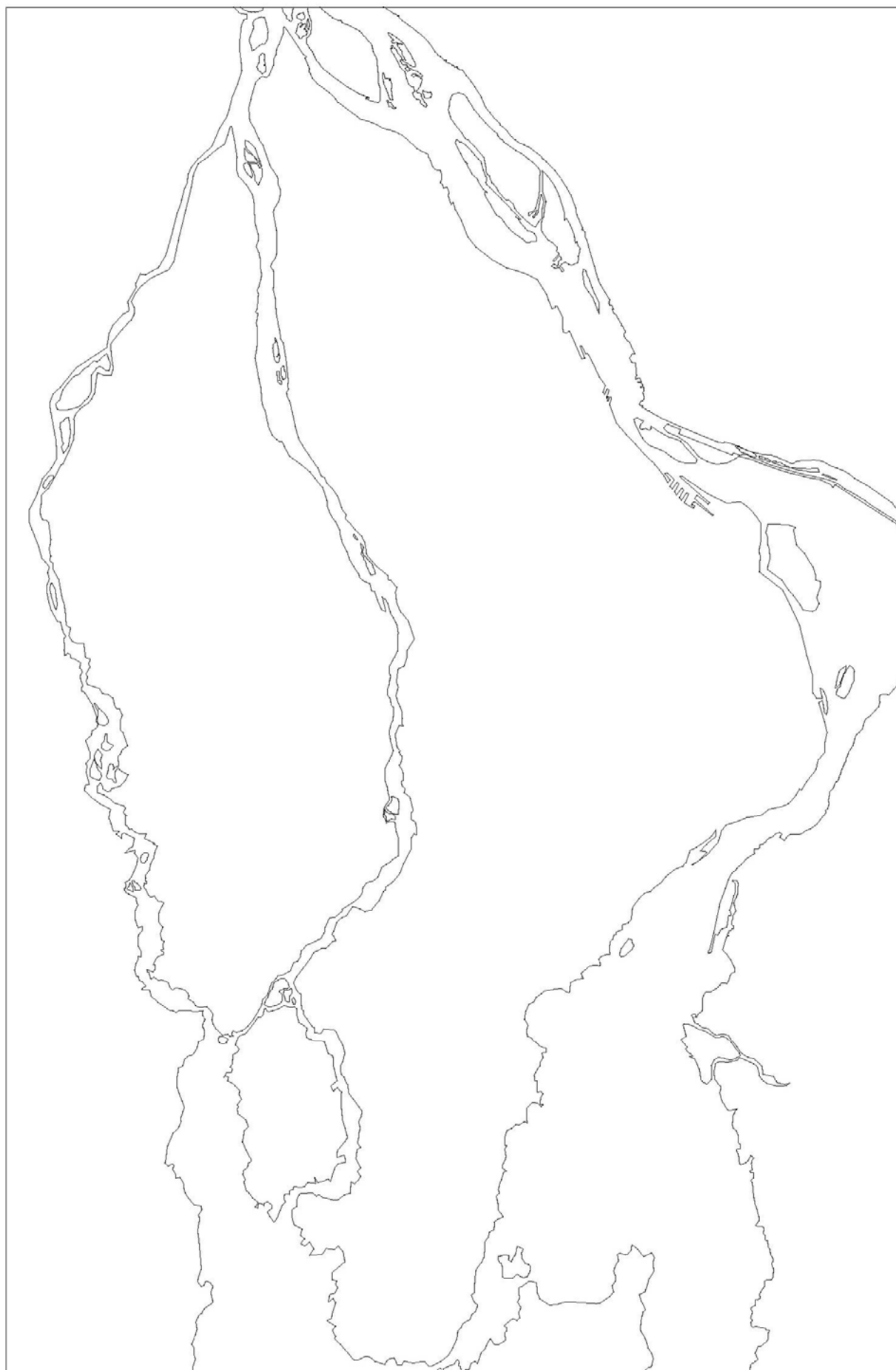




## SUPPORT D'EMPLOI DU TEMPS QUOTIDIEN

	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche
05 h → 06 h							
06 h → 07 h							
07 h → 08 h							
08 h → 09 h							
09 h → 10 h							
10 h → 11 h							
11 h → 12 h							
12 h → 13 h							
13 h → 14 h							
14 h → 15 h							
15 h → 16 h							
16 h → 17 h							
17 h → 18 h							
18 h → 19 h							
19 h → 20 h							
20 h → 21 h							
21 h → 22 h							
22 h → 23 h							
23 h → 00 h							
00 h → 01 h							
01 h → 02 h							
02 h → 03 h							
03 h → 04 h							

**D – SUPPORT DE CARTE MENTALE REPRESENTANT L'ILE DE MONTREAL**



## **IV. « Déconstruction » des discours d'existence**

### **A. Méthodologie pour le traitement et l'analyse du corpus praxéo-discursif**

Précisons d'emblée que les méthodes de traitement et d'analyse du corpus praxéo-discursif choisies ici n'ont pas pour finalité de décrypter les façons dont les individus « racontent l'espace »<sup>1</sup>, par une analyse du sens du langage. Mais plus modestement, il s'agit de repérer les éléments importants de l'histoire des personnes, qui pour ces individus, influent, ou ont influé, sur le processus de formation, ainsi que l'état à un instant donné de leur expérience de vie, dans le cadre d'une situation de communication sous la forme d'un entretien semi-directif, de leur rapport affectif à la ville.

#### **1. Déconstruction et reconstruction des discours d'existence : « le texte pour l'analyse »**

Ainsi, les entretiens que nous avons menés dans le cadre de notre recherche ont fait l'objet d'un enregistrement intégral et d'une retranscription (pour 6 d'entre eux) fidèle sur papier. Face aux discours d'existence, approfondis, longs, que Yves Chalas a pu qualifier « d'épiphanie des différentes significations des pratiques d'habiter » ou « fleuves de paroles »<sup>2</sup>, que nous ont prodigués les personnes interrogées au cours de la phase d'enquête, grâce à la technique de l'entretien, nous avons procédé à une déconstruction des discours d'existence en vue de leur reconstruction en « colonnes ou parties de significations synchroniques ». Les informations recueillies sont ainsi sorties du cadre de l'entretien pour être présentées sous la forme d'extraits de discours d'existence organisés suivant une perspective temporelle, recherchant la « synchronie en profondeur de leurs multiples contenus » pour former le « texte pour l'analyse » selon l'expression de Chalas. En quelque sorte, cette étape du traitement des informations essaye de donner une vision chronologique du processus de formation du rapport affectif entre l'individu et la ville, ainsi que des éléments d'appréhension de la « qualité », de l'état, de ce lien affectif. En effet, en découpant les discours d'existence, les significations des pratiques d'habiter passées, présentes ou à venir, confuses au début de la lecture exhaustive du corpus empirique, se sont précisées et différenciées au fur et à mesure de notre travail de dépouillement. De manière similaire au processus d'investigation d'Yves Chalas, de par multiples corrélations qui se sont fait jour d'un discours d'existence à l'autre, nous avons pu dessiner peu à peu différents « axes ou temps des discours d'existence ». Ces axes ou temps sont au nombre de 3 et ils sont présentés de la manière suivante :

---

<sup>1</sup> FELONNEAU Marie-Line, *L'étudiant dans la ville : temporalités étudiantes et symbolique urbaine*, Paris, L'Harmattan, 1997, 309 p.

<sup>2</sup> CHALAS Yves, *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, 2000, 199 p.

- L'apprentissage passé de la ville : *l'expérience trans-générationnelle...*
- L'apprentissage présent de la ville : *l'expérience quotidienne...*
- L'apprentissage futur de la ville : *les aspirations, l'imaginaire...*

Même si le travail de découpage du discours peut sembler au premier abord, comme le souligne Chalas, quelque peu similaire à une forme d'« élagage » de celui-ci, et si l'organisation des significations par « paquets », selon leur ressemblance, expose à la contradiction ou la redondance, ces actions ne font pas oeuvre de censure ou de réduction vis-à-vis du texte, mais au contraire en nous laissant guider par la répétition, la transversalité, nous affirmons la pluralité des significations, qui constitue le terreau de notre recherche sur l'approfondissement des multiples facteurs qui interagissent dans la construction du rapport affectif entre l'individu et la ville. Ainsi nous ne manquerons de citer Max Weber, tout comme Yves Chalas, en tant qu'instigateur de l'individualisme méthodologique : « On obtient un idéal-type en accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes donnés isolément, diffus et discrets, que l'on trouve parfois en très grand nombre, tantôt en petit nombre et par endroits pas du tout, qu'on ordonne selon les précédents points de vue choisis unilatéralement, pour former un tableau de pensée homogène ».

## **2. L'amorce d'une « typologie figurative » pour l'analyse des discours d'existence**

Après la phase de déconstruction des discours d'existence et celle de leur reconstruction en trois axes ou temps, pour former le « texte pour l'analyse », se sont dégagés, de l'accumulation synchronique des discours d'existence, dans chaque axe, des « pôles » de significations. En nous inspirant de la technique de la « typologie figurative » de Chalas, nous avons souhaité présenter ces « pôles » de significations essentielles du discours, dans une déclinaison de multiples « figures » pouvant illustrer le processus de formation ou l'état à un instant donné du rapport affectif de l'individu à la ville.

Yves Chalas, en fondant son choix d'une « typologie figurative », dont nous nous sommes imprégnés, sur l'idée qu'une figure est un regroupement cohérent d'images illustrant une signification, a ainsi pu mettre en évidence le processus d'objectivation des résultats de l'enquête sociologique auquel participent les figures du discours d'existence : « une figure est une réalité à mi-chemin entre le concret et l'abstrait, l'objectif et le subjectif, le positif et le négatif, l'individuel et le collectif, le sensible et l'intelligible, etc. »<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> CHALAS Yves, *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, 2000, 199 p.

## **B. Les traces de l'apprentissage dans la formation du rapport affectif avec la ville**

A travers la mise en évidence de 10 figures synchroniques du discours d'existence, *les figures de l'enracinement, de l'imprégnation, de la découverte, de la re-connaissance, de l'interpénétration, de l'influence, de la diversité, de l'appropriation affective, des aspirations et la figure de l'imaginaire...* correspondant aux différents temps de la vie et aux différentes étapes de l'apprentissage, de la découverte de la ville, nous souhaitons simplement illustrer, les liens entre les processus cognitifs d'apprentissage et la formation du rapport affectif entre l'individu et la ville. Liens que nous avons pu aborder lors de notre première partie d'analyse bibliographique, tels que le rôle de la mémoire implicite, des souvenirs inconscients, ou encore le rôle de l'habitus ou de la répétition. Nous avons également tenu à aborder ces dimensions de l'apprentissage en rapport direct avec les déterminants du rapport affectif entre l'individu et la ville énoncés par Béatrice Bochet : Aménités, Urbanités, Civilités, dans le but de mettre en évidence les liens et les dépendances permanents entre l'apprentissage et les déterminants du rapport affectif à la ville. En effet, nous serons amenés à constater que l'on ne peut envisager l'apprentissage, et les « valeurs affectives » qu'il véhicule, sans y associer les éléments, les déterminants, qui sont le fondement du rapport affectif à la ville. L'apprentissage étant par-là même, en tant que construction à travers le temps d'une connaissance et donc de représentations, un déterminant primordial du rapport affectif entre l'individu et la ville. Au final, ce troisième volet de notre travail : l'analyse des discours d'existence, sans complètement objectiver les hypothèses qui sont à la base de notre recherche, a pour vocation d'illustrer ces hypothèses et donc de les rendre intelligibles, mais également d'affiner ces hypothèses dans la perspective d'un travail de recherche futur, global et cohérent, sur le sujet qui nous préoccupe : le rapport affectif entre l'individu et la ville.

**(Rappel : RP : René Parenteau, PA : Philippe Asselin, SF : Séverine Feuermann, EL : Elizabeth Lepabic, MOT : Marie-Odile Trépanier, SW : Sylvain Weiss)**

### **1. Les discours d'existence sur l'expérience trans-générationnelle de la ville**

#### **a. La valence affective des souvenirs liés à la ville natale**

La reconstruction, en figures synchroniques de *l'enracinement, de l'attachement*, des discours d'existence des sujets interrogés à propos de leur ville natale, nous permet d'illustrer le rôle des souvenirs, comme l'expression au présent de la mémoire du passé, dans la construction de la représentation de la ville, entre autres dans sa dimension affective.

**Figure de l'enracinement : les souvenirs...**

« Je suis né dans le quartier Rosemont, donc 2 ans dans Rosemont, ensuite mes parents ont acheté une maison, j'ai vécu là pendant 22 ans. Je n'ai aucun souvenir du premier endroit où j'ai habité puisque j'y suis resté 2 ans. La résidence familiale, c'est un souvenir agréable bien que relativement neutre, c'est un quartier résidentiel, je suis allé à l'école primaire puis à l'école secondaire et y avait pas grand-chose qui se passait dans ce quartier là, cela n'a pas été marquant » **PA**

« La ville de Montréal, ça m'inspire tout de suite un certain attachement émotionnel, c'est l'endroit où je suis né, c'est l'endroit où j'ai vécu, c'est l'endroit que j'aime le plus, c'est l'endroit où je me repère le mieux donc c'est l'endroit où je me sens hyper confortable, tu me plantes à 4 heures ½ du matin n'importe où, je ne panique pas » **PA**

« Plus j'ai appris à connaître Montréal, plus j'ai appris à ne pas aimer mon quartier. Quand j'étais gamin, c'était mon terrain de jeu, j'avais tous mes amis tout proches, j'aimais ça, en fait, je n'aimais pas mon quartier, j'aimais ma vie, je n'aimais pas mon quartier pour ses caractéristiques, je l'aimais parce que c'était chez nous, il y avait mes amis. Au fur et à mesure que je comprenais ce qu'était une dynamique de quartier j'ai arrêté d'aimer l'endroit où j'habitais » **PA**

« J'aime bien Clamart, où j'habitais quand j'étais petite. Le souvenir que j'en garde c'est la rue piétonne et la mairie et le bois de Clamart où j'allais souvent jouer le dimanche. Je faisais des activités, le conservatoire qu'ils ont détruit... » **SF**

« A Carhaix, quand j'étais petite, il y avait des champs, on entendait les coucous, maintenant, tu vas te promener autour de la maison de la grand-mère, il n'y a plus ça, mais c'est comme si je perdais à chaque fois quelques choses de précieux, mais je suis peut-être quelqu'un pour qui c'est important les souvenirs » **EL**

« Quand j'étais petite j'aimais beaucoup ma petite ville, Lachine, j'ai eu une enfance très heureuse. Et dans mon adolescence j'ai quitté un peu, car je suis venu étudier à Montréal et donc dans mon adolescence ma ville natale devenait un boulet et là j'ai vécu des expériences négatives, au niveau transport, rentrer le soir à la maison, retourner en ville le soir pour aller au théâtre, c'était trop. Donc j'ai vécu des expériences comme celle là où j'ai rejeté mon ancienne ville, pour choisir une ville plus grosse, plus riche, plus animée » **MOT**

« Bourg sur Chanterennes ma ville natale. C'est pas que je ne l'aime pas... Je l'aime parce que je connais, mais il n'y a rien ; c'est juste mon coin pour aller dormir. **Tu n'en gardes pas de souvenirs ?** Si bien sur, d'école avec mes potes, le stade pour aller faire des conneries, tout ça. Tu as toujours un truc affectif parce que c'est ta ville, ton village, à part ça, c'est comme dans tous les petits patelins, si tu n'y es pas né tu ne vas y rester. Tu n'auras jamais l'envie d'y vivre il n'y a absolument rien. Mais c'est clair que depuis que j'y suis né, j'ai plein de souvenirs » **SW**

A travers ces quelques extraits de discours d'existence, on observe, un phénomène que nous avons eu l'occasion de souligner, en citant Jean-François Le Ny, lors de notre partie théorique : *le rôle que peut jouer la mémoire dite « implicite ou inconsciente », et ses valences affectives, dans la formation du rapport affectif à la ville.* En effet, certains discours sur la ville natale mentionnent dans un premier temps une relative absence de souvenirs de cette ville, dû sans doute au jeune âge des sujets à l'époque et à la difficulté de se remémorer des sentiments lointains. Malgré tout, ces discours, en se rattachant ou s'opposant, par exemple, aux représentations d'une autre ville, aux souvenirs d'une vie révolue pleine de nostalgie, ou d'une vie heureuse avec de beaux souvenirs, semblent dévoiler une valeur affective particulière attribuée à cette ville par les individus. Ainsi, le fait de dire « je l'aime parce que c'est ma ville natale » illustre la force du lien affectif, et semble faire de la ville natale une condition suffisante pour être aimée indépendamment de beaucoup d'autres facteurs, d'autres déterminants du rapport affectif à la ville. En effet, de nombreux paradoxes se font jour lorsque l'on parle de lien affectif avec la ville natale.

Par exemple, certains discours mettent en évidence une « rupture », aujourd'hui, avec la ville natale, pour des causes variées, comme l'absence d'urbanité (banlieue froide, etc.), l'absence d'aménités (transports, etc.) ou encore le bouleversement des repères (la nostalgie). Pour autant, les discours d'existence mettent en avant un lien affectif qui reste toujours très vivace, car associé « pour toujours » à un ensemble de souvenirs qui semblent avoir consciemment ou inconsciemment marqué d'une valeur affective positive ou négative l'individu dans son rapport affectif avec la ville. Ainsi, nous ne manquerons d'émettre l'hypothèse suivante : *le rapport affectif particulier des individus à leur ville natale détermine, ou du moins influence par la suite, le rapport affectif à la ville au cours de la vie de l'individu.*

## **b. Les liens entre la filiation et la construction du rapport affectif à la ville**

Après avoir abordé le rôle des souvenirs liés à la ville natale dans la construction du rapport affectif entre l'individu et la ville, il nous a également semblé important de souligner l'influence de la filiation, des pairs, dans la constitution de ce rapport affectif, à travers la figure de *l'imprégnation* de la ville. Ici encore, nous nous attacherons à essayer de mettre en exergue le rôle de la mémoire implicite, des déterminants liés à la ville, comme expression de la transmission entre les générations de valeurs, d'expériences, notamment affectives. Ce que nous avons approché au cours de notre première partie en abordant le concept développé par Maurice Halbwachs de « mémoire collective », notamment repris par Marcel Roncayolo pour expliciter le rôle du passé dans la construction des représentations et de leurs dimensions affectives.

### ***Figure de l'imprégnation : le rôle des pairs, pères et mères...***

*« Jusqu'à l'âge de 15-16 ans, je n'éprouvais pas d'attachement particulier pour Montréal, quand j'ai commencé à être plus autonome, quand je me promenais, quand j'ai commencé à sortir, à aller explorer, j'ai découvert plein de quartiers de Montréal que je ne connaissais pas parce que mes parents, ce ne sont pas des gens qui sortent »* **PA**

*« Je crois que dans notre famille il y avait un rapport positif à la ville. Je pense que j'ai toujours baigné dans une relation positive à la ville. Sauf, il faut peut-être distinguer, ma mère, pour elle la ville positive c'était à l'ouest de Saint-Laurent, à l'est de Saint-Laurent c'est un peu moins positif dans l'esprit de ma mère. C'est là où moi j'ai fait la rupture par rapport à mes parents, parce que moi j'habite à la limite, j'habite dans le corridor de Saint-Laurent et en fait pour moi c'est le cœur de ville, quand je pense à la ville, c'est tout ce corridor là qui évoque mon rapport affectif à la ville »* **MOT**

*« Je dois dire aussi que mon père travaillait dans ce quartier, alors souvent quand on allait magasiner on aboutissait au bureau de mon père, ça c'était aussi une expérience positive, il nous accueillait, je savais que quelque part dans ce centre il y avait un réconfort. Et je pense que mon père aimait beaucoup travailler dans le centre et il a dû nous transmettre cela »* **MOT**

*« Je suis née près de Paris donc cela joue dans mon rapport affectif. Quand j'étais petite, j'ai vu mes parents sortir beaucoup, donc pour moi, cela semble normal de sortir pour aller voir un spectacle, au théâtre, j'ai rarement vu mes parents rester un Week-end sans rien faire je suis donc plus sensible à aller voir ailleurs »* **SF**



*« Mon père et ma mère m'obligeaient à aller voir mes grands-parents dans la ville située à Pomponne dans le 77 à 15 Kms, et je détestais aller voir mes grands-parents et je détestais la ville Pomponne » SW*

A travers, ces bribes de discours d'existence sur le rôle de la famille dans la construction du rapport affectif à la ville, il nous est donné de constater que les modes de vie, et donc les trajectoires personnelles aussi bien professionnelles que familiales, des parents ont une influence sur la formation des représentations de la ville et donc sur leur dimension, et leur « qualité », affective. En effet, les discours d'existence laissent entendre que ce que sont les individus par rapport à la ville est le résultat, entre autres, d'un construit historique trans-générationnel lié aux modes d'habiter des parents. L'hypothèse qui découle de cette constatation est : *le construit socio-historique paraît déterminer, ou du moins imprégner de manière consciente ou inconsciente, les représentations des individus, et par-là même leur rapport affectif à la ville.*

### **c. La découverte de la ville et la naissance du rapport affectif à la ville**

En contrepoids à la figure d'imprégnation du rapport affectif à la ville, un élément essentiel dans la formation de ce lien affectif nous est apparu : *le rôle de la découverte « par soi-même »*. Ainsi, à travers le double mouvement de déconstruction / reconstruction des discours d'existence nous avons été frappés par la redondance de cette expression : « découverte de la ville », c'est pourquoi, nous avons souhaité en faire une figure à part entière de la constitution du rapport affectif à la ville, comme étape transitoire dans la construction d'un rapport affectif « explicite » à la ville, au regard de sa formation « implicite », notamment par l'enracinement ou l'imprégnation... précédemment abordés.

#### ***Figure de la découverte, de l'autonomisation...***

*« J'ai découvert le centre ville par moi-même, j'ai découvert les quartiers par moi-même, j'ai découvert NDG, West Island, la rue Crescent, parc extension, le Mile end, la petite Italie, j'ai découvert tous ces quartiers par moi-même en me baladant ou parce que j'entendais quelqu'un qui me donnait un Rendez-vous à un certain endroit, en cherchant un restaurant là je me retrouvais dans un quartier que je n'avais jamais vu, quartier chinois, le vieux port. J'ai tout exploré ça en l'espace de 4-5 ans, et forcément j'ai été exposé à de nouvelles choses. Dans chaque quartier il y a quelque chose que j'ai trouvé à apprécier ce qui fait que je ne suis plus la même personne qu'avant » PA*

« A 15-16 ans quand j'ai commencé à sortir et que j'ai passé un été dans les festivals avec des amis, festivals de jazz presque tous les jours sur les pelouses à côté de la Place des Arts, forcément, tu te promènes un peu plus. C'est à ce moment là que j'ai commencé à comprendre ce que c'était que le centre ville de Montréal, avant j'en avais aucune idée » **PA**

« Quand tu arrives dans des quartiers que tu ne connais pas, il y a des moments où tu vois des choses qui te choquent et tu as beau être tolérant, il y a toujours des choses... **Le fait d'être déstabilisé, tu aimes ça ?** Ça dépend, si c'est quelque chose de nouveau que je découvre, j'essaie de prendre ça avec philosophie » **PA**

« La ville est un lieu d'excitation parce qu'il y a plus à découvrir ; je préfère me perdre dans la ville que dans une forêt » **SF**

« J'ai découvert Montréal, parce que j'y allais à l'université pour me mettre des broches sur les dents, et il fallait que je prenne l'autobus toute seule à 12 ans. Je me sentais vraiment perdue. Et puis après, à 16 ans, ma copine, son père habitait Montréal, il était veuf et gérant d'un cinéma donc il rentrait toujours à 2-3 heures du matin parce qu'il fermait le cinéma, alors c'est ça on a connu Montréal la nuit, les cafés et tout » **EL**

« Avant 16 ans, je ne connaissais pas Montréal, c'était vraiment la nature mon endroit de prédilection. Après quand j'étais à Montréal, je revenais aussitôt que je pouvais, j'allais au chalet, les 2 étaient nécessaires à l'époque » **EL**

« Une des premières images que j'ai eu du centre de Montréal, c'est quand j'étais petite ma mère nous amenait magasiner au centre ville, pour des périodes exceptionnelles, on y allait en tramway, à l'époque un tramway longeait le Canal Lachine, tout du long du canal, ça faisait des grandes balades d'une demi heure, et puis on débouchait tout à coup dans le centre ville, ce qui correspond à la rue St Jacques aujourd'hui, et pour moi c'était des gratte-ciel, et j'avais un sentiment, un peu comme disent les anglais : d'effroi, c'était un mélange d'admiration et de peur. Parce que j'étais jeune (7, 8, 9 ans), la grandeur des immeubles... » **MOT**

« L'autre époque où j'ai commencé à explorer les quartiers, c'est quand j'étais stagiaire en droit, donc vers 22-23 ans. Alors là je travaillais dans le nouveau centre des affaires, en face de la place du McGill, et le palais de justice était toujours en bas dans l'ancien centre des affaires, dans le vieux Montréal et je faisais souvent la navette pour porter des documents et donc je marchais beaucoup, plutôt que de prendre le taxi je marchais, c'est parmi les

*premières expériences simplement de marcher dans la ville et de découvrir par moi-même les différences entre le nouveau et l'ancien centre ville, je traversais le vieux centre ville alors je passais par toutes sortes de détours »* **MOT**

*« Je pense que toutes proportions gardées je connais assez bien la ville, mais c'est un peu la ville traditionnelle que je connais et en ce moment je suis entrain de me faire un peu un examen de conscience sur une certaine portion de la ville que je connais moins bien et qui correspond un peu à des zones méprisées à Montréal, le secteur nord-est par exemple et je me dis que bon, c'est des secteurs que je devrais découvrir. Mais autrement, l'ouest, le sud, le centre, je connais »* **MOT**

*« (Découverte de Paris) A partir de l'adolescence, quand tu es plus autonome, que tu as la possibilité d'aller à Paris tout seul. C'est une grande ville, tu as pleins de trucs, tu peux faire ce que tu veux. Est-ce que tu avais le sentiment d'aimer ou de ne pas aimer ? Non, c'était vraiment au niveau fonctionnel, puisque j'y allais juste pour acheter un truc. Paris, quand j'avais 13-14 ans, je m'en foutais, Paris j'y allais juste parce qu'il y avait les magasins que je voulais si il y avait eu ce magasin à côté de chez moi je ne serais pas allé à Paris »* **SW**

Même s'il nous paraît difficile, à partir de ces quelques extraits, éminemment personnels, propres et particuliers à chaque individu, d'analyser ou de porter un jugement sur les liens entre les modalités de découverte de la ville et le rapport affectif à celle-ci, il n'en reste pas moins que nous pouvons en tirer des hypothèses de travail plus fines. Il est ainsi possible d'envisager un questionnement sur *les buts et l'impact des conditions de cette découverte, de cet apprentissage, sur la nature du rapport affectif à la ville*, et différentes pistes de réflexions comme : *Quelle est la part de la découverte par soi-même, au regard des vécus socio-historiques, dans la construction du rapport affectif à la ville ?*

En effet, les extraits mettent en évidence différentes conditions qui ont « dirigé » cette découverte, qui ont poussé à apprendre la ville, et qui ont donc influencé, et peut-être même conditionné, la construction du rapport affectif à la ville. Nous serons donc amenés au cours d'un deuxième temps : l'expérience quotidienne de la ville, à approfondir la question de ces déterminants qui ont poussé l'individu à apprendre à connaître et donc aimer ou ne pas aimer la ville.

## 2. L'expérience quotidienne de la ville : l'évolution des déterminants du rapport affectif à la ville

Aborder sous l'angle des expériences quotidiennes, le rapport affectif à la ville et les phénomènes cognitifs, répétition, habitus... sous-jacents à la construction de ce rapport, nous permet en partie d'éviter les souvenirs liés à la nature même du discours d'existence et ainsi de mieux comprendre comment se construit et évolue ce rapport affectif, au quotidien, même s'il est fortement dépendant des éléments du passé, du construit socio-historique.

### a. L'apprentissage affectif des quartiers, de la ville

Cette quatrième figure de la *re-connaissance*, tirée des discours d'existence des individus interrogés, nous permet d'insister sur les liens étroits entre la connaissance, l'apprentissage et le rapport affectif à la ville, bref les interactions permanentes entre les sphères cognitives et affectives. Elle nous permet également de mieux cerner quels sont les facteurs influents, les déterminants de cet apprentissage « affectif » de la ville.

#### *Figure de re-connaissance, d'attachement aux quartiers...*

« En fait, la partie de Montréal que j'aime et que je connais, c'est la partie centrale, donc sur l'île de Montréal en excluant les 2 pointes. Le centre névralgique, le quartier dense, avec certains quartiers comme Outremont à l'intérieur, qui sont quand même des quartiers que j'apprécie » **PA**

« Mon sentiment d'appartenance ! Il a évolué dans le sens où j'ai appris à connaître plus en plus de différents quartiers et moi je me dis que la ville que tu habites déteint sur toi, ça fait partie de ton processus de maturité et la personne que tu es est devenue très compatible avec la ville tu en es le résultat » **PA**

« Marché Jean talon, parce que c'est près de chez moi et il y a pleins d'épiceries arabes où je peux trouver plein de divertissements, d'aliments... La petite Italie, j'y vais clairement une fois par semaine encore là pour les épiceries et les cafés. Le quartier latin, sur la rue St Denis, qui est vraiment le quartier où je préfère sortir. Je pense que ce sont les 3 quartiers que j'aime particulièrement, le quartier cotes des neiges, ça fait 6 ans que je j'utilise le quartier, donc je le connais bien. J'y vais souvent et forcément je découvre un peu moins qu'avant » **PA**

« J'aime la ville de Montréal mais je pense que suivant les arrondissements il y a des coins plus ou moins beaux » **SF**

« Les liens que tu peux établir avec des gens autour de toi, c'est ça qui fait que tu as envie de rester dans un endroit, malgré que à Laval (banlieue de Montréal), j'avais des liens sociaux, avec mes copines d'école et tout mais non je ne serais pas restée là même si j'avais des liens sociaux, c'est bizarre. C'est ça, pas de culturel, et c'était laid Laval, c'est important, une forme architecturale et qu'il y ait une vie culturelle » **EL**

« Après ça St Esprit, c'est un village, c'était bien St Esprit, c'était un petit village et tout le monde se connaissait, c'était bien agréable. Quand je suis arrivée à Baie Comeau la première année, je ne connaissais personne et ça a été une année difficile » **EL**

« Québec, c'est une ville qui fait un peu village, il y a des cafés partout, même si je ne connaissais pas les gens, je me sentais bien, de revoir les mêmes visages, d'avoir des habitudes, mais c'est ça à Laval, tu ne peux avoir d'habitudes, t'as pas d'endroits où tu peux t'installer, où tu peux aller lire, il n'y a pas de beaux parcs, tu ne peux pas avoir de souvenirs, de beaux souvenirs de lieux où tu as été bien » **EL**

« Je pense que je préfère Québec à Montréal. Ce n'est pas aussi rapide à Québec qu'à Montréal, c'est plus une vie de quartier, c'est chaleureux. Montréal, c'est la vitesse » **EL**

« J'habite dans le mile end, un secteur du plateau Mont Royal. J'y habite depuis 1987. C'est un choix, et c'est le meilleur choix que j'ai fait jusqu'à présent. Parce que c'est un quartier qui m'étonne toujours. Il est plein de petites surprises, plein d'inventions, plein de fantaisies. Je trouve tout ce que je veux dans le quartier, pour la vie quotidienne » **MOT**

« J'ai jamais beaucoup aimé côte-des-neiges, parce que j'ai toujours trouvé que l'animation de quartier, en tout cas la partie où je vivais, je trouvais que c'était très impersonnel, ça m'a beaucoup pesé et quand je suis allée vivre à Outremont, c'était pour retrouver une atmosphère beaucoup plus de quartier, avec des petites affaires commerciales, de proximité, une intimité et aussi un caractère patrimonial un peu plus riche » **MOT**

« Je dois reconnaître que quand je sors de ma maison et que je vois des papiers, des saletés, au printemps, partout autour de ma maison, ça m'agace beaucoup. Comme expérience de résident ça m'énerve. Même si quand on parle, du point de vue professionnel de programme d'embellissement de la ville, ça m'agace un peu, parce que je trouve cela un peu superficiel

*comme préoccupation, je dois reconnaître que dans l'expérience quotidienne une ville malpropre c'est très désagréable » MOT*

*« Il y a différentes expériences positives qui se sont accumulées et qui font que j'aime Montréal » MOT*

*« Tu ne te sens pas de la ville, parce que ce n'est pas ta ville, tu es là pour 3 ou 4 mois mais en même temps, tu t'intègres, tu fais tes courses dans le « petit dépanneur » en bas, [...], tu commences à rencontrer des gens, tu vas à tel petit restaurant tous les jours, donc au fur et à mesure tu es intégré dans la ville, parce que tu es habitant de la ville » SW*

*« Tout ce qui est le vieux port, le vieux Montréal en fait, je trouve que c'est celui là qui a un peu de cachet, parce que le reste c'est quand même assez récent... ça j'aime bien pour aller me balader, regarder l'architecture, sinon j'aime bien ce qui est Ste Catherine, St Denis, parce que c'est là que ça bouge vraiment, il y a tous les bars, les magasins de fringues » SW*

*« J'aime l'ancienne Montréal, parce que le reste tu connais pas en fait, je veux dire t'es jamais allé au fin fond de Dorval, en fait pour nous Montréal c'est toute l'île, on ne connaît qu'au niveau espace vécu c'est ville marie » SW*

Cette figure, de la re-connaissance dans certains éléments, certaines particularités du quartier, nous autorise à relever l'importance de la connaissance de l'environnement, dans la formation du lien affectif entre l'individu et la ville, ou du moins, certaines parties de la ville. En effet, comme nous avons déjà pu le souligner, tout rapport entre l'individu et son environnement, notamment urbain, nécessite une connaissance directe ou indirecte, de celui-ci. Même si cette affirmation peut sembler être une vérité de La Palice, elle a son importance. En effet, on constate que la durée d'apprentissage de la ville, donc le temps alloué à la connaissance de l'environnement urbain, a de fortes implications dans les discours d'existence. Les individus ont, tous et toutes, manifesté un rapport affectif à la ville, positif ou négatif, malgré des « niveaux de connaissance », de « familiarité spatiale » à Montréal, largement hétérogènes. On observe en revanche des différences quant aux déterminants sur lesquelles s'appuie la construction du rapport affectif à la ville, suivant que l'individu connaît Montréal depuis longtemps ou depuis peu. Ces différences nous permettent de supposer que : *la durée d'apprentissage de la ville passe par la médiation de déterminants différents et donc par des formes de rapports affectifs variés.*

Par exemple, les individus de la cohorte n°4 (Personnes qui ont habité ou qui habitent à Montréal seulement quelques mois) semblent insister sur le rôle des « aménités » de la ville, la qualité de l'environnement bâti, dans la construction de leur rapport affectif à la ville. Tandis que les sujets membres de la cohorte n°1 (Personnes qui sont nées à Montréal et qui se définissent comme Montréalais, ayant toujours habité à Montréal) paraissent accorder davantage d'importance aux relations sociales à l'« urbanité ». Pour ces derniers l'attachement à une partie de la ville, un quartier, semble être avant tout lié aux habitants, aux relations sociales qui s'y entretiennent, avant la qualité architecturale du cadre bâti.

Une forme de questionnement sur ce point pourrait être : *Quels sont les déterminants, comment ils s'agencent et quelle est la part de chacun d'entre eux : Aménités, Urbanité et Civilité, dans les mécanismes de formation et d'évolution, de la représentation, de sa dimension affective et donc du rapport affectif à la ville.*

#### **b. L'évolution du rapport affectif à la ville à travers l'évolution des pratiques urbaines**

Après avoir rendu intelligible la corrélation entre les modalités de la connaissance, de l'apprentissage, et la composition, l'évolution, du rapport affectif à la ville. A travers la mise en exergue d'une figure de l'*interpénétration*, rappelant le principe d'interpénétration des sphères cognitives et affectives énoncé par Jean Piaget, et des figures de l'*influence des déplacements*, et de la *diversité*, nous avons essayé de mieux appréhender dans quelle mesure les diverses « situations », travail, famille, loisirs, déplacements, diversité, concentration, proximité ou promiscuité..., qui nous sont proposées ou imposées, peuvent intervenir dans la formation du rapport affectif à la ville et son évolution au cours des circonvolutions de la vie. En effet, le cadre social dans lequel se déroule notre vie est d'une importance capitale dans la formation des sentiments et donc du rapport affectif à la ville.

#### ***Figure d'interpénétration formation-ville, travail-ville, famille-ville, des loisirs-ville...***

*« Dans une première période, ce que j'aimais dans Montréal, c'était la vie de quartier... Après ça, Montréal est devenu une ville avec de grands équipements, c'est ce qui m'intéressait, les centres d'achats, les théâtres, la place des arts, les expositions et maintenant c'est plus le cadre naturel : les parcs, les plans d'eau. Entre la vie de quartiers et les grands équipements, c'est le travail qui a expliqué le changement, j'ai dû m'intéresser à la ville en général et c'est ma profession qui a fait ça, et je me souviens j'ai même détesté les*

*quartiers. Actuellement quand je pense à la nature, c'est un choix déterminé, c'est le fait d'avoir des enfants. C'est ça qui m'a amené à sortir du centre » RP*

*« Kingston (durant un semestre d'étude) a été marquant c'est une petite ville anglophone en Ontario, complètement différente, j'habitais dans le centre ville, ça j'en ai gardé un souvenir mitigé parce qu'il y avait des bons côtés, mais la petite ville de campagne ne m'a pas tellement plu » PA*

*« Quand je suis allé à Kingston, il y avait une panoplie d'activités offertes différentes et j'aurais pu tout faire à Kingston, mais cela ne m'intéressait pas, moi dans ce que j'aimais faire, il y a plein de choses que je ne pouvais pas faire et je me suis senti amputé » PA*

*« J'ai l'impression d'être stressé, mais c'est pas à cause de la ville. J'essaye d'éviter les heures de pointes, parce ça c'est quelque chose qui me stresse. Le plus possible, je ne me mets pas dans cette situation là et quand je suis obligé, quand t'es en stage et que tu n'as pas le choix d'arriver à 8h30, ça me dérange tandis qu'à l'école j'arrive quand je veux » PA*

*« J'apprécie le plus la ville, l'été parce que je suis en vacances et que je n'ai rien à faire. C'est l'absence de rythme. Dans ce cas là, il n'y en a pas de rythme, je suis complètement libre et c'est là que je vais le plus apprécier la ville » PA*

*« Au début j'étais dans le centre ville, autour du centre eaton, la baie, la place des arts, le centre ville de magasinage, parce que c'était ce que je faisais à l'époque, c'est l'activité que j'ai découvert c'étaient les grands magasins, je me ramassais tout doucement dans ce quartier là, j'ai travaillé dans ce quartier là, maintenant que je ne travaille plus et que je ne suis plus un fanatique de magasinage cela a perdu son intérêt. J'ai commencé plus à m'intéresser à la diversité culturelle puis aux épiceries, j'ai découvert le quartier chinois, la Petite Italie, le marché Jean Talon, Parc extension » PA*

*« Pour l'instant je n'ai pas le goût du plein air, donc forcément ça ne peut pas me manquer... Je suis perdu, autant je peux connaître toutes les petites rues de Montréal autant je ne connais aucunement les autoroutes. Je me sens perdu dans le sens où tous mes référents tombent » PA*

*« Je suis allée en urbanisme sans savoir vraiment ce que c'était ; ce que je savais c'est que je m'intéressais à la ville j'aime bien visiter les villes, les détails, comment ça fonctionne, les déplacements, le patrimoine, la politique : comment ça marche » SF*



« Je trouve que c'est plus tranquille Montréal que Paris, mais en même temps, je n'ai pas l'expérience du travail ici » **SF**

« J'adore la ville le dimanche matin, c'est tout calme... J'aimais, à Paris, sortir de mon appartement, tu as l'habitude de voir toujours du monde, et là le dimanche matin, il n'y a pas trop de monde dans la rue, il fait beau... cela n'est pas du tout la même vie que la semaine. C'est complètement différent et ce n'est pas pareil non plus que le samedi matin. Le dimanche, rue Mouftard, il y a le marché ; en fait c'est tout calme et tout d'un coup c'est le marché, il y a plein de monde, des gens qui chantent... » **SF**

« A Brest j'aimais bien la grande place. C'est vrai que les gens se retrouvent beaucoup sur cette place, il y a des concerts, t'as pleins d'activité, tu as le marché » **SF**

« J'aime le centre ville de Montréal parce que j'aime bien les magasins, tout ça, les cafés, l'ambiance, l'université » **SF**

« J'ai travaillé un peu partout à Montréal quand j'étais étudiante, cela permet de connaître les quartiers et les gens aussi » **EL**

« Il n'y a plus d'émotions quand je vais à Montréal, avant il y en avait beaucoup, maintenant... J'ai passé 4 ans dans Montréal à vivre des belles années et maintenant cela n'est plus ça parce que je ne suis plus étudiante, parce que quand tu travailles tu changes aussi, tu n'as plus le même rapport aux choses quand tu travailles. Tu as un sentiment de responsabilité sur les épaules que tu n'avais pas avant 20 ans » **EL**

« Si je devais rester à Montréal, je me trouverais des coins à moi, avec des habitudes. Je pense que j'ai besoin de refaire des habitudes pour me sentir bien » **EL**

« Il faut rester dans un endroit pour te sentir bien, quand tu y vas une fois de temps en temps... » **EL**

« D'où ça remonte mon rapport affectif à la ville... Des fois je me demande pourquoi, c'est sur que le fait d'avoir étudié en urbanisme, de baigner dans le milieu de l'urbanisme, en moi ça mûrit continuellement » **MOT**

« Je préfère la ville la nuit, Paris by night ou Montréal by night, je pense que c'est dû à l'âge » **SW**

Cette figure de l'*interpénétration*, nous permet de mettre en évidence les liens réciproques permanents qui se font jour entre le cadre social dans lequel se déroule la vie, et le rapport affectif à l'environnement, notamment urbain. En effet, ces quelques extraits de discours nous montrent que les catégories sociales, et donc l'âge, le travail, la famille, les pratiques urbaines, etc... sont autant d'éléments qui vont, dans leur évolution au cours de la biographie des personnes, déterminer les conditions de la représentation de la ville, notamment dans sa dimension affective. Le principal apprentissage que l'on tire de cette constatation, est qu'il n'existe pas un rapport affectif positif ou négatif à la ville constant et définitif. Certes le rapport affectif à la ville se caractérise par une certaine qualité sur une période donnée, suivant un agencement particulier, chez l'individu, des déterminants : aménités, urbanité, civilité. Mais, le rapport affectif à la ville est amené à varier en permanence, de manière plus ou moins importante, suivant les grandes étapes de la vie des individus, et donc suivant la connaissance et les représentations que se forment ces individus dans certaines situations, certaines périodes, de leur vie. Ainsi, on peut noter l'importance des processus d'apprentissage, de l'environnement urbain, dans la construction et l'évolution permanente du lien affectif entre l'individu et la ville.

Toujours dans le même registre, en l'occurrence celui des processus cognitifs à l'œuvre dans l'évolution et donc la re-construction constante du rapport affectif à la ville, et à la lumière du discours d'existence, il nous semble intéressant d'émettre l'hypothèse que : *malgré les changements des cadres sociaux dans lesquels les individus évoluent, le phénomène cognitif d'habitation est une condition psychologique pour que l'individu développe un rapport affectif à l'environnement*. Ainsi, la notion de bien-être dans la ville, qui est un vecteur du rapport affectif à la ville lorsqu'elle est envisagée en tant que phénomène de congruence entre l'individu et l'environnement, est largement reprise dans les discours d'existence et paraît donc être le résultat de la construction d'habitudes dans la ville.

### ***Figure d'influence des pratiques urbaines...***

« Pour moi le trajet en transport en commun c'est quasiment un moment de sociabilité, j'aime regarder les gens, je suis quelqu'un d'impoli, je leur parle, je suis curieux j'écoute ce qu'ils racontent et ce que je sens c'est une très grande diversité. Les trajets, un peu plus d'exception, vers des points fixes comme le jardin botanique, la piscine, des choses comme ça. J'en profite pour faire des détours et regarder la ville, je fais des détours, je me perds. Ce que je ressens c'est un très grand sentiment d'appartenance, je blague pas, je ne me sens jamais perdu, je ne me sens jamais inquiet » **RP**

« Les transports en commun à l'heure de pointe, c'est le moment où je me sens vraiment une fourmi dans une fourmilière et j'imagine quelqu'un qui est de garde là haut et voit plein de tête se promener et puis il se dit elles sont toutes pareilles, c'est désagréable, t'es serré. J'observe, si par malheur je n'ai rien à lire, c'est encore plus désagréable. Observer, oui mais le soir parce qu'à l'heure de pointe tu ne vois rien, tu vois les 3 personnes autour de toi, le soir quand tu sors, tu regardes dans le même wagon, les gens qui s'en vont à Crescent et puis d'autres dans le village, des punks, etc. Il y a l'espace qui te permet de voir les gens et tu t'amuses à les dévisager un par un. Sortir avec mes amis ou prendre un café dans un quartier que j'aime bien, dans une place que je trouve sympathique et y passer quelques heures là bas » **PA**

« La ville de Montréal que j'utilise se situe dans un rayon de 5 à 10 km, donc en vélo c'est très gérable, il n'y a aucun endroit à Montréal où j'aime aller qui est à plus d'une demi heure à vélo, même quand il y a de la circulation ça va » **PA**

« Aller à la l'université à vélo, je trouve ça beaucoup plus agréable parce tu vois la succession des quartiers dans lesquels tu passes et ça te rappelle un petit peu une composante de la ville, c'est quelque chose qui te remémore les différents endroits où tu veux aller » **PA**

« A pied, enfin je pense qu'on découvre vraiment une ville en marchant, c'est là que l'on peut faire attention aux détails, voir comment ça marche, observer. Le seul moyen d'apprécier et d'apprendre à connaître une ville c'est de marcher dedans » **SF**

« Ce que j'aimais (à La Rochelle), c'était le matin, au printemps, t'avais le soleil qui se levait et il fallait que je traverse une passerelle de mon arrêt de bus à la fac et j'aimais passer sur cette passerelle parce que j'avais vue sur la mer avec le soleil qui se levait, de l'autre côté les bateaux je trouvais cela beau et cela me mettait de bonne humeur. Le fait d'être en ville et voir la mer, j'adore » **SF**

« A Brest, (ma première année à Brest) j'ai pas aimé parce que j'étais juste à côté de la fac de ce fait je n'avais pas de trajets et je n'ai pas pu découvrir la ville. Par contre la deuxième année, j'étais à 20 minutes à pied et ça j'ai trouvé génial. Quand tu n'a pas de trajets tu n'as l'impression de pratiquer la ville » **SF**

« Le dimanche matin quand tu reviens ici et qu'il n'y a pas de circulation, tu as l'impression que la ville est à toi, le jardin botanique aussi, se promener dans le jardin botanique l'automne, c'est ma saison préférée. J'ai horreur de l'hiver, c'est toujours un problème de

*voiture, quand t'es pris dans le banc de neige et que tu es obligé de pelleter pour sortir du banc de neige. Si j'habitais à Montréal, je n'aurais pas de voiture » EL*

*« J'aime bien les transports collectifs, le métro, j'aime bien, on a le temps de regarder les gens, tu vois toute sorte de gens que tu ne verrais pas dans ta vie normale » EL*

*« J'ai vraiment choisi mon quartier et j'ai vraiment quitté côte-des-neiges parce que j'en avais marre. Ce n'était pas assez sympathique, pas assez animé. Ça fait 17 ans que je prends des marches dans le mile end et je ne m'en lasse pas » MOT*

*« J'aime marcher plutôt que prendre ma voiture, à force connaître les commerçants, rencontrer des amis, de la parenté, c'est plaisant. C'est une période de sociabilité, parce qu'en haut de chez moi habite ma nièce et ses deux enfants, alors c'est toujours une fête quand on se rencontre dans une boutique » MOT*

*« C'est vrai que le trajet que je prends, c'est les odeurs positives de la ville. Et si j'habitais dans d'autres quartiers peut-être que je trouverais ça moins intéressant » MOT*

Ces quelques extraits du discours d'existence sur l'influence des pratiques urbaines, notamment des déplacements urbains, sur le rapport affectif à la ville nous permettent de souligner l'importance des déplacements et leur rôle de support de la connaissance de la ville et donc de la construction d'un rapport affectif positif ou négatif à celle-ci. L'analyse approfondie de ces discours nous autorise également à émettre une hypothèse qui est la suivante : *Les modes de déplacements des individus, les trajets dans l'environnement urbain ainsi que leur vocation ou leur but, sont à mettre directement en lien avec la construction du rapport affectif entre l'individu et la ville.*

### ***Figure de la diversité, de la concentration, de l'appartenance...***

*« J'aime beaucoup les quartiers ethniques pour la bouffe, la surprise, ce qu'on peut voir, les commerces, les spectacles improvisés, les fêtes. J'aime toujours les quartiers de caractère, les quartiers ethniques, les quartiers chauds où il y a vraiment de l'inattendu et de la surprise, ce sont les quartiers que j'aime, c'est ce que je fais en général dans les villes » RP*

*« Je me sens plus à l'aise dans une ville de grande taille que dans une ville de petite taille. Je ne me vois pas dans une petite ville parce que dit petite ville c'est forcément uniforme. Si tu arrives dans une ville et qu'il n'y a pas de Chinatown, moi il me manque quelque chose » PA*

« Les gens que j'ai rencontré en banlieue sont moins exposés à la diversité de la ville donc plus chauvins et c'est ce que je n'aime pas. Quand tu vas à Laval, par exemple, ils sont uniquement blancs, francophone, classe moyenne aisée sauf si l'enfant décide par lui-même d'aller dans le centre ville, mais s'il ne fait jamais cet effort, il va graviter entre son école, son centre d'achat, sa maison et la maison de ses amis et puis il va manquer quelque chose donc je ne suis pas contre la banlieue, je comprends que les gens veulent avoir un terrain, un environnement sécuritaire, tout ça, mais il n'y a pas la diversité que j'aime dans la ville » **PA**

« Il y a des quartiers que je méprise comme Crescent parce que c'est une dynamique sociale « c'est la haute » et je déteste. Il y a des quartiers pauvres, où les gens sont sur l'aide sociale et tout ça, je n'y vais pas par manque d'intérêt, il n'y a rien pour moi, et il y a quelque chose entre les deux comme le quartier gay, ou sans y aller souvent, j'ai pas grand-chose à faire non plus, c'est l'expression d'une culture et ça c'est quelque chose que je respecte énormément. Ce sont ces trois sentiments qui se chevauchent » **PA**

« C'est une ville moins concentrée, moins vieille, le centre est multiculturel, le centre n'est pas le reflet d'une seule histoire, mais de plusieurs, c'est super important. Dans le centre, tu as des chinois, des indiens, des yoh, des vendeurs de drogues, t'as des travailleurs, t'as des étudiants. Si tu es parisien et qu'on enlève tous les étrangers, est ce que tu es encore un parisien, il va dire oui, parce que si on sort les étrangers de Montréal, moi j'arrête d'être Montréalais » **PA**

« J'aime bien les gens qui habitent ici, ils sont accueillants, sympathiques, ils parlent facilement, ils sont moins speed qu'à Paris. C'est une ville multi-ethnique donc c'est plus diversifié, plus riche » **SF**

« Aimer la ville, c'est aimer la concentration, aimer la diversité au niveau architectural, au niveau de la vie quotidienne, de la culture, c'est une ambiance urbaine, l'ambiance est quand même très importante et en même temps avoir des espaces verts, c'est un mélange de plusieurs notions » **SF**

« La rue St Laurent il y a des odeurs, il y a des gens, c'est moins touristique que la rue St Denis, j'aime ça aussi les marchés dans l'ouest parce que comme c'est un peu anglais, j'aime bien l'architecture anglaise, c'est plus sobre, il y a des arbres comme l'université Mac Gill, j'aime bien la rue Sherbrooke. Ce n'est pas du tout la même ambiance dans la ville francophone et anglophone et c'est intéressant qu'il y ait les deux à Montréal parce que c'est vraiment la cohabitation de deux styles différents » **EL**

« C'est bien les villes, tu côtoies toutes sortes de gens ; il y a des quartiers italiens, quartiers grecs, la diversité aussi c'est une liberté » **EL**

« Montréal c'est plus business... ce sont les gens qui se promènent avec leur attachés-cases, leur petit veston cravate, tu ne vois pas ça à Québec, tu en vois moins, beaucoup moins à Québec, c'est ça Montréal c'est une ville d'affaires, d'argent alors que Québec c'est plus humain, moins technique. Peut-être, aussi, que quand j'habitais à Québec, j'étais dans un quartier pas hippie mais un quartier plus étudiant. Je préfère le rythme de Québec à celui de Montréal. Mais j'imagine que quand tu es étudiant tu ne vois pas les businessmen » **EL**

« A Montréal, ce que j'aime c'est la culture, les musées, d'être perdue dans la masse et d'un autre côté je ne me sens pas bien dans l'anonymat. Il y a un moment où j'en ai assez, je me sens comme un observateur détaché » **EL**

« La ville, c'est un lieu de toutes les rencontres, de tous les chocs, de toutes les surprises, de tous les paradoxes, et des échanges entre toutes ces dimensions qui font qu'on apprend à travers ces chocs, ces rencontres, ces paradoxes. Dans d'autres villes américaines, il y a le même genre de paradoxes, la différence avec Montréal c'est que c'est vu de façon plus positive à Montréal, car il y a des échanges multiculturels, il y a des influences culturelles beaucoup plus riches que dans beaucoup d'autres villes nord américaines » **MOT**

« Une force du mile end, c'est d'être habité par beaucoup d'étudiants, du fait de la proximité des universités. Il y a également beaucoup d'artistes, et il y a une atmosphère. Et lorsque des cafés se créent, qui correspondent à cette faune, même si je ne les fréquente pas, j'aime passer à côté » **MOT**

« La différence c'est que le Mile End appartient à personne, il appartient à tout le monde, alors que le quartier chinois, c'est les chinois... C'est très bien, mais le mile end c'est tout à fait le contraire. Les gens vivent là et il y a un peu de tout. Ça fait partie du charme de pouvoir dire ça appartient à tout le monde » **MOT**

« J'ai découvert les quartiers aussi avec mes amis qui étaient issus du quartier ouvrier qui sont venus étudier à l'université. C'est sur j'ai appris à aimer ce quartier à travers mes amis finalement et puis la rue Saint-Laurent, c'est beaucoup à travers mes amis, mais c'est aussi beaucoup à travers les néo-québécois que j'ai connu beaucoup à l'université qui m'ont fait découvrir la rue Saint-Laurent, le caractère multiethnique de la rue Saint-Laurent qui était pas une valeur pour moi départ, mais qui l'est devenu à travers mes amitiés d'étudiante » **MOT**

A travers ces quelques remarques extraites des discours d'existence, il nous est donné de revenir sur le rôle prépondérant, chez les personnes ayant une connaissance, une familiarité, significative de l'environnement urbain montréalais, des liens sociaux qui existent ou se créent entre les individus : l'« urbanité », dans l'apprentissage de la ville et donc de la construction du rapport affectif à celle-ci. Mais plus encore, les discours d'existence sur les déterminants du rapport affectif à Montréal font une large place aux identités, qui sont multiples dans cette ville du fait de sa caractéristique multi-ethnique. On suppose alors que cette multi-ethnicité, caractéristique prépondérante de l'urbanité montréalaise, est un élément moteur du rapport affectif positif ou négatif à la ville, car elle suscite de multiples processus de découverte et d'apprentissage. On retrouve ici, un élément clef de notre travail de recherche : la dimension temporelle du rapport affectif à la ville, à travers le rôle des processus d'identification et d'acculturation, de construction des identités par le biais des altérités. En effet, certains individus, à travers leurs discours d'existence, manifestent un attachement et une reconnaissance paradoxale au premier abord, dans la diversité sociale de Montréal, qui serait en quelque sorte à la base de la construction de l'identité montréalaise. Une hypothèse plus générale pour notre travail de recherche pourrait alors être : *le rapport affectif à la ville dépend des processus de formation et de la nature des identités. On peut également supposer que la qualité, positive ou négative, de ce rapport affectif à la ville est corrélée à une certaine cohérence ou incohérence entre l'identité construite de chaque individu et l'identité de la ville.*

### **c. Appropriation, ré-appropriation et non-appropriation... déterminants et indicateurs de la nature du rapport affectif à la ville**

Ainsi que nous avons pu le souligner au cours de notre première partie théorique, le concept d'*appropriation*, en tant que « processus cognitif et affectif, individuel, relatif à un espace socio-physique déterminé et qui viserait à donner puis à maintenir à cet espace des qualités de lieu personnel »<sup>1</sup>, est fortement lié au concept d'identité, ce pourquoi nous avons tenu à en faire une figure caractéristique du rapport affectif entre l'individu et la ville.

#### ***Figure de l'appropriation...***

*« Je pense qu'il y a une manière, je me fie à moi, de vivre la ville que ce soit à Montréal ou ailleurs c'est sur un territoire délimité, précis, c'est un territoire sans intrusion, il y a une autre manière de vivre la ville pour moi, c'est de façon ludique, c'est un jeu, c'est de l'animation, c'est de la surprise donc c'est ludique. Ce sont mes deux façons de vivre la ville, où que ce soit et quand j'arrive dans une autre ville, j'essaie de faire la même chose » RP*

---

<sup>1</sup> NATUREL Véronique, *L'appropriation de l'espace du quartier*.

« Dans les autres villes, j'ai trouvé pas un refuge parce que je n'ai pas peur mais un territoire qui m'appartient. Je vais toujours à la même place. Alors je m'étale, à Paris je vais toujours à la même place des puces, à Bangkok, toujours à la même place, j'ai besoin de m'approprier un territoire, de me reconnaître » **RP**

« Je pourrais aller dans n'importe quelle autre grande ville, je me sentirais tout aussi à l'aise » **PA**

« Toronto c'était assez moche, c'est une ville qui n'a pas beaucoup de charme. J'ai du mal à situer le centre, un centre administratif. Je vois des rues, quelques lieux où il y a de l'animation, mais je ne vois pas bien le centre. Pour moi le centre, c'est normalement une place, c'est comme un espace vert, avec des bâtiments gouvernementaux » **MOT**

« A San Francisco, le relief donne toujours des beaux points de vue, des beaux paysages, la proximité de l'eau. Et même le centre ville, enfin le centre des tours, le centre d'affaire, je le trouvais plaisant » **MOT**

« Pour moi, l'expérience de la ville requiert de passer à travers tous les cycles, les différentes heures de la journée, les différentes saisons. Je dirais que je ne peux pas connaître une ville si je ne l'ai pas vu à tous ces moments. Goûter la ville à la fin de l'après midi, pour moi, c'est très agréable. Ça peut-être le retour du travail, l'animation, les gens. Quand on rentre en fin d'après-midi, à partir du printemps, en été, au début de l'automne, la lumière est souvent très belle à Montréal, les gens sont dehors, les gens circulent, les gens s'assoient aux terrasses des cafés ou dans les restaurants, on voit l'animation... » **MOT**

« Quand on peut se promener dans la ville, un lendemain ou quelques heures après une tempête de neige et que tout est blanc et qu'on a l'impression comme piéton que l'on contrôle la ville parce que les voitures osent pas y aller. Ça c'est magnifique » **MOT**

« On croit connaître Montréal, mais en fait ce qu'on connaît de Montréal c'est le centre ville... tu me laisses au fin fond de Outremont je suis paumé, en plus il n'y a rien, il n'y a pas grand-chose à faire, tu vas dans le centre parce qu'il y a plein de trucs à faire, les restos, les bars, les cinémas, mais dès que tu sors de là, c'est quoi : c'est du résidentiel. Ce serait mentir à tout Montréal parce que je n'ai pas fait le 3/4 de l'île. Hier j'ai fait du jogging à René l'Evêque, c'était au canal Lachine Pourtant ça fait 4 mois que je suis là et c'est super connu le canal Lachine et c'était la première fois que j'y allais donc tu vois je n'ai pas de rapport affectif autre que mon espace vécu » **SW**



Cette illustration, à travers quelques exemples de discours d'existence, des interrelations étroites entre les processus d'appropriation de l'espace urbain et la construction du rapport affectif à celui-ci, nous amène à confirmer l'hypothèse de recherche que nous avons initialement formulé, à savoir que les phénomènes d'appropriation sont à la fois des déterminants et des symptômes d'une construction cognitive du rapport affectif à la ville, par l'individu.

De plus, cette figure de l'appropriation nous laisse entrevoir, à travers le discours d'existence de certains individus, des phénomènes de reproduction des modèles d'appropriation, de manière analogue et complémentaire aux phénomènes de reproduction sociale, cette fois non pas à l'échelle de différentes vies, mais à l'échelle de différentes villes et donc de différentes périodes de la vie d'un même individu. Il est ainsi possible d'émettre l'hypothèse affinée que *les phénomènes de reproduction sociale, et donc de manière intimement liées les phénomènes de reproduction des modèles d'appropriation déterminent le rapport affectif, de l'individu, à la ville*. Ceci renforçant encore l'idée que l'appropriation est un déterminant, et par-là même, un symptôme de la construction du rapport affectif à la ville.

### 3. Les discours d'existence par « anticipation » de la ville

Enfin, après avoir abordé la construction du rapport affectif à la ville, sous les angles du passé : le construit socio-historique, et du présent : les pratiques urbaines, il nous paraissait important d'envisager une dernière dimension temporelle de la construction du rapport affectif à la ville : celle du futur et des aspirations. Même si nous n'avons que trop peu abordé cette dimension au cours de notre première partie théorique, cette dernière dimension, étroitement liée aux deux premières, s'est révélée particulièrement intéressante au cours du travail de déconstruction / reconstruction des discours d'existence. En effet, cette dernière dimension nous ouvre la voie vers de nouvelles pistes de réflexion, complémentaires à l'objet de notre recherche. C'est ce que nous avons souhaité mettre en exergue à travers la réalisation des figures *des aspirations et de l'avenir*, ainsi que *de l'imaginaire*...

#### a. L'influence des aspirations sur la qualité du rapport affectif à la ville

##### *Figure des aspirations et de l'avenir...*

« J'aime bien les grandes villes, j'aime bien les visiter, mais je ne sais pas si j'aimerais y vivre » SF

« Je pense que l'on a des aspirations différentes selon notre âge et que pour l'instant mes aspirations sont surtout tournées vers la culture et la diversité et ce que j'attends d'une ville c'est qu'elle m'offre tout ça » **SF**

« Je dirais que pour l'instant j'aime vivre en ville parce que cela m'apporte ce que j'attends et que j'imagine mal vivre avec des enfants dans une grosse ville, enfin je m'imagine bien si je vis dans le milieu de la ville mais j'imagine mal avoir les moyens économiques pour vivre un jour au centre de Paris, cela me plairait de vivre au centre de Montréal ou de Paris, mais ... » **SF**

« C'est l'adolescence, les années 68 et puis c'était intéressant d'être en ville parce tout se passait là bas, alors qu'à Laval c'était un vrai dortoir et je me suis jurée que je n'habiterai jamais en banlieue » **EL**

« Tu vois mes parents habitaient à Paris en plein XIème et dès qu'ils m'ont eu ils sont partis en banlieue et moi je vais faire exactement pareil, je vais vivre à Paris et dès que j'aurais des gosses, je vais partir et mes gosses feront sans doute la même chose. La ville au bout d'un moment, devient pesante dans le sens où c'est toujours bruyant, tu n'as pas ton calme, ton petit jardin, ta verdure, tu n'entends pas les oiseaux » **SW**

Cette première figure des aspirations et de l'avenir, nous permet de constater que même si les aspirations semblent appartenir à une dimension temporelle future, elle n'en restent pas moins étroitement liées aux modèles culturels, au construit socio-historique, bref aux pratiques urbaines passées et présentes.

## **b. Le rôle de l'imaginaire dans l'apparition du rapport affectif à la ville**

### **Figure de l'imaginaire ...**

« J'aime beaucoup, beaucoup, les anciens quartiers industriels de Pointe St Charles du sud-ouest. Je ne sais pas pour quelles raisons, parce que je trouve ça intéressant. Pour moi, c'est l'histoire industrielle de Montréal, il y a aussi énormément de potentiels de redéveloppement et je trouve ça intéressant de rêver là dedans » **RP**

« Montréal, ça a été les plus belles années de mon adolescence de 16 à 20 ans, c'est comme une époque passée et je ne peux pas retrouver ça, c'est le parc La Fontaine, j'avais l'école à côté du parc La Fontaine, on était toujours dans le parc. On se récitait de la poésie, tu sais

*quand tu à 16-17 ans, tu es très romantique, Montréal, c'était comme un nit douillet dans lequel je baignais, c'était vraiment chouette, les cafés la nuit, les cinémas c'est comme une époque révolue et maintenant je ne retrouve plus ça, tout est changé » EL*

*« La nature me manquerait (à Montréal) mais tu peux aller au jardin botanique, tu peux aller te promener au bord du fleuve, non il y a moyen de s'évader... » EL*

*« J'ai un rapport affectif différent à la ville, peut-être à cause de mon origine, je ne suis pas née dans le centre de la ville, je suis né dans un secteur qui était, à l'époque la banlieue, [...] pour moi, elle nourrit mon imaginaire, j'ai des images affectives très positives de mon enfance. J'ai aussi des images négatives, surtout quand il fallait se déplacer, j'ai détesté vivre en banlieue à cause des problèmes de déplacement que j'ai connu quand j'étais étudiante, mais aujourd'hui c'est devenu des lieux de détente en fait pour moi, la banlieue » MOT*

*« Moi j'ai découvert le plateau Mont-Royal quand j'étais au collège et que j'avais des amis qui habitaient le Plateau Mont-Royal. Et je me suis fait raconter la vie de quartier. Puis après il y a eu les livres de Michel Tremblay, Les chroniques du plateau, dans les années 70 on a collectivement développé un rapport affectif au Plateau Mont-Royal d'abord à travers la littérature » MOT*

*« Pour moi le rapport à l'eau est essentiel et j'ai toujours besoin d'aller au bord de l'eau. Je me suis mise à aimer l'hiver quand j'ai commencé à marcher en hiver, dans les sentiers, à faire du ski de fond. Il y a des portions du Mont-Royal, beaucoup de portions, qui sont tout à fait sauvages, qui sont tout à fait charmantes aussi, il y a un côté romantique là-dedans » MOT*

*« Franchement, je voyais ça à l'américaine, les grosses artères, le plan en damier, les gros buildings de « ouf » et en fait quand tu arrives de Dorval, tu t'aperçois que c'est super bas, j'ai été un peu surpris par ça. Je pensais arriver dans une ville super haute et en fait je suis arrivé dans une ville à taille humaine » SW*

### C. Conclusion de l'enquête sociologique : l'« utopie figurative »

Les figures auxquelles nous avons abouti, après les multiples traitements du discours d'existence, sont sensées vérifier notre hypothèse de départ : *le rôle de la cognition, à travers les différentes formes d'apprentissage, dans la construction du rapport affectif entre l'individu et la ville.*

Malgré que ces figures aient ceci d'utopique, « elles ne sont, d'une part, jamais parfaitement actualisées par une personne interrogée mais partiellement et toujours sous différentes formes d'une personne à l'autre, et d'autre part, elles ne se retrouvent jamais à l'état pur dans les discours d'existence, mais toujours mêlées l'une dans l'autre ou contaminées l'une par l'autre »<sup>1</sup>, elles permettent cependant, grâce aux réorganisations artificielles qu'elles autorisent, la compréhension, ou du moins l'appréhension des facteurs cognitifs, largement dépendants des trajectoires existentiels, des pratiques, des tendances, qui entrent dans la construction du rapport affectif à la ville. « La typologie figurative en tant que reconstruction utopique est un artefact, mais un artefact comparable à l'art car elle permet de voir enfin, d'amener à la conscience ce qui, sinon, se dérobe à la lisibilité, à la saisie directe ».

En ce sens, ces figures de « l'apprentissage affectif de la ville », nous concèdent le rôle primordial des processus cognitifs dans la constitution, au fil du temps, du rapport affectif entre l'individu et la ville.

---

<sup>1</sup> CHALAS Yves, *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, 2000, 199 p.

## **CONCLUSION GENERALE**

La pertinence de la question *existe-t-il un lien d'ordre affectif entre l'individu et la ville ?* avait été mise en évidence lors d'un précédent travail de recherche mené par Béatrice Bochet.

Partant de ce résultat, notre recherche nous a amené à nous interroger de manière plus poussée sur les déterminants de ce rapport affectif à la ville. En effet, même si Béatrice Bochet a pu mettre en exergue trois principaux déterminants : les Aménités, l'Urbanité et la Civilité, notre travail nous a donc permis d'approfondir certains facteurs qui font que ces déterminants sont intériorisés par les individus en rapport avec l'environnement urbain, notamment au regard de leurs expériences individuelles, collectives et trans-générationnelles, leurs pratiques, leurs tendances et leurs aspirations.

L'étude des processus cognitifs : perception, représentation, mémorisation, et des phénomènes affectifs : sentiments, émotions, nous a amené à conclure que l'apprentissage de la ville était une dimension essentielle de la constitution d'un rapport affectif entre l'individu et la ville, notamment au travers de la formation d'une identité urbaine. Ainsi, grâce à l'étude approfondie des processus cognitifs et affectifs, et leur mise en perspective à travers une approche transactionnelle, nous avons pu mettre en évidence que les deux membres du couple affectif/cognitif, comme les deux membres du couple individu/ville, sont en perpétuelle interaction et donc intimement impliqués dans la formation, au fil du temps, du lien affectif entre l'individu et la ville.

Suite à ce travail théorique, nous avons pu nous frotter à la réalité empirique, en réalisant une enquête sociologique, qui malgré ses imperfections, nous a autorisé, lors d'une première phase vouée avant tout à nous permettre d'approcher la subjectivité des discours d'existence sur le rapport affectif des personnes interrogées à la ville, à valider provisoirement, ou du moins à mieux cerner, notre hypothèse de départ concernant l'apprentissage affectif du rapport entre l'individu et la ville.

Ainsi, nous avons pu montrer la pertinence des questionnements à la base de ce travail de recherche :

En montrant que suivant l'âge de la personne, son parcours professionnel, son parcours résidentiel, ses pratiques de la ville, il existait différents discours d'existence, impliquant différents déterminants et différents facteurs cognitifs, nous avons montré qu'il devait y avoir un lien de corrélation entre le temps passé par l'individu dans la ville et le rapport affectif de celui-ci à la ville. Et par là qu'il doit exister un temps d'apprentissage et une vitesse

d'apprentissage de la ville par l'individu. Nous avons également observé le rôle prépondérant de la position de l'individu inclus dans le groupe au sein de l'espace social, la nature et l'ampleur des relations qui s'instaurent et les configurations spatiales associées, que Béatrice Bochet avait déjà souligné, dans la formation du rapport affectif entre l'individu et la ville.

Comme nous avons pu le rappeler au cours de notre recherche, l'objectif de ce travail n'était pas d'aboutir à des conclusions définitives, normatives. Même si l'objectivité était notre « idéal » de référence, notre recherche a consisté simplement à mieux cerner le rôle des facteurs cognitifs, à travers le temps, dans la formation du rapport affectif à la ville, il s'agissait donc encore de défricher les mécanismes sous-jacents au rapport affectif entre l'individu et la ville, que nous avons pu, notamment, mettre en avant lors de la première partie théorique de ce travail. Il reste alors évident que pour être systématisée et théorisée, notre recherche empirique devra faire l'objet d'une objectivation, notamment grâce à la réalisation, lors d'un prochain travail de recherche, d'un questionnaire, qui a déjà été mis au point par Béatrice Bochet. Cette deuxième phase de la recherche devrait permettre de répondre à des hypothèses plus fines qui découlent directement de notre travail :

- *Le rapport affectif d'un individu à la ville dépend : des phénomènes de reproduction sociale entre les générations, et/ou de la découverte à travers le parcours personnel propre à chaque individu, et n'est pas donc pas seulement lié au temps passé en ville.*

- *Le rapport affectif entre l'individu et la ville dépend de trois déterminants : Aménités, Urbanité et Civilité, mais également de la manière dont ces déterminants s'agencent et prennent des importances variées au cours de l'apprentissage de la ville.*

- *Le rapport affectif entre l'individu et la ville est lié à une dimension « imaginaire » que l'individu se construit de la ville, dépendante des modèles culturels dominants, parfois associés à des pratiques de la ville.*

Enfin, le rapport affectif entre l'individu et la ville se conçoit à partir d'une approche transactionnelle basée sur le couple individu/ville. Nous nous sommes essentiellement intéressés, compte tenu du temps et des moyens alloués à ce travail, à une seule dimension de cette approche transactionnelle, l'évolution du rapport affectif de l'individu envers la ville. Même si nous avons abordé cette dimension de manière interactive : *comment la ville peut susciter un ressenti affectif chez les individus, et en retour, quels sont les impacts sur l'environnement urbain de ce lien affectif des individus envers la ville ?* il n'en reste pas moins qu'un pan de la recherche reste à explorer : *le rapport affectif de la ville envers l'individu et ses conséquences sur le rapport affectif de l'individu à la ville...*

## BIBLIOGRAPHIE

### BIBLIOGRAPHIE GENERALE

BAILLY Antoine, *La perception de l'espace urbain : les concepts, les méthodes d'étude, leur utilisation dans la recherche urbanistique*, Paris, Centre de Recherche d'Urbanisme, 1977, 264 p.

BAILLY Antoine, *Représenter la ville*, Paris, Economica, 1995, 112 p.

BASSAND Michel, KAUFMANN Vincent et JOYE Dominique, *Enjeux de la sociologie urbaine*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2001, 257 p.

BERRY Nicole, *Le sentiment d'identité*, Paris, Editions Universitaires, 175 p.

BOCHET Béatrice et RACINE Jean-Bernard, *Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse*, in *Géocarrefour*, n°2, Vol. 77, 2002, pp 117-132.

BOCHET Béatrice, *Essai de méthodologie en vue de rechercher les déterminants du rapport affectif à la ville*, Mémoire de DEA, Maison des Sciences de la Ville, de l'Urbanisme et des Paysages, Tours, Septembre 2000, 100 p.

BOFILL Ricardo et VERON Nicolas, *Architectures d'une ville*, Paris, O. Jacob, 1995, 293 p.

CALVINO Italo, *Les villes invisibles*, Paris, Editions du Seuil, 1974, 189 p.

CHALAS Yves et TORGUE Henry, *La ville latente : espaces et pratiques imaginaires d'Echirolles*, Grenoble, Université de Grenoble, 1981, 183 p.

CHALAS Yves, *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, 2000, 199 p.

CHOAY Françoise, *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 1999, 271 p.

CHOAY Françoise, *L'urbanisme, utopies et réalités : une anthologie*, Paris, éditions du seuil, 1965, 445 p.

DE SINGLY François, *L'enquête et ses méthodes : le questionnaire*, Paris, Nathan, 1992, 126 p.

FELONNEAU Marie-Line, *L'étudiant dans la ville : temporalités étudiantes et symbolique urbaine*, Paris, L'Harmattan, 1997, 309 p.

FIJALKOW Yankel, *Sociologie de la ville*, Paris, La Découverte, 2002, 121 p.

FOULQUIE Paul, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Paris, PUF, 1962, 776 p.

GRACQ Julien, *La forme d'une ville*, Paris, J. Corti, 1985, 213 p.

- GRAFMEYER Yves, *Sociologie urbaine*, Paris, Nathan, 1995, 128 p.
- GUYOMARD Fanny, *Le rapport affectif à la ville : application au cas bruxellois*, Mémoire de DEA, CESA, 2004.
- HALL Edward T., *La danse de la vie : temps culturel, temps vécu*, Paris, Editions du Seuil, 1984, 283 p.
- HALL Edward T., *La dimension cachée*, Paris, Editions du Seuil, 1971, 254 p.
- LABORIT Henri, *L'homme et la ville*, Paris, Flammarion, 1971, 215 p.
- LEDROUT Raymond, *Les images de la ville*, Paris, Anthropos, 1973, 388 p.
- LEFEBVRE Henri, *Le droit à la ville*, Paris, Anthropos, 1968, 164 p.
- LEVY Jacques et LUSSAULT Michel, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, 1033 p.
- LYNCH Kevin, *L'image de la cité*, Paris, Dunod, 1960, 222 p.
- MARTOUZET Denis, *Le rapport affectif à la ville, conséquences urbaines et spatiale : le cas de Fort-de-France*, Annales de Géographie, Janvier-Février 2002, n°623, pp 73-85.
- PAQUOT Thierry, *Homo Urbanus*, Paris, Félin, 1990, 177 p.
- PAQUOT Thierry, *Le quotidien urbain : essais sur les temps des villes*, Paris, La Découverte, 2001, 191 p.
- PUMAIN Denise et alii, *Penser la ville : théories et modèles*, Paris, Anthropos, 1996, 335 p.
- RAPHAËL Freddy et HERBERICH-MARX Geneviève, *Comment les souvenirs rentrent dans le rang*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1995.
- RENOUVEL Gaëlle, *Faut-il détruire les barres ?*, L'Express, le 6 septembre 2004.
- RONCAYOLO Marcel, *La ville est toujours la ville de quelqu'un*, in *De la ville et du citoyen*, Marseille, Parenthèses, 2003, pp 53-73.
- RONCAYOLO Marcel, *Lectures de villes : formes et temps*, Marseille, Parenthèse, 2002, 186 p.
- SANSOT Pierre, *Poétique de la ville*, Paris, Armand Colin, 1996, 420 p.
- TABOURET R., *Multipllicité des sens et projet urbain*, 1995, in Ministère de l'Équipement, Plan Urbain, *Ville, espace et valeurs*, Paris, l'Harmattan, 582 p.



**BIBLIOGRAPHIE SPECIFIQUE : PSYCHOLOGIE**

BLONDEL Charles, *Introduction à la psychologie collective*, Paris, Armand Colin, 1964, 211 p.

DORON Roland et PAROT Françoise, *Dictionnaire de psychologie*, Paris, PUF, 1991, p 118.

GOLEMAN Daniel, *L'intelligence émotionnelle*, Paris, Robert Laffont, 1997, 418 p.

LE NY Jean-François, *La théorie cognitive, l'affectivité et les représentations inconscientes*, in *L'évolution psychiatrique*, n°56, 1991, pp 99-120.

LEVY-LEBOYER Claude, *Psychologie et environnement*, Paris, PUF, 1980, 211 p.

MAISONNEUVE Jean, *Les sentiments*, Paris, PUF, 1948, 121 p.

MOURRAL Isabelle et MILLET Louis, *Petite encyclopédie philosophique*, 1995, Paris, Editions Universitaires, 395 p.

PIAGET Jean, *Les relations entre l'intelligence et l'affectivité dans le développement mental de l'enfant*, Paris, Centre de Documentation Universitaire, 1958, 195 p.

RAMADIER Thierry, *Construction cognitive des images de Paris : évolution de la représentation cognitive de Paris auprès d'étudiants étrangers*, Volume I et II, Thèse de Doctorat en psychologie sous la direction du Professeur Gabriel Moser, Université René Descartes, Paris V, 1997, 410 p.

RAMADIER Thierry, *Rapport au quartier, représentation de l'espace et mobilité quotidienne : le cas d'un quartier périphérique de Québec-ville*, in *Espaces et Sociétés : Espaces modes d'emploi*, n°108-109, pp 111-131.

RIBOT Théodule, *La psychologie des sentiments*, Paris, F.Alcan, 1896, 443 p.

WEIL-BARAIS Annick, *L'homme cognitif*, Paris, PUF, 2001, 600 p.

XYPAS Constantin, *Les stades du développement affectif selon Piaget*, Paris, l'Harmattan, 2002, 169 p.

**BIBLIOGRAPHIE SPECIFIQUE : MONTREAL**

BEAUDET Gérard, *Le pays réel sacrifié*, Montréal, Nota Bene, 2000, 362 p.

DANSEREAU Francine, *Montréal, une métropole au devenir incertain*, In *Métropoles en mouvement : les interactions entre forme de mobilité et recompositions territoriales à l'épreuve de la comparaison*, Paris, IRD, 1998.

GERMAIN Annick, 1990, « *La ville cosmopolite ou la ville des autres ?* », in *Trames : Revue de l'Aménagement*, n°3, Vol. 2, Faculté de l'Aménagement, Université de Montréal, p 15 à 21.

MANZAGOL Claude, *Montréal 2001 : visages et défis d'une métropole*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1998, 356 p.

MORISSET K. Lucie et NOPPEN Luc, *Identités urbaines : échos de Montréal*, Québec, Nota Bene, 2003, 318 p.

PROULX Monique, *Montréal, Montréal*, Montréal, Art global, 2002, 114 p.

ROUGIER Henri, *La mosaïque canadienne*, Paris, Ambassade du Canada, 2003, 7 p.

## Le rapport affectif à la ville : *construction cognitive du rapport affectif entre l'individu et la ville*

Benoît FEILDEL

### **RESUME :**

*La pertinence de la question : existe-t-il un lien d'ordre affectif entre l'individu et la ville ? avait été mise en évidence lors d'un précédent travail de recherche mené par Béatrice Bochet. Partant de ce résultat, notre recherche nous a amené à nous interroger de manière plus poussée sur les déterminants de ce rapport affectif à la ville. En effet, même si trois principaux déterminants ont déjà pu être mis en exergue : les Aménités, l'Urbanité et la Civilité, notre travail nous a permis d'approfondir certains facteurs qui font que ces déterminants sont intériorisés par les individus en rapport avec l'environnement urbain, notamment au regard de leurs expériences individuelles, collectives et trans-générationnelles, leurs pratiques, leurs tendances et leurs aspirations. L'étude des processus cognitifs : perception, représentation, mémorisation, et des phénomènes affectifs : sentiments, émotions, nous a amené à conclure que l'apprentissage de la ville était une dimension essentielle de la constitution d'un rapport affectif entre l'individu et la ville, notamment au travers de la formation d'une identité urbaine.*

### **ABSTRACT :**

*The aptness of the question : Is there an emotional link between the persons and the city ? has been revealed during a previous research work led by Béatrice Bochet. Leaving this result, our research brought us to interrogate us, on the determiners of this emotional link to the city. Even if Béatrice Bochet was able to put in evidence three main determiners : the Amenities, the Politeness and the Civility, our work allowed us to deepen certain factors which make that these determiners are integrated by the persons in touch with the urban environment, notably towards their individual, or collective experiments, their practices, their tendencies. The study of the cognitive processes : perception, representation, memorization, and the emotional ones : feelings, emotions, brought us to conclude that the learning of the city was an essential dimension of the constitution of an emotional link between the persons and the city, notably through the construction of an urban identity.*

### **Mots clés :**

Affectif, ville  
Cognitif, apprentissage, mémoire, psychologie  
Attachement, identité